



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



L. BODIN, LIBRAIRE

Publie
moder
OUVR
43



**Ateneu Barcelonès
Biblioteca**

N.º 110900

Arm. 723

Est. IV-4



7 vol.
i/
pomes



301

24-Gis-I ~~scribbled out~~

62



LETTRES
CABALISTIQUES.

TOME PREMIER.

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 18
PART 1
1888

LETTRES CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE ET CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes , divers Es-
prits élémentaires , & le Seigneur
Astaroth.*

NOUVELLE ÉDITION.

Augmentée de nouvelles Lettres & de
quantité de Remarques.

par D'Argens.

TOME PREMIER.



A LA HAYE.

Chez PIERRE PAUPIE.



M. DCC. LXIX.

R. 110900



PREFACE

GÉNÉRALE.

LES trois éditions, que le Libraire a faites de ces Lettres en feuilles périodiques, ayant été vendues presque aussi tôt qu'elles ont été achevées, j'ai cru que je ne pouvois mieux rémoigner ma reconnaissance au Public, qu'en rendant cette quatrième édition, beaucoup plus correcte que les précédentes, & en l'augmentant considérablement.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit souvent ailleurs, au sujet du rapport & de la connexion qu'ont ces Lettres avec les *Lettres Japonoises* & avec les *Chinoises*. Ces trois Ouvrages n'en font réellement qu'un

Tome I.

ij P R É F A C E

seul , qu'on peut , & qu'on doit même réunir sous le nom général de *Correspondance Philosophique , Historique & Critique* qu'ils portent également sous les trois. Voulant donner une Critique générale des mœurs & des coutumes des Peuples anciens & modernes , je formai l'idée de faire voyager un Juif dans toute l'Europe & dans les principales parties de l'Afrique , un Chinois dans l'Asie & dans les pays Septentrionaux ; mais il me sembloit que quant à ce qui regardoit les usages des Anciens & le caractère des grands hommes , morts depuis plusieurs années , je pourrois donner plus de vivacité & plus d'enjouement à ce que j'en dirois ; si je les introduisois eux-mêmes sur la scène , & les faisois parler les uns avec les autres comme s'ils avoient été vivants. L'idée de deux Cabalistes qui sont en relation avec des Esprits terrestres , aériens , &c. s'offrit à mon esprit ; j'en profiterai d'autant plus volontiers , que je compris

qu'elle me feroit aisément , toutes les fois que je le souhaiterois , le moyen de faire des Dialogues dans le goût de ceux de *Lucian*. Ce projet m'a réussi heureusement , & quatre éditions considérables que l'on a faites dans deux ans des *Lectres Cabalistiques* , semblent devoir m'assurer qu'elles ont trouvé plusieurs Lecteurs , auxquels elles n'ont pas déplu.

Je n'ai point cherché dans cet Ouvrage à critiquer , ni les Personnes , ni les Ecrits par le plaisir de médire ; j'ose protester que l'amour de la vérité m'a conduit uniquement. Je puis m'être trompé dans les jugemens que j'ai faits ; si cela est , on doit attribuer mes fautes à tout autre motif qu'à celui d'avoir voulu flétrir l'innocence. J'ai été si craintif dans mes critiques , que j'ai même épargné les gens contre lesquels il semble que j'ai écrit le plus vivement. Il n'a pas tenu aux Révérends Peres Jésuites & à leurs Secrétaires les Journalistes de

a ij

iv P R É F A C E

Trévoux, qu'on ne me regarde comme l'homme du monde le plus dangereux, parce que j'ai fait parler dans quelques Dialogues deux ou trois de leurs Peres un peu trop naturellement, & un peu trop véritablement. Cependant, sans vouloir ici rapporter tout ce qui pourroit pleinement me justifier, je dirai seulement qu'au gré de bien des Savants j'ai été trop retenu sur le compte des Jésuites dont j'ai parlé dans cet Ouvrage. Qu'il me soit permis de placer ici le jugement qu'a porté un des plus illustres Savants de l'Europe, des *Lettrés Cabalistes* que dans la Préface de son dernier Ouvrage; non pas que je prétende tirer vanité des louanges qu'il a eu la complaisance de me donner, mais pour montrer que j'ai été taxé de trop ménager les personnes contre lesquelles j'ai étendu le plus loin la liberté de la critique. Voici ce que dit M. de La Croze au sujet de ce que j'ai écrit du Père Hardouin (1).

(1) La Croze, *Hist. du Christianisme d'Ethiopie*, Préf.

L'Auteur poli & ingénieux des Lettres Cabalistiques a fait voir, dans le troisieme volume de cet Ouvrage, l'absurdité & la folie des entreprises de ces Novateurs. Je voudrois qu'il en eût fait voir la malice, personne n'en est plus capable que lui. C'est-là un certificat bien authentique que je n'ai point songé, en critiquant les fautes, à relever le principe criminel qui les avoit causées. Je n'ai jamais cherché à blâmer personne, qu'autant qu'il étoit nécessaire de le faire pour défendre la vérité, & pour empêcher le Public d'être la dupe de l'imposture, de la mauvaise foi, de l'hypocrisie & de la superstition.

J'ai tâché, autant que j'ai pu, de rendre cet Ouvrage utile à tout le monde, & sur-tout aux personnes, qui par leur état sont obligées de vivre différemment que le commun des Savants. Il y a un nombre infini de gens, qui, quoiqu'ils fassent profession d'un métier qui paroît entièrement opposé à l'étude, aiment cependant les Sciences &

vj P R É F A C E

les cultivent dans les moments que leurs occupations leur laissent. Ils sont bien aises de s'instruire ; mais souvent le temps leur manque. C'est donc pour leur éviter la peine d'aller vérifier les faits que j'avançois , & de feuilleter beaucoup d'Auteurs, que j'ai rapporté exactement tous les passages qui autorisoient mes sentimens.

Il est encore une autre espece de Lecteurs que j'ai eue souvent en vue. L'expérience m'a appris combien il y a de jeunes Officiers, de Gentilshommes, de Seigneurs qui ont infiniment de l'esprit, & auxquels il ne manque, pour savoir autant que bien de Savants, qu'un peu d'amour pour l'étude. Je me suis efforcé de leur donner du goût pour approfondir certaines matieres, en les exposant à leurs yeux de la maniere la moins pédantesque & la plus enjouée qu'il m'a été possible. C'est cette envie d'être utile à mes anciens Camarades & à tous les Militaires, qui m'a fait insérer

dans ces *Lettres* les RÉFLEXIONS SUR LE CARACTERE D'UN OFFICIER. J'ignore qui en est l'Auteur, je ne fais pas même si elles n'ont jamais été imprimées; mais les ayant lues dans un manuscrit qu'un de mes amis m'avoit prêté, je crus ne pouvoir rien faire de plus utile pour toute la jeune Noblesse que de les publier. J'espère qu'en faveur de mon intention on ne me condamnera pas d'avoir grossi cet Ouvrage d'un petit écrit de quatre ou cinq pages, auquel je n'ai aucune part, non plus qu'aux quinze *Lettres*, renfermées dans cet Ouvrage, que je n'ai pu achever. Ce n'est pas que je ne fusse disposé à remplir mon engagement envers le Public: mais l'intérêt du Libraire ne lui permettant pas d'attendre mon retour, il a cru devoir suppléer au défaut par une plume étrangère.

En travaillant pour la commodité de mes Lecteurs, j'ai aussi eu en vue d'arrêter les reproches des Critiques de mauvaise foi, dont la

République des Lettres n'est que trop remplie. On n'auroit pas manqué de dire que j'avançois des faits sans aucun fondement , que je prêtois des opinions à bien des gens qu'ils n'avoient jamais soutenues. Il est aisé de voir par les citations , placées au bas des pages , que je n'ai rien dit qu'avec des preuves , si je me suis trompé , ce sont mes témoins qu'on doit accuser de mauvaise foi , non pas moi , qui n'ai fait que juger sur leurs dépositions. On pourroit objecter à cela qu'un bon Juge doit savoir discerner le degré de croyance qu'il doit donner à la déposition des témoins sur la foi desquels il prononce ses arrêts. Je réponds à cela qu'il est difficile d'agir sur cet article avec plus de précaution que je l'ai fait : car ordinairement je ne juge d'une personne que sur les actions qu'elle a faites , ou sur les Ecrits qu'elle a publiés. Je ne pense pas qu'on puisse passer pour condamner aisément les gens , lorsqu'on ne les con-

damné que sur leur propre aveu ,
& qu'on a soin de mettre dans l'ar-
rêt un extrait exact de cet aveu.

Je n'ai jamais interrompu le texte
de mon Ouvrage par aucune cita-
tion Grecque ou Latine, parce qu'il
est à présupposer que les trois
quarts des Lecteurs n'entendent pas
ces Langues. Cette bigarrure rebute
ordinairement les personnes qui ne
se soucient guere de savoir où l'on
prend ce qu'on leur dit , & qui ne
sont ni assez savantes , ni assez criti-
ques pour vouloir discuter certains
faits. D'ailleurs, il est certain que
c'est à ce mélange confus de Grec ,
de Latin & François qu'on doit at-
tribuer ce dégoût que l'on avoit pris
en France tout-à-coup pour tout ce
qui sentoit l'erudition ; cela n'étoit
pas étonnant dans un pays où l'a-
mour de la bagatelle tient son em-
pire , & où un Roman trouve bien
plus de Lecteurs que *Cicéron* & *Pa-
tru*. Il a fallu que Bayle, l'enjoué
Bayle, ce génie universel qui savoit
si bien mettre à la portée de tout le

x P R É F A C E

monde les matieres les plus abstraites , ramenât le goût de la bonne & véritable érudition , & prouvât par l'expérience que des *in-folio* , remplis de Grec , de Latin , & de la Philosophie la plus subtile & la plus sublime , pouvoient être lus avec autant de plaisir par les femmes & par les petits-mâtres , que les œuvres de Madame des *Houlières* & les Lettres de la Marquise de *Sevigné*. Actuellement la critique & l'érudition sont le partage de plusieurs Savants Academiciens , & tel qui auroit rougi autrefois de jeter les yeux sur un Commentateur , parle avec éloge de l'illustre Président *Bouhier* , & rend au mérite de ce savant Magistrat toute la justice qu'il mérite.

Il est assez surprenant qu'aujourd'hui que le goût pour la bagatelle semble vouloir diminuer en France , & qu'on commence de nouveau à suivre les traces des *Scaliger* , des *de Thou* , des *Menage* , ceux qui devroient favoriser cet heureux

changement, semblent au contraire prendre à tâche de décrier & de tourner en ridicule tous ceux qui veulent chercher dans les bons Auteurs anciens, & dans les modernes qui les ont expliqués, de quoi perfectionner leurs connoissances. Les uns agissent aussi pitoyablement, pour ne pas dire aussi iniquement, parce que certaines gens qu'ils n'aiment point, ou qu'ils n'ont point aimés, ont été partisans des Anciens: ils haïssent *Horace*, *Homere*, *Pindare*, parce qu'ils ont eu quelques démêlés avec *Despreaux*, *Racine*, &c. Les autres se figurent qu'il est du bel air de traiter de haut en bas les Savants les plus respectables: ils esperent apparemment que le Public, voyant le ton décisif avec lequel ils condamnent les plus grands hommes, jugera qu'il faut qu'ils soient infiniment au-dessus de ces grands hommes: ils se trompent bien, s'ils pensent de même.

Ce qu'il y a de plus étonnant,
a vj

c'est que parmi ces gens qui jugent si peu équitablement, il y en a quelques-uns qui ont véritablement un mérite distingué, & qui condamnent au fond du cœur ce qu'ils disent autrement. Qui pourroit croire qu'un homme, tel que Monsieur de Fontenelle, qu'un homme qui fait autant d'honneur à la France que *Newton* à l'Angleterre, fût persuadé qu'il est inutile de lire les Auteurs anciens, même les meilleurs? Personne à coup sûr, excepté qu'il ne soit privé du sens commun, ne se figurera que Monsieur de Fontenelle, un des plus grands génies qu'il y ait aujourd'hui en Europe, & sans contredit le plus universel, ait pu penser une pareille absurdité. Cependant il l'insinue clairement dans vingt endroits de ses Ouvrages; & sans parler ici de sa digression sur les Anciens & les Modernes, je rapporterai ce qu'il dit dans l'éloge du Pere *Mallebranche* (1). Il avoit assez peu lu, & cepen-

(1) *Eloges des Académiciens, Sup. Tom. I. pag. 347. Edit. de la Haye.*

dant beaucoup appris. Il retranchoit de ses lectures celles qui ne sont que de pure érudition, un insecte le touchoit plus que toute l'Histoire Greque ou Romaine, & en effet un grand génie voit d'un coup d'œil beaucoup d'Histoires dans une seule reflexion d'une certaine espece. Il méprisoit aussi cette espece de Philosophie, qui ne consiste qu'à apprendre les sentiments de différents Philosophes : on peut favoir l'Histoire des peuples des hommes sans penser. Après cela, on ne sera pas surpris qu'il n'eût jamais pu lire dix Vers de suite sans dégoût. Il méditoit assidument, & même avec avec certaines précautions, comme de fermer ses fenêtres.

Monfieur de Fontenelle y pensoit-il lorsqu'il tenoit un pareil discours, qu'il louoit & qu'il approuvoit l'exemple du Pere Mallebranche ? Et que sauroit un homme, qui sauroit aujourd'hui ce qu'avoit appris cet ennemi de l'érudition avec tant de peine & tant de méditation ? Que nous ne savons point si nous avons

des corps : que nous ignorons si le Monde dans lequel nous existons , n'est point une chimere , un fantôme , que nous voyons tout en Dieu , & qu'une Courtisane y voit les infamies dont elle se souille comme le Saint les vertus qu'il exerce , que Montagne n'est qu'un pédant. S'il y a de la science à apprendre des opinions ridicules & fausses , il faut tâcher d'augmenter cette science ; & les opinions des Philosophes anciens le fussent-elles autant que celles du Pere Mallebranche , on gagneroit toujours à les savoir , puisque l'on pourroit mieux juger des travers où l'esprit humain peut donner. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet dont j'ai déjà parlé dans deux endroits différens , j'y renvoie mes Lecteurs (1).

Puisque j'ai osé dire avec liberté mon sentiment sur un aussi grand homme que *M. de Fontenelle* , pour lequel je proteste d'avoir non-seule-

(1) Dans la Pref. de la *Philosop. du bon-sens* , nouvelle Edit.

ment un profond respect , mais même de la vénération , je crois pouvoir m'expliquer avec la même ingénuité sur le compte d'un illustre Poëte , dont les qualités du cœur égalent celles de l'esprit. Tout le monde fait assez l'estime & l'amitié que j'ai pour lui. Hé ! quel est le galant homme qui puisse s'empêcher de l'aimer ? Laisant à part son caractère personnel , il a tant de talents différents , qu'un seul suffit pour former un grand homme. Avec tant de génie n'est-il pas surprenant qu'il ait décidé quelquefois si mal & si partialement de la bonté de certains Ouvrages ? Quel est l'homme de Lettres qui ne soit surpris , en lui entendant dire (1) :

Là j'appercus les Daciens , les Saumaises ,
Gens hérissés de savantes fadaïses.

Juste Dieu ! quel pitoyable jugement ! Il est si mauvais , que dans la même page M. de Voltaire l'a démenti lui-même. Il dit , en par-

(1) Dans le Temple du Goût.

lant de Dacier : *Son Livre est plein de recherches utiles , & on loue son travail en voyant son peu de génie.* Et comment un Livre peut-il être plein de recherches utiles , & plein de fadaïses ? N'est ce pas ici le lieu de dire que de même que l'infini exclut tout autre être , de même la plénitude ne permet plus d'augmentation ? Si un Livre est plein de recherches utiles , où seront les fadaïses ? Sur les couvertures ? qu'on les attribue donc au Relieur. Quant à *Saumaïse* , M. de *Voltaire* a été obligé de faire aussi une espèce de rétractation. *Saumaïse* , dit-il , *est un Auteur savant qu'on ne lit guère plus.* Tant pis pour ceux qui ne le lisent plus. Est-ce la faute d'un bon Ecrivain , si une foule de fots méprise ses Ouvrages , & lui préfère quelques misérables Romans , & quelques rapsodies écrites dans le goût de celles de l'Abbé des *Fontaines* ? Mais où est-ce que M. de *Voltaire* a trouvé qu'on ne lit plus guère *Saumaïse* ? Qu'il consulte les *la Croze* ,

ses *Leibnitz* , les *Beaufobre* dans leurs Ouvrages : qu'il interroge les Savants qui vivent en Hollande, en Allemagne, & même en France, il verra s'ils ne le lisent plus. Il verra encore que bien loin que l'estime qu'on a eue pour *Ménage*, soit diminuée, elle augmente tous les jours, & que six pages du Commentaire de cet Auteur sur *Diogène Laërce*, valent mieux & sont plus utiles, que les trois quarts des Ouvrages qu'on a faits en France depuis vingt-ans. L'*Anti-Baillet de Ménage* est un des plus excellents morceaux de critique que nous ayions. M. de la Monnoie en a jugé de même.





P R É F A C E

D U

T R A D U C T E U R.

L'ATTENTION que j'ai pour le Public, la bonté avec laquelle il a reçu jusques ici les Ouvrages que j'ai donnés, ne me permettent pas de l'ennuyer de l'inutile récit des cabales & des efforts que quelques Ecrivains subalternes ont faits pour s'opposer au cours de cet Ouvrage : mais ils ont réussi de la même manière que dans les critiques prétendues qu'ils ont publiées contre les *Lettres Juives*.

Lorsque je commençois les *Lettres Cabalistiques*, deux autres feuilles périodiques parurent dans le même-temps. Leurs Auteurs crurent que leur réussite dépendoit de la chute de mon Ouvrage : ils se déclarèrent dès leur première feuille.

P R E F A C E xix.

L'un annonça six volumes de *Critiques* ; l'autre promit un Livre , aussi excellent qu'il prétendoit que le mien étoit méprisable. Les pauvres gens ont éprouvé un sort assez dur : les unes de ces feuilles périodiques ont cessé dès la neuvième ; les Auteurs des autres , dès le commencement du second volume , ont eu soin d'assurer le Public qu'ils ne l'affommeroient point , ainsi qu'ils l'en avoient menacé , de six Volumes , & qu'ils finiroient dès que ce tome seroit achevé.

On ne sauroit prier plus poliment les gens de vouloir bien sacrifier une trentaine de sous à acheter quelque plate rapsodie , leur promettant qu'on ne les importunerait pas davantage à l'avenir : mais le Public a été assez cruel & assez avare pour laisser pourrir en paix cet Ouvrage , annoncé avec tant de pompe.

Ces sages & sensés Ecrivains qui s'étoient promis d'acquérir une gloire immortelle , voyant qu'il falloit renoncer aux belles espérances dont

**** P R E F A C E.**

ils s'étoient flattés, ont voulu soulager leurs chagrins en vomissant contre moi, qu'ils regardent comme le principal sujet de leurs infortunes, les injures les plus grossières. Je les ai si fort méprisées, qu'il a fallu que quelques personnes de mes amis m'aient fait violence, pour ainsi dire, pour y répondre. J'avois si peu à craindre qu'elles pussent prévenir les honnêtes gens contre moi, qu'il est encore des moments où je me repens d'y avoir fait la moindre attention.

Quelqu'un de mes Lecteurs sera peut-être curieux de voir un échantillon de ces impertinences; & comme il n'y a pas apparence qu'il veuille se donner la peine de les chercher dans le Livre où elles se trouvent, je veux bien en rappeler ici deux, dont l'une regarde mes *Ouvrages*, & l'autre mon *style*.

Dans la *Preface* un de ces sages & éloquens Ecrivains me reproche d'écrire comme un *Portefaix* & un *Crocheteur*: dans un autre en-

P R E F A C E. xxx

droit-il prétend que mes Ecrits *mois-*
fissent dans la boutique de mon Li-
braire. On s'attend peut-être que je
vais, pour détruire ces faux repro-
ches, parler des différentes Editions
que l'on a faites des *Lettres Juives*,
des Traductions qu'on en a données
en Anglois, en Allemand & en
Hollandois. Je ne dirai pas un mot
de tout cela. Je n'aurai recours pour
ma justification qu'à la première
feuille de mes Censeurs. *Depuis le*
temps, y disent-ils (1), *qu'on répand*
dans toutes les parties de l'Europe les
Lettres Juives avec tant de succès.

Il faut avouer que le bon sens &
la justice dans le raisonnement sont
le partage de mes Critiques. Que
peut penser, je ne dis pas un hom-
me de goût, mais un homme qui
n'est pas entièrement privé de la
raison, lorsqu'il voit de pareilles
contradictions ? Après cet endroit
sur le débite des *Lettres Juives*, suit
un éloge pompeux de mon style ;

(1) I. Corresp. &c. pour servir de Réponse
aux Lettres Juives.

de ma morale, & de mes critiques ; en voici les termes originaux. *Je ne doute point , mon cher Lisandre , que les Lettres Juives ne soient tombées entre vos mains. Ces Lettres , toutes pleines d'esprit , écrites dans un style séducteur , ne vous ont-elles point fait d'impression ? Ma crainte est légitime , par conséquent excusable.*

Les Lecteurs qui ont eu le plus de complaisance pour mes Ouvrages , trouveront peut-être ces éloges outrés. Ils auront raison : mais ils seront encore bien plus surpris lorsqu'ils apprendront que mon Critique , dans un autre rapsodie qu'il a composée (1) , m'a élevé au-dessus de *Paschal & d'Erasme* , & qu'il a préféré les *Lettres Juives* aux *Provinciales*. Je conviens qu'un pareil jugement est digne de la pénétration ; & c'est ce jugement ridicule qui est la cause des injures qu'il a vomies contre moi dans les suites. Honteux qu'on voulût m'honorer aux dépens des deux plus grands génies dans

(1) *Anecdotes historiques , littéraires & galantes.*

leur genre que la Nature ait produits, je plaisantai sur les éloges de mon Panégyriste; & malheureusement, comme je savois qu'avant d'être Médecin & Auteur, il avoit été *Frater* & Vendeur d'Orviétan; je m'avisai, croyant rendre un service considérable à la République des Lettres de l'exhorter amicalement à reprendre son ancien métier. Ce conseil charitable émut sa bile, il regarda mes avis comme d'odieuses vérités. Dès ce moment il annonça au Public qu'il aroit cru jusques alors les *Lettres Juives* excellentes, mais qu'il avoit été convaincu du depuis qu'un homme qui l'osoit accuser d'avoir été Charlatan, & de suivre toujours les anciennes pratiques de son premier métier, étoit incapable de rien écrire de bon & de sensé. Le pauvre Garçon, s'il avoit su qu'on eût payé ses éloges de tant d'ingratitude, il se seroit bien gardé de les prodiguer.

Je reviens aux *Lettres Cabalistiques*. Mes prétendus Critiques, mal-

gré tous leurs efforts, n'ont pu les décréditer. Leur destin a semblé au commencement devoir être moins heureux que celui des *Lettres Juives*; mais elles ont vaincu leurs ennemis, elles ont eu le bonheur de plaire à ces mêmes personnes, auprès de qui Aaron Monceca & Jacob Brito avoient trouvé quelque grâces, & j'ose dire quelque estime. En dépit des envieux, elles auront le même sort que leurs Sœurs aînées; déjà on les traduit en Anglois. Quel coup pour mes adversaires, qu'une Nation des plus savantes, des plus polies & des plus judicieuses de l'Europe, ne dédaigne point de lire & de s'approprier un Ouvrage qui leur déplaît! S'ils doutoient par hazard de ce que je leur dis, ils n'ont qu'à voir le *Wotfverer*, Journal du mois de Décembre, & ils y trouveront les Dialogues de Diogene & de Girard, de Cartouche & de Guignard, d'Hypparchia & de Marie l'Egyptienne, &c.

LETTRES



L E T T R E S
C A B A L I S T I Q U E S ,
O U
C O R R E S P O N D A N C E
P H I L O S O P H I Q U E ,
H I S T O R I Q U E E T C R I T I Q U E ;
Entre deux Cabalistes , divers Es-
prits élémentaires , & le Seigneur
Astaroth.

L E T T R E P R E M I E R E .

Le Gnome Salmankar , au sage Ca-
baliste Abukibak.

T O U J O U R S attentif , mon cher Abu-
kibak , à t'instruire de ce qui se passe dans
nos demeures souterraines , je croirois man-

Tome 1.

A

2 LETTRES CABALISTIQUES ;
quer à mon devoir , si je ne t'apprenois une
aventure qui a causé pendant quelques
jours des troubles très-considérables.

Un Gnome , qui s'étoit laissé toucher
par les charmes d'une jeune Parisienne , ré-
solut de se rendre visible à la belle qui l'a-
voit charmé. Mais croyant qu'il devoit au-
paravant examiner sous quelle forme il se-
roit plus certain de lui plaire , il étudia le
caractère de sa Maîtresse , & découvrit sans
aucune peine que son cœur renfermoit
toutes les passions ; l'ambition & l'a-
varice dominant néanmoins sur toutes
les autres. Le Gnome en fut surpris , &
resta fort embarrassé. » Si je m'offre ,
» dit il , à la belle Lucinde , (c'étoit
» le nom de la Parisienne) sous la fi-
» gure d'un jeune Seigneur , sa va-
» nité sera flattée , mais je ne pourrois
» contenter son avarice , sans sortir du
» caractère que je veux feindre. Rarement
» un Duc & un Marquis payent bien ché-
» rement les faveurs de l'amour : ma pro-
» fusion , ou mes riches présents pour-
» roient faire douter de la grandeur de ma
» naissance. Si j'emprunte la ressemblance
» d'un Fermier général , Lucinde rougira

» des biens dont je la comble; sa fierté sera
» blessée, que ses faveurs ne soient payées
» que par des trésors arrachés à des peu-
» ples infortunés. »

Dans cet embarras, le Gnome perdoit déjà l'espérance de pouvoir réunir sous la figure d'un seul homme tout ce qui pouvoit remplir les desirs de sa Maîtresse, lorsqu'il résolut enfin de s'offrir à elle sous la figure d'un riche Abbé. » C'est-là, dit-il, la seule avec laquelle je sois assuré de réussir : & je réunirai par-là toutes les qualités qu'il faut pour plaire à ma belle Parisienne. Le faste d'un Abbé de condition aura des charmes pour sa vanité, Les revenus d'un grand nombre de Bénéfices autoriseront mes largesses; & elles seront d'autant mieux reçues, que ma discrétion, attachée nécessairement à mon caractère, sera un garant assuré qu'elles ne seront jamais connues dans le public. »

Le Gnome, satisfait de son dessein, ne songea plus qu'à l'exécuter. Il s'établit à Paris, prit un grand nombre de Domestiques, & loua un hôtel superbe. Tout aussi-tôt, beaucoup d'Abbés, atti-

A ij

4 LETTRES CABALISTIQUES ;

rés par l'odeur de sa cithre, s'empressèrent de lui faire la cour : les Poètes composèrent des Vers à sa louange, & plusieurs Membres de l'Académie Françoisse lui offrirent leur voix pour le nommer à la première place qui vaqueroit parmi eux. Le Gnome remercia ces Messieurs de leurs offres, & répondit qu'il ne croyoit point mériter cet honneur, ni posséder les talents qui convenoient à un Académicien. Les fils d'Apollon lui firent comprendre qu'on étoit toujours assez savant ; lorsqu'on étoit excessivement riche. Quelques-uns même allèrent plus loin. Ils lui représentèrent qu'il en étoit des Académiciens ainsi que des Magistrats ; qu'il falloit qu'il y en eût plusieurs des premiers qui n'assistassent non plus aux assemblées de l'Académie, que quelques-uns des derniers aux instructions des procès, afin que les jettons aussi-bien que les épices, fussent moins divisés, & partagés en moins de portions.

Tous ces discours ne firent aucune impression sur le Gnome. Il n'avoit pas fixé son séjour à Paris pour s'amuser à décider de la durée d'un mot : *Il vouloit des actions & non pas des paroles.* C'étoit Lucinde qu'il

cherchoit & non pas de vains honneurs qui lui eussent été à charge. Il pensa donc sérieusement à s'introduire auprès d'elle, & à lui déclarer sa passion. La chose étoit assez embarrassante; car, le *Decorum* attaché à son état l'obligeoit à mille bienséances gênantes. Si un Abbé a de grands avantages pour réduire un cœur lorsqu'il peut s'expliquer librement, il a aussi bien des peines à essuyer avant de parvenir à ce point. Le Gnome n'osoit aller rendre visite à Lucinde, n'ayant aucun prétexte pour autoriser une pareille démarche. Il ne savoit comment s'y prendre pour la prier de venir chez lui. De quelle excuse eût-il pu se servir? sa belle auroit peut-être été piquée qu'il l'eût regardée comme une de ces beautés faciles, chez qui le rendez-vous précède la déclaration.

Dans cette fâcheuse situation, il eut recours à un Abbé sur lequel la bonne-chère de sa table lui avoit acquis un pouvoir absolu. » Je veux, lui dit-il, » vous confier un secret. Je fais plus ; » j'exige que vous me serviez dans un » dessein que j'ai formé. Aussi vous promets je que vos soins seront amplement

A iij.

6 LETTRES CABALISTIQUES ,
 ,, ment récompensés , & que ma libéralité
 ,, surpassera vos espérances. ,, A ce dis-
 cours , l'avidé Abbé sentit une joie inexprimable , & crut être déjà nanti de quatre ou cinq bénéfices. ,, Monsieur , dit-il , n'a
 ,, qu'à parler. Il doit être persuadé que je
 ,, suis toujours prêt à exécuter ses ordres. ,,
 Le Gnome rassuré par cette protestation , n'hésita plus à lui découvrir son secret.
 ,, Vous ne pouviez , lui répondit le nouveau confident , vous adresser à quelqu'un
 ,, qui fût plus capable de faire réussir vos
 ,, projets ; car j'ai de merveilleux talents
 ,, pour bien remplir l'emploi dont vous me
 ,, chargez. Si j'avois vécu sous un autre règne , je n'aurois pas désespéré de parvenir
 ,, aux plus hautes dignités. Malheureusement nous sommes dans une maudite
 ,, conjoncture , où l'art de conduire adroitement un intrigue amoureuse , donne à
 ,, peine de quoi subsister à ceux qui s'en
 ,, mêlent. Hélas ! que sont devenus ces
 ,, temps heureux , où des qualités bien
 ,, moindres que les miennes , élevoient un
 ,, Cuisinier de Collège au rang le plus distingué , & le rendoient digne d'être honoré de la Pourpre Romaine ? Mais je

„dois mettre fin à mes regrets, puisqu'en-
„fin la fortune me procure le bonheur de
„vous être utile. Laissez-moi faire : vous
„serez heureux dans peu de jours. „ L'Abbé
r tint sa parole, & manœuvra si prudemment,
que le Gnome fut possesseur de sa chère
Lucinde.

Je crois t'avoir déjà dit, sage & savant
Abukibak, que cette belle étoit extrême-
ment avare. Le Gnome la combla de ri-
chesses ; & les diamants les plus précieux
que nous gardions dans nos demeures, en
étoient tirés pour contenter l'avidité de
Lucinde. Pendant quelques mois, le Gnome
jouit d'une félicité parfaite : il espéroit
qu'elle dureroit encore long-temps, lors-
que tout-à-coup sa fortune changea. Sa
Maîtresse devint inconstante : dès que son
avarice fut rassasiée par les trésors, elle se
dégouta d'un amant qu'elle n'avoit écouté
que pour s'enrichir. Le Gnome fut d'abord
fâché de la perte d'un cœur qui lui avoit
été précieux : mais il prit dans la suite son
parti ; & content d'avoir joui pendant quel-
que temps de sa Maîtresse, il retourna dans
le séjour de ses confrères.

En y arrivant, il fit le récit de ses aven-

A iv

8 LETTRES CABALISTIQUES ,
 tures : plusieurs ames attentives à son récit ,
 les trouverent assez singulieres. Entr'autres ,
 celle du P.... C.... VII. condamné à rester
 jusqu'au jour du jugement dans nos sombres
 retraites , voulut plaisanter le Gnome sur le
 mauvais usage qu'il avoit fait de ses ri-
 chesses. „ Vraiment , lui dit-elle , vous avez
 „ parfaitement bien fait d'abandonner Paris
 „ & c'est un bonheur pour tous les Gnomes
 „ que Lucinde vous ait donné votre con-
 „ gé. Si votre tendresse eût continué encore
 „ deux ans , vous eussiez épuisé tous les tré-
 „ sors que la terre renferme dans son sein.
 „ Les feux que vous inspirez , ne doivent
 „ pas beaucoup vous flatter. Vous les allu-
 „ mez par l'or que vous prodiguez & vous
 „ n'êtes redevable de votre bonheur qu'à
 „ l'avarice. „

Le Gnome piqué de la plaisanterie de
 cette ame , lui répondit avec beaucoup d'ai-
 greur. Il vous sied bien de condamner l'ava-
 rice , après que vous & vos prédécesseurs
 avez mis toute l'Europe en feu pour con-
 tenter votre avidité. Par quel autre motif
 L.... X. faisoit-il prêcher par toute l'Alle-
 magne une foule de vagabonds & de fai-
 néants , qui vendoient aux imbecilles de

prétendues Indulgences , qui avoient selon eux cent fois plus de vertu que les prières les plus ferventes des cœurs , les plus justes & les plus innocents ? Ces infâmes Fermiers , pour faire valoir leurs denrées publioient des choses dignes d'exciter l'indignation de tous les honnêtes gens. J'ai lu dans Sleidam , qu'un de ces prédicateurs assuroit que la vertu de ses indulgences étoit si grande , que si un homme avoit même engrossé la bienheureuse Vierge Marie , il en obtiendrait par leur moyen le pardon. Qui doit-on accuser des maux qu'ont causés ces discours , si ce n'est l'avarice fardée de vos Prédécesseurs ? Répondez G.... Si sous le prétexte de vouloir ramasser de l'argent pour faire la guerre aux Turcs , L.... X. n'eût point fait prêcher cette foule de Moines mendians jamais Luther ne se fût élevé contre l'avarice de l'Eglise Romaine. Les maux que ce P. ... a faits au pouvoir Pontifical , sont absolument inguérissables ; au lieu que les trésors que j'ai ôtés des mœurs , seront bientôt réparés , la nature travaillant sans cesse à en reproduire d'autres. Vos successeurs seroient heureux , s'ils avoient le même espoir , & s'ils pouvoient

se flatter de voir guérir , peu-à-peu les blessures que l'avarice a faites au P.... Mais à leur grand dommage , elles vont toujours de mal en pis.

„ Vous mentez impudemment , répliqua
„ au Gnome l'ame du P.... R... On ne peut
„ sans injustice accuser L... X. d'avoir été la
„ cause du Schisme qui commença sous son
„ P... Ses intentions étoient bonnes : il
„ vouloit ramasser de l'argent pour s'oppos-
„ ser effectivement au progrès des Turcs :
„ & si les Prédicateurs des Indulgences
„ allerent trop loin , & sortirent de la dé-
„ cence qu'ils devoient conserver en les
„ publiant , ce n'étoit pas sa faute. Etant à
„ Rome pouvoit-il deviner ce qui se pasi-
„ roit à Wittemberg ? „ Hé ! pourquoi ,
répondit le Gnome , lorsque vous fûtes
parvenu au P.... après la mort d'A.... VI.
pour réparer les maux qu'avoit causés sous
L.... X. la Prédication des Indulgences ,
ne fîtes-vous pas assembler un Concile
National que l'Allemagne-entiere vous de-
mandoit avec instance ? Loin d'acquiescer
à ces desirs , vous envoyâtes Pietro-Paolo
Vergerio en qualité de Nonce auprès du
Roi des Romains , & vous le chargeâtes

d'empêcher par toutes sortes de voies la tenue de ce Concile que vous appréhendiez très-fort. Vous aviez peur apparemment qu'on n'y découvrit les friponneries de la Cour de Rome, & qu'on n'y exposât les larcins au grand jour.

„ Vous êtes un plaisant marmouset, ré-
„ pondit C.... VII. d'oser parler aussi in-
„ solamment à l'ame d'un P.... ! Con-
„ vient-il bien au compagnon d'une Tau-
„ pe de vouloir pénétrer dans les raisons
„ qui empêchent un Souverain P... de
„ s'opposer à l'assemblée d'un Concile ?
„ Vous auriez dû apprendre dans le séjour
„ que vous avez fait à Paris, qu'il n'y a que
„ des Hérétiques, & qui pis est, des Jansé-
„ nistes, qui osent soutenir l'utilité de pa-
„ reilles assemblées. On voit bien petit Gui-
„ chetier de Minieres, que vous ne con-
„ noissez gueres les intérêts de la Cour de
„ Rome. Apprenez donc que chaque Con-
„ cile général lui arrache quelque chose de
„ son autorité, & sachez que trois assem-
„ blées, telles que celle de Constance, fe-
„ roient autant de mal que Luther à la Pa-
„ pauté. Ce Concile a décidé qu'il étoit
„ au-dessus du Pape. Un second pronon-

A. vj.

„ cerait peut-être que les décisions du Pon-
„ tife Romain ne peuvent jamais établir
„ des articles de foi ; cas qui pourroit arri-
„ ver très aisément, si les Evêques s'assem-
„ bloient aujourd'hui, & qu'ils se déclara-
„ rassent pour le sentiment de Saint Au-
„ gustin sur les matieres de la grace. Le
„ troisieme enfin pourroit s'aviser de ré-
„ former le luxe & le faste de la Cour de
„ Rome & que deviendrait alors la splen-
„ deur de la Papauté ? Considérez la peine
„ que les Souverains Pontifes ont eue pen-
„ dant la tenue du Concile de Trente. Mal-
„ gré toutes les intrigues qu'ils mirent en
„ usage pour que leur autorité ne fût point
„ endommagée, elle n'a pas laissé de rece-
„ voir de dangereuses atteintes. Si j'avois
„ vécu autant que Charles-Quint, jamais
„ il n'y auroit eu de Concile. „

Cela n'est pas trop certain, répliqua le
Gnome. Ce Prince eût bien trouvé le secret
de vous faire faire ce qu'il souhaitoit : il
savait vous réduire au point qu'il vouloit.
Avez-vous donc oublié que son armée sacca-
gea Rome sous votre P. . . . & qu'il vous
tint long-temps prisonnier dans le Château
Saint-Ange, pendant que pour se moquer

de vous , il faisoit faire des prieres publiques pour votre délivrance , tant en Allemagne & dans les Pays-Bas , qu'en Italie & en Espagne ? Vous ne sortites de cette prison que moyennant quarante mille écus d'or. Selon toutes les apparences , il y avoit dans cette somme considérable bien des pistoles qui ne venoient que du produit des indulgences , & par une juste décision du Ciel , elles retomberent ainsi entre les mains de leurs premiers maîtres.

„ Il est vrai , *répondit* C. . . . , que
„ Charles-Quint eut la hardiesse de s'em-
„ parer de Rome , & de me tenir renfermé
„ dans le Château Saint-Ange , mais il n'o-
„ sa m'y faire arrêter ni m'en enlever , quoi-
„ qu'il en fût le maître. Il craignoit , tout
„ vainqueur qu'il étoit , la puissance d'un
„ ennemi vaincu. S'il me vous força point
„ dans votre prison , reprit le Gnome ,
„ c'est qu'il crut que cela étoit inutile à ses
„ intérêts. La politique seule & nullement
„ la crainte fut la cause de sa conduite. Ce
„ fut cette même politique qui lui fit ordon-
„ ner les prieres dont je vous parlois tout-à-
„ l'heure ; & y a-t-il rien qui ait plus dû

„ vous mortifier , que l'étrange comédie
 „ que jouoit en cela ce Prince?

„ Concevez donc , orgueilleux P. . .
 „ qu'après les affronts que vous avez essu-
 „ yés , & les maux que vous & vos prédé-
 „ cesseurs avez causés , il ne vous convient
 „ nullement de vous récrier contre l'ava-
 „ rice , ni de blâmer mes générosités pour
 „ Lucinde. Je suis certain qu'il n'est aucun
 „ Gnome , qui ne soit persuadé qu'il con-
 „ tenteroit plus aisément l'avidité de toutes
 „ les coquettes de l'Europe , que celle
 „ du plus petit P. . . Romain. „ *Tous les*
Gnomes , s'écria le P. . . irrité , *sont dignes*
des foudres les plus terribles du Vatican , *s'ils*
parlent aussi insolemment que vous.

Ces derniers mots , sage & savant Abukibak , ont été comme le signal d'une guerre civile. Le nombre infini d'Ecclésiastiques condamnés à rester dans nos sombres demeures , a pris le parti de l'ame réprimandée , & l'on n'a plus entendu dans le sein de la terre que des injures & des invectives de leur part. Enfin le grand Orosfakan , qui étoit allé faire un voyage aux mines du Pérou , a ramené le calme par son retour en obligeant toutes ces

L E T T R E I. 17

ames échauffées à boire chacune une pinte d'eau de neige. Je te salue, mon cher Abukibak, & t'avertirai toujours soigneusement de ce qui se passera de curieux dans nos autres souterrains.



L E T T R E II.

Astarothe, au sage Cabaliste Abukibak.

UN n'est arrivé depuis quelque mois, sage & sçavant Abukibak, aucun événement considérable dans ces ténébreuses demeures. Il y vient à la vérité tous les jours un grand nombre de maltotiers, de gens d'affaires, de Procureurs, de Médécins, de Banqueroutiers, de Théologiens de toutes les Communions, de Moines de tous les Ordres, de Courtisanes, de Messageres d'amour & de Protecteurs de mauvais lieux. Mais c'est-là une chose fort ordinaire, & à laquelle nous ne faisons aucune attention en enfer. Je n'aurois donc rien de nouveau à t'apprendre, si en descendant hier dans les abîmes les plus profonds du séjour infernal, je n'y avois été le témoin d'une conversa-

tion fort vive entre le voleur CARTOUCHE & le Jésuite GUIGNARD. Je la trouvai si singulière, que je l'écrivis d'un bout à l'autre sur mes tablettes; je t'en envoie une copie très-exacte.

*Dialogue entre CARTOUCHE & le
Pere GUIGNARD.*

CARTOUCHE.

En vérité, Pere Guignard, vous avez tort de prendre ces airs de hauteurs qui vous rendent insupportable à tous les damnés. Il semble que vous ayez oublié que vous avez été pendu & brûlé. Il n'est aucun Voleur de grand chemin, à qui vous soyez en droit de reprocher la mort ignominieuse. Cependant, à vous entendre, on croiroit que je ne suis pas digne d'oser vous regarder en face. Ma foi, détrompez-vous, mon pauvre Guignard: je m'estime autant que vous; & je suis assuré qu'il est beaucoup de gens sur la terre qui ont moins d'horreur pour ma mémoire que pour la vôtre.

L E P E R E G U I G N A R D.

Voilà un plaisant Maraut , pour oser se comparer à moi ! Ecoute , Faquin , fais-tu bien qu'après ma mort j'ai été mis sur la terre au nombre des Martyrs. & que plusieurs célèbres Auteurs ont fait mon apologie.

C A R T O U C H E.

Je fais tout cela ; mais si vous voulez que nous continuions notre entretien , tâchez d'adoucir vos expressions. Vous conservez toujours quelque chose du style Jésuitique : vous ne sauriez parler sans injurier les gens. Vous devriez cependant vous être corrigé de ce défaut , il vous en a coûté assez cher ; & pour avoir répandu sur un morceau de papier une partie de cette noire bile qui vous agite , le Parlement de Paris vous fit donner une leçon bien vive.

L E P E R E G U I G N A R D.

On m'a bien vengé de l'affront qu'il m'a fait , & on a publié vingt différents Ecrits , dans lesquels on accusoit les Juges de ce Tribunal d'être des gens sans foi , sans

18 LETTRES CABALISTIQUES ,
honneur, & qui m'avoient injustement con-
damné, on ne peut nier cette vérité ; &
le Pere Richeome a bien osé la faire sentir
à Henri IV. dans un Ecrit qu'il adressa à
ce Monarque. » Sire lui dit-il, je ne veux
» ici accuser personne, ni plaider pour ce
» défunt ? il est meshui hors de Cour & de
» Procès, ni demander vengeance, non
» plus que je crois prier au Ciel pour ses
» ennemis. Je dis seulement que votre Ma-
» jesté avoit pardonné tout ce qui s'étoit
» passé de semblable, & ce prudemment &
» royalement (1) ». Tu vois bien que ce
Jésuite ne se contente pas de faire sentir à
Henri IV. que j'avois été condamné injuste-
ment ; mais qu'il ose presque assurer ce Prin-
ce que je suis dans les Cieux. Dans un autre
Ecrit ce sage Confrere m'a canonisé d'une
maniere plus décisive. » Tu ne m'en gar-
» deras pas. . . dit-il à un de mes ennemis
» (2), que je ne louë ce Pere, parce qu'il
» étoit un bon Théologien, & faisoit hon-
» neur à la France sa Patrie, que tu des-

(1) Richeome, Plainte A ologétique, pag.
235, 136.

(2) Richeome, Examen Cathégorique de
l'Anti-Cotton, Chap. XXI. pag. 182.

» honnores. » Prends garde aux expres-
 sions de ce Jésuite, & considérés qu'il dit
 que *je faisois honneur à la France*. Peut-on
 rien écrire de plus flatteur ? Après cela, est-
 il extraordinaire que je méprise Cartou-
 che, voleur des plus insignes, qui ose me
 traiter comme son compagnon ? Pour ache-
 ver de rabattre ton orgueil, écoute la suite
 des louanges qu'on me donne. » Crois qu'il
 » est au Ciel, si ce n'est au rang des Martyrs
 » au moins au nombre des Bienheureux ;
 » non pour avoir été condamné au supplice,
 » mais pour avoir quitté la vanité du mon-
 » de, pour servir Dieu & le public en Re-
 » ligion, avec l'appareil de toutes ses for-
 » ces ; pour avoir vécu en bon Religieux
 » plusieurs années ; pour avoir enseigné la
 » Foi Catholique, & combattu l'Hérésie,
 » que tu défends sous le manteau de l'Etat,
 » en somme pour avoir enduré patiemment
 » tous les tourments de la mort, & la con-
 » fusion du supplice, & avoir rendu l'ame
 » en bon & ferme Catholique (1).

Les éloges les plus fastueux ne sont-ils
 pas inserés dans ce passage ? On assure que
j'ai vécu en bon Religieux, que j'ai tou-

(1) Ibid.

jours *combattu l'Hérésie*, que je suis *mort en Héros Catholique*, & que je suis *dans le Ciel au nombre des Bienheureux*. Que pourroit-on dire davantage d'un Apôtre réellement martyrisé pour la Religion ? J'ai été invoqué comme il le seroit, & voici la prière qu'a composée pour moi, mon cher confrere Bonarscius : » O ! Etoile luisante au » Ciel & en la terre, & dernière expiation » de la maison, qui après cela ne devoit » rien souffrir ! Aucun jour pourra-t-il effa- » cer les traces de ta mémoire ? Ta mort » sera toujours glorieuse, & toute la Fran- » ce se joindra à mes vœux (1).

Crois tu donc que je n'aie pas été bien vengé de l'affront que le Parlement a voulu me faire ? Quelle réparation plus authentique pouvois-je espérer, que celle d'être prié comme un Saint des plus renommés ? Après que tu eus expiré sur la roue, quelqu'un s'est-il avisé de t'appeller *Etoile luisante au Ciel & en la terre* ?

(1) *Tacebo ego te, clarum Cælo Terraque Si-
lus, & ultimum nihil amplius dolitura Domus
innocuum Piamentum ? Nullus tui Sanguinis
vestigia dies exeret, totaque in hac vota mea
abit Gallia.*

C A R T O U C H E.

Si les voleurs avoient été aussi intéressés à me canoniser, que les Jésuites l'étoient à vous placer dans le Ciel, ne doutez pas un instant qu'il ne s'en fût trouvé quelqu'un d'assez effronté pour me placer parmi les Bienheureux. Il auroit facilement imaginé des mensonges semblables à ceux de votre Pere Richeome. Car tout ce qu'il a osé avancer en votre faveur, n'est absolument autre chose. En effet, comment pouvoit-il avoir l'audace de représenter à Henri IV. que vous étiez dans le cas de l'amnistie qu'il avoit accordée après la réduction de Paris ? Outre que cette amnistie obligeoit indispensablement tous les Particuliers qui avoient des Ecrits séditieux, de les brûler, & que vous étiez coupable de n'avoir pas obéi à cet ordre, l'Ecrit qui vous fit condamner à être pendu, avoit été fait long-temps après que Henri IV. eut embrassé la Religion Catholique, & pacifié les troubles de son Royaume. La preuve de ce fait est visible par cette proposition qui s'y trouvoit insérée : « Que le Béarnois, lors que converti à la Foi Ca-

« tholique, seroit traité plus doucement
 « qu'il ne méritoit, si on lui donnoit la
 « Couronne Monacale en quelque Cou-
 « vent bien réformé, pour illec faire Pénit-
 « tence de tant de maux qu'il a faits à la
 « France, & remercier Dieu de ce qu'il lui
 « avoit fait la grace de se reconnoître avant
 « la mort. » Pensez-vous que lorsqu'il est
 des gens assez impudents pour soutenir à
 la face de l'univers que vous étiez dans le
 cas de l'amnistie, il n'y en eût pas qui
 olassent avancer que je méritois d'être
 exempt de la roue, s'ils avoient les mêmes
 raisons.

Quant aux apologies qu'on a faites de
 votre crime, je pourrois me glorifier d'un
 nombre d'Ecrits qui ont paru après ma
 mort, & dans lesquels on a voulu illustrer
 ma mémoire. Votre Pere Bonarscius a com-
 posé un commencement de Litanies en vo-
 tre honneur. Il vous a appelé, *Etoile lui-
 sante, expiation de la maison, gloire de la
 France*. Vraiment voilà quelque chose de
 bien digne d'être comparé avec un Poëme
 Epique que l'on a composé à ma louange.
 Un fils d'Apollon a cru s'illustrer en me
 rendant le même service qu'Homere a ren-

du à Achille, & Virgile à Emée. Je suis devenu après ma mort le camarade des plus grands Héros, & j'ai été chanté comme eux par les favoris des Muses. Le Poëme, dont je suis le Héros, a été lu avec plaisir de toute la France; chacun a applaudi aux belles choses qu'on m'y fait dire. Et il n'est rien de si superbe que la harangue que je prononce devant les scélérats qui s'étoient associés avec moi, & qui m'avoient reconnu pour leur chef. L'habile Poëte qui m'a fait parler, a trouvé le secret de placer dans mon discours tout ce que Mithridate dit de plus beau à ses enfans dans cette magnifique Scene (1), qui seule auroit suffi pour immortaliser le nom de Racine. J'ai même paru avec éclat sur la scène : les Poëtes de théâtre ont disputé aux Poëtes Epiques la gloire de célébrer mon nom, & tout Paris a couru avec empressement aux représentations de la Comédie de *Cartouche*. Après cela, je vous conseille de faire un parallèle des honneurs que vous avez reçus avec ceux qu'on m'a rendus. Allez, allez, mon pauvre Guignard, défaites-vous de

(1) La I. du III. Acte de la Tragédie de Mithridate.

voire vanité ridicule. De roué à pendu, il n'y a rien que la main. & votre mépris pour moi est tout-à-fait déplacé.

LE PÈRE GUIGNARD.

On voit bien que tu n'eus jamais aucune idée du véritable honneur. Apprends que *le crime seul fait la honte, & non pas l'échafaud*. Qu'importe que j'aie subi un supplice aussi ignominieux que le tien, si je fus toujours exempt de crimes ?

CARTOUCHE.

Impudence Jésuitique ! puisqu'il est vrai que vous en commîtes de beaucoup plus grands que les miens. Car enfin, tous les assassinats que j'ai faits ne sont que de légères *Pescadilles*, en comparaison du forfait dont vous vous êtes souillé. Est-il de crime plus énorme, que celui de vouloir faire périr son Maître, son Roi, son Souverain ; & quel Souverain ? Le meilleur Prince de l'Univers, l'amour des Peuples, la gloire de la France, le Père de la Patrie. Il falloit que votre cœur fût horriblement endurci, pour n'être pas touché des vertus d'un aussi grand Monarque. Je veux vous
donner

donner une preuve essentielle que j'étois moins fait au crime que vous. Sur les récits que j'avois entendu faire des vertus de Henri IV. j'avois conçu un si grand respect pour la mémoire , que je puis vous protester , que si un homme se fût réfugié sur le Pont-neuf au pied de la statue équestre , je n'aurois jamais osé l'y égorger , parce qu'un certain respect m'auroit arrêté la main. L'original n'a pu produire sur vous l'effet qu'une foible copie auroit produit en moi ; & il n'a pas tenu à vous que vous n'ayez eu le plaisir cruel de voir couler le sang de cet incomparable Prince. « Si
» l'on eût saigné , disiez-vous , la veine
» basilique au jour de Saint Barthelemi ,
» nous ne serions pas tombés de fièvre en
» chaud-mal , comme nous expérimentons.

L E P E R E G U I G N A R D .

Si j'ai soutenu qu'il étoit bon de faire périr Henri IV. c'est parce que je croyois que la mort étoit utile au bien de la Religion. Mon erreur est excusable ; mais tu n'avois aucun motif pareil qui pût te porter à assassiner. Tes crimes ont été commis uniquement par méchanceté , & mes fautes venoient d'un bon principe.

CARTOUCHE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'aperçois que vous aimez extrêmement à vous flatter. Apprécions plus justement vos motifs & les miens. J'étois conduit par l'avarice, & par l'envie de contenter toutes mes passions ; vous l'étiez par le fanatisme & par l'esprit de rébellion : peut-être aussi par celui de votre Société, du moins l'ai-je entendu assurer à beaucoup d'honnêtes-gens, lorsque j'étois dans le monde. Mais savez-vous, mon cher Guignard, qu'il a été décidé depuis long-temps que le fanatisme & la rébellion contre son Prince, sont des crimes incomparablement plus grands que l'avarice & la débauche ? Ainsi avouez de bonne-foi que vos motifs ne valaient pas mieux que les miens.

LE PÈRE GUIGNARD.

En convenant de ce que tu dis, j'aurois toujours l'avantage d'avoir persuadé aux hommes que je suis mort en Héros Chrétien : c'est-là un des éloges sur lesquels mes Apologistes ont le plus appuyé. Au contraire, tu mourus comme un enragé.

Lorsque tu vis que tes camarades n'exécutaient pas ce qu'ils t'avoient promis & qu'ils ne tentoient point de t'enlever , tu demandas d'être conduit à la Maison de Ville , où tu fis un testament d'un nouveau goût , qui couta dans peu de jours la vie à quatre-vingt personnes de tes amis,

C A R T O U C H E.

Je fis ce que vous auriez dû faire. Voyant qu'il falloit que je mourusse , & qu'il ne me restoit plus aucune ressource pour sauver ma vie , je voulus réparer autant qu'il m'étoit possible, les maux que j'avois faits, & arrêter ceux que je pouvois causer encore après ma mort. Je déclarai mes complices : je demandai pardon à Dieu , au Roi & à la Justice ; & c'est ce que vous ne voulûtes jamais faire. Vous contestâtes pendant plus d'un quart d'heure avec le Sieur Rapin, Lieutenant-Criminel de Robecourte, qui ne put rien obtenir sur votre esprit : vous soutîntes toujours avec obstination ; que n'ayant point offensé le Roi , vous n'aviez aucune excuse à lui faire ; & vous fûtes pendu , sans vouloir donner aucune marque qui témoignât que vous vous repentiez de votre crime. Si c'est-là ce que

B ij

vos Apologistes appellent *mourir en Héros Chrétien* , il vaut mieux pour être loué d'eux , mourir dans les sentiments du mauvais Larron que dans ceux du bon. Vous voyez du moins que leurs louanges n'influent gueres dans le séjour infernal , & que vos peines seront beaucoup plus longues que les miennes , puisque vous êtes condamné à rester ici trois millions d'années plus que moi , avant de retourner pour toujours dans le néant. Et vous êtes fort heureux que les peines des damnés ne soient point éternelles : car sans cela vous auriez souffert sans doute éternellement , puisqu'il n'en est point qui soit condamné à d'aussi longues souffrances que les votres. Que cette réflexion serve à vous guérir de votre ridicule vanité.

Voilà , sage & savant Abukibak , un récit fidele de la conversation dont je fus hier le témoin : je souhaite qu'elle te soit agréable , & qu'elle te convainque de l'impartialité de nos sentences infernales.

Je te salue en *Belsebut* & par *Belsebut*.



L E T T R E I I I .

*L'Ondin Kakuka , au sage Cabaliste.
Abukibak.*

TU ne t'es point trompé , sage & savant Abukibak, lorsque tu as jugé que les ames des Ecrivains de Port-Royal-des-Champs devoient avoir été condamnées à rester dans le fond de l'Océan , séjour ordinaire des aimables Ondins.

La Divinité, toujours juste & équitable , a imposé à ses ames une peine conforme aux péchés dont elles s'étoient souillées lorsqu'elles animoient des corps mortels. Elles sont condamnées à boire tous les jours dix-huit pots de thé élémentaire. Cette liqueur dont les Ondins consomment à peine deux pintes par semaine, est excessivement froide, & tempere l'ardeur immodérée de ces bilieux Théologiens. A chaque verre qu'ils en avalent , ils sont obligés de s'écrier douloureusement : » Ah !
» combien n'aurions-nous pas été heureux ,
» si lorsque nous étions sur la terre , nous

B. iiij

22 avions bu tous les matins trente verres
 22 d'eau de la Seine , pour éteindre ce zele
 22 outré, dont nous étions dévorés , qui
 22 nous persuadoit que les injures donnoient
 22 du poids aux raisons , & qui nous faisoit
 22 oublier les regles les plus communes de
 22 la bienséance & de la modestie !

Tu feras peut-être curieux de savoir ,
 sage & savant Cabaliste , ce qui s'est passé
 lorsque ces Théologiens ont essuyé leur
 condamnation , je vais t'en faire un détail
 qui pourra ne t'être point désagréable.

Lorsque l'ame du fameux Arnauld s'é-
 leva jusqu'à la région des Salamandres ,
 pour y entendre prononcer par la Divinité
 l'arrêt de son destin , l'Ange protecteur de
 ce savant Théologien ne se contenta pas de
 demander , qu'en attendant le jour du ju-
 gement universel , il restât dans les airs : il
 crut qu'il obtiendrait sans peine des bontés
 du souverain Etre , qu'une ame aussi illustre
 séjourneroit dans la région du feu parmi
 les Salamandres. Il représenta combien les
 mœurs de ce savant homme avoient été pu-
 res ; il rappella tous les maux qu'on lui
 avoit fait souffrir pour avoir défendu la vé-
 rité ; il n'oublia pas le soin qu'il avoit pris

de s'opposer à la pernicieuse morale des Jésuites , & il comptoit que l'Ange accusateur n'auroit rien à reprocher à une ame, en faveur de laquelle tant de vertus parloient. Il fut donc extrêmement surpris, lorsqu'il l'adversaire du bonheur des humains demanda que le pauvre Arnauld fût renfermé dans les sombres demeures des Gnomes.

Ce n'est point assez , dit-il , pour être vertueux de défendre la vérité , il faut la soutenir d'une manière qui ne la fasse pas rougir du secours qu'on lui prête. Les injures , les invectives , les médisances , sont des crimes qui ne perdent rien de leur noirceur , parce qu'ils sont commis par des gens qui défendent la bonne cause. Convient-il que l'Auteur de la *Morale Pratique des Jésuites* , le cœur rempli de fiel , demeure dans la pure région du feu avec les modestes & les retenus Salamandres ? Quel étrange langage ne leur apprendroit-il pas à parler ? Les termes d'*imposteurs* , de *fourbes insignes* , d'*idolâtres* , de *menteurs audacieux* , d'*hommes sans foi* , &c. sont inconnus dans l'idiôme de ces sages intelligences. C'est chez les Gnomes qu'ils sont en usa-

32 LETTRES CABALISTIQUES ,
ge. Là, les banqueroutiers, les femmes dé-
bauchées, les Prêtres imposteurs, se don-
nent les uns aux autres les titres qu'ils
ont si justement mérités pendant leur vie ;
mais qui ne convinrent jamais dans la
bouche d'un sage Théologien, c'est-à-dire,
d'un homme qui ne cherche à écrire que
pour établir & défendre la vérité.

» Comment voudriez - vous donc qu'on
» fit, répliqua l'Ange protecteur, pour
» relever des mensonges & des impostures
» qui nuisent à la Religion & à la Société
» civile ? Ne doit-il pas être permis à un
» Docteur qui écrit, de faire connoître
» que ses adversaires soutiennent des prin-
» cipes évidemment faux, & de la fausseté
» desquels ils sont eux-mêmes convaincus ?
» Quand un Auteur ment, comment faire
» connoître qu'il ment, si l'on ne montre
» qu'il déguise la vérité ? »

Il est, répondit l'Ange accusateur, une
manière de s'expliquer, qui, n'ayant rien
d'injurieux, ni même de contraire à la
bienveillance, ne laisse pas d'exprimer forte-
ment les choses, & ne le fait pas moins
bien que les termes les plus injurieux. Si
l'on disoit, par exemple : » Le système que

» soutiennent les Jésuites sur le culte que
» l'on rend à Confucius , est évidemment
» faux : il allie le Christianisme avec le
» Paganisme , l'adoration légitime avec l'i-
» dolâtrie. Ces Peres sont eux-mêmes con-
» vaincus dans le fond de leur cœur que
» leurs Missionnaires poussent trop loin la
» complaisance. S'ils vouloient passer natu-
» rellement , ils conviendroient qu'ils mé-
» ritent à cet égard les reproches qu'on
» leur fait. » Croyez-vous que ces expres-
sions modestes & mesurées ne fissent point
autant d'impression sur l'esprit d'un Lecteur
sage & judicieux , que si l'on écrivoit : «
» L'infâme culte que les Jésuites souffrent
» qu'on rende à Confucius , marque évi-
» demment jusqu'où ils poussent dans cer-
» taines occasions leur lâche complaisance :
» il n'est rien que ces imposteurs ne met-
» tent en usage pour se faire des créatures.
» Lorsqu'on leur reproche leur excès , ils
» croient se justifier en les niant effronté-
» ment , & l'on ne doit leur faire aucune
» réponse, si ce n'est celle du fameux Pere
» Valerien , *mentiris impudentissimè* ?

Ces phrases sont assez communes dans
les écrits de tous les Ecrivains de Port-Ro-

yal . & sur-tout dans ceux du Théologien que j'accuse. Cependant il faut convenir non-seulement qu'elles blessent la politesse & la bienveillance , mais encore qu'elles sont absolument inutiles à la défense de la vérité. Je viens de vous le montrer évidemment. Examinez bien mes premières expressions : comparez-les avec les secondes , & vous verrez qu'elles disent dans le fond la même chose , d'une façon plus ou moins convenable à la décence d'un Théologien.

Le prétexte de défendre la vérité n'autorise point les injures grossières. Paschal n'a-t-il pas été privé par la Divinité du bonheur d'habiter parmi les Salamandres , à cause de certains passages de ses *Lettres Provinciales* ? Cependant ses mœurs étoient tout aussi pures que celles d'Arnauld. Il étoit d'une piété exemplaire ; il exerçoit sur son corps des macérations étonnantes : jamais Chartreux , ni Moine de la trape ne se ceignit d'un si rude cilice. Vous savez que son Ange protecteur cita avec beaucoup d'emphase ce qu'on a dans la suite inséré dans son Histoire ; savoir , “ que les conversations auxquelles ce Savant se

„ trouvoit engagé , quoiqu'elles fussent
 „ pleines de charité , ne laissoient pas de
 „ lui donner quelque crainte qu'il ne s'y
 „ trouvât du péril : mais *que* comme il ne
 „ pouvoit en conscience refuser le secours
 „ que les personnes lui demandoient , il
 „ avoit trouvé un remede à cela : *qu'il* pre-
 „ noit dans les occasions une ceinture de
 „ fer pleine de pointes ; *qu'il* là mettoit à
 „ nud sur la chair ; & *que* lorsqu'il lui ve-
 „ noit quelque pensée de vanité , ou qu'il
 „ prenoit quelque plaisir au lieu où il étoit ,
 „ il se donnoit des coups de coude pour
 „ redoubler la violence des piquures , & se
 „ faisoit ainsi souvenir lui-même de son
 „ devoir (1).

Tout cela , vous le savez , ne put justi-
 fier Pascal des invectives qui se sont glis-
 sées quelquefois dans ses *Lettres Pro-*
vinciales , & voici quelques-unes de celles
 qui lui ont été reprochées. “ Le croyez-
 „ vous vous-mêmes , misérables que vous
 „ êtes. . . . Et à quelle extrémité êtes-vous
 „ réduits , puisqu'il faut que vous passiez

(1) Vie de Pascal , par Madame Perrier sa
 Sœur , pag. 22.

„ pour les plus abandonnés calomniateurs
 „ qui furent jamais ? . . . Votre silence là-
 „ dessus fera une pleine & entière convic-
 „ tion de cette calomnie diabolique. . .
 „ Cruels & lâches Persécuteurs , faut-il
 „ donc que les Cloîtres les plus retirés ne
 „ soient pas des asyles contre vos ca-
 „ lomnies (1) » ? Elles parurent si messéantes
 au souverain Juge , qu'il lui dit : “ Ce
 „ n'étoit pas assez de vous donner des
 „ coups de coude , pour enfoncer dans vo-
 „ tre chair les pointes de votre cilice , lors-
 „ qu'il vous venoit quelque pensée de va-
 „ nité. Vous auriez dû vous piquer encore
 „ plus vivement , pour réprimer vos mouve-
 „ ments de colere , & pour vous obliger
 „ à supprimer des expressions aussi cho-
 „ quantes , aussi injurieuses & aussi peu
 „ convenables au style d'un homme , portant
 „ une ceinture de fer pour se faire souvenir
 „ de son devoir. „ Cependant , peut-être la
 Divinité eut-elle pardonné à Pascal ces
 termes violents , en faveur du bien que ses
 écrits avoient produits , & de la confu-
 sion dont ils avoient couvert les partisans
 d'une Morale depravée ; mais une plai-

(1) Pascal , *Lettres Provinciales* , *Lettre VI.*

lanterie mordante , & qui renfermoit l'insulte la plus atroce , le priva du bonheur de rester non-seulement dans la région du feu , mais même dans celle des airs. Cette plaisanterie est celle où il fait finiment sentir que si justice étoit faite aux Révérends Peres Jesuites , plusieurs d'entr'eux seroient vivement fustigés , non par le Correcteur de leur College , mais par celui du Parlement de Paris. “ Les Auteurs „ d'un Ecrit diffamatoire, *dit-il*, qui ne „ peuvent prouver ce qu'ils ont avancé, „ sont condamnés par le Pape Adrien à être „ fouettés : mes Révérends Peres : FLA- „ GELLANTUR (1).

Ce seul mot a fait reléguer Pascal dans la demeure des Ondins : la Divinité jugeant qu'un homme , qui malgré son cilice étoit assez bilieux pour vouloir faire fouetter ses Adversaires , avoit besoin d'être pendant plusieurs siècles dans le sein des mers , afin de pouvoir tempérer sa trop grande ardeur & sa vivacité outrée. Et vous voudriez que l'Auteur de la *Morale Pratique des Jésuites* , & qui pis est , d'un affreux Libelle diffamatoire , écrit contre un Héros mo-

(1) Pascal , Lettres Provinciales , Lettre VII.

38 LETTRES CABALISTIQUES ;
derne , contre un illustre Souverain (1) ,
dont il n'avoit non-seulement jamais reçu
aucune offense , mais sous la protection
duquel il avoit même été obligé de se ré-
fugier : qu'un tel homme , dis-je , obtînt
un bonheur dont Pascal n'a été privé que
pour avoir dit de ses ennemis , *Flagellentur* ?
Ce seroit établir qu'il est plus criminel de
soutenir qu'on devroit fesser quelques Moi-
nes pour le bien & le repos public , que de
déchirer injustement la réputation des plus
grands Monarques , au nombre desquels on
ne peut sans injustice refuser de placer
Guillaume III. Je passe , si vous voulez ,
toutes les injures que l'Accusé a dites aux
Jésuites ; mais je ne puis lui pardonner
celles qu'il a vomies contre ce grand
Prince.

A peine l'Ange accusateur eût-il achevé
ses derniers mots , que la Divinité pro-
nonça cet Arrêt décisif : » L'ame du Doc-
» teur Arnould séjournera jusqu'au jour de
» mon jugement universel dans le sein des
» mers , où elle sera obligée de boire la mê-

(1) Le véritable portrait de Guillaume de Nas-
sau , &c.

« me quantité de Thé élémentaire que celle
» de Pascal ; excepté que pour n'avoir
» point pris de nom supposé comme Pas-
» cal qui se fit infidèlement appeller *Mon-*
» *talte* , il sera dispensé de boire double
» dose les trois premiers jours de sa re-
» ception.

Voilà , sage & savant Abukibak , quel
a été le destin du fameux Arnauld après sa
mort. Tu penseras peut-être que l'avantage
qu'il a eu sur Pascal est bien peu de chose ,
& que la dispense de double dose de Thé
élémentaire pendant trois jours n'est pas
une grande grace. J'en conviens , illustre
Cabaliste , cependant le fameux Nicole
eut bien voulu , lorsqu'il arriva parmi
nous , pouvoir obtenir la même faveur. Il
fut au contraire condamné à boire triple
dose ; ce qui lui fut très-à-charge. Le nom
de guerre qu'il avoit pris , fut la cause de
cette punition ; & parce qu'il avoit feint
d'être Allemand sur la terre , on lui or-
donna de jouer le même rôle dans le sein
des mers , & d'y boire comme une ame Alle-
mande. S'il n'eût pas eu la fantaisie d'aller
se donner le nom bizarre de *Wendrock* , il
eut simplement subi le même Arrêt que
Pascal.

Lorsqu'on défend la vérité, c'est un crime punissable de n'oser paroître au grand jour. Il semble qu'un Auteur ne prenne un nom de guerre, que pour avoir le moyen d'injurier ses ennemis avec plus de sûreté, & sans s'exposer à être traité de la même manière. Du moins est-il assuré que les injures qu'on lui dit sont des coups portés à faux, qui ne peuvent lui nuire, puisqu'elles retombent sur un personnage imaginaire. Il mérite d'être puni comme un espion qui prend un nom supposé pour parvenir plus aisément à ses fins. Malheur à lui s'il est arrêté, il est pendu dans l'instant. Malheur aussi à tous les Théologiens, qui en défendant la vérité craindront de paroître à visage découvert : ils boiront la triple dose de Thé élémentaire.

Je te salue, sage & savant Cabaliste, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



L E T T R E I V.

*Le Cabaliste Abukibak , à son Disciple.
ben Kiber.*

Toujours occupé, mon cher ben Kiber, à vous perfectionner dans l'étude de nos Divines Sciences, je vais vous découvrir aujourd'hui les plus grands & les plus augustes mystères de la Sainte Cabale.

Vous savez depuis long-temps que tous les éléments sont habités par différentes sortes d'esprits ; que la *région du feu* est le séjour des *Salamandres* ; que les *Silphes* voltigent dans les *airs* ; que les *Gnomes* sont les gardiens des trésors renfermés dans le centre de la terre ; & que les *Ondins* vivent dans le *sein des mers* & au *fond des rivières*. Mais vous ignorez encore que tous ces peuples sont destinés à rentrer un jour dans le néant dont ils sont sortis, & qu'il n'est qu'un seul moyen qui puisse les en garantir. Les âmes de ces infortunées Créatures sont mortelles, ainsi que celles des simples animaux. Il est vrai qu'elles subsis-

rent beaucoup plus long-temps : foible consolation dans leur malheur puisque la durée de cent millions de siècles n'est rien en comparaison de l'immortalité. Les sages Cabalistes , touché du sort infortuné de ces esprits élémentaires , représenterent à la Divinité qu'elle devoit en avoir pitié : & la Divinité suprême , dont la miséricorde égale le pouvoir immense , apprit & inspira à nos Peres les Philosophes le secret que je vais vous révéler.

De même que l'homme , par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu , a été fait participant de la Divinité , les *Silphes* , les *Gnomes* , les *Nymphes* & les *Salamandres* , par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec les hommes , peuvent être faits participants de l'immortalité. Ainsi une *Nymphe* ou une *Silphide* , devient immortelle , & capable de la béatitude à laquelle nous aspirons quand elle est assez heureuse pour se marier à un Sage ; & un *Gnome* , ou un *Silphe* , cesse d'être mortel , dès le moment qu'il épouse une de nos filles. De-là nâquit l'erreur des premiers siècles , de *Tertulien* , du martyr *Justin* , de *Lactance* , de *Cyprien* , de *Clément d'Alexandrie* d'*Athenagore*, Philosophes

Chrétiens , & généralement de tous les Ecrivains de ce temps - là. Ils avoient appris que ces *деми-hommes* élémentaires avoient recherché le commerce des filles , & ils ont imaginé de-là que la chute des Anges n'étoit venue que de l'amour dont ils s'étoient laissé toucher pour les *femmes*.

Quelques *Gnomes* , desireux de devenir immortels avoient voulu gagner les bonnes graces de nos *filles* : & leur avoient apporté des pierreries , dont ils sont gardiens naturels : ces Auteurs ont cru , s'appuyant sur le Livre d'*Enoch* , mal entendu que c'étoient les pieges que les Anges amoureux avoient tendus à la chasteté de nos *femmes*. Au commencement , ces enfans du Ciel engendrèrent les *géans* fameux , s'étant fait aimer aux *filles* des hommes ; & les mauvais Cabalistes *Joseph* & *Philon* . . . , & après eux tous les Auteurs que j'ai nommés tout-à-l'heure , ont dit , aussi bien qu'*Origene* *Macrobe* , que c'étoient des *Anges* , & n'ont pas su que c'étoient les *Silphes* & les autres Peuples des éléments , qui sous le nom d'*enfants d'Eloïm* , sont distingués des *enfants des hommes*. De même , ce que le sage *Augustin* a eu la modestie de ne point décider

touchant les poursuites , que ceux qu'on appelloit *Faunes* ou *Satyres* , faisoient aux Africaines de son tems est éclairci parce que je viens de dire du desir qu'ont tous les *habitants des éléments* de s'allier aux *hommes* , comme du seul moyen de parvenir à l'immortalité qu'ils n'ont pas. Nos *Sages* n'ont garde d'imputer à l'amour des femmes la chute des premiers *Anges* , non plus que de soumettre assez les hommes à la puissance du démon , pour lui attribuer toutes les aventures des *Nymphes* & des *Silphes* , dont tous les Historiens sont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela : c'étoient des *Silphes* qui cherchoient à devenir immortels. Leurs innocentes poursuites , bien loin de scandaliser les Philosophes , nous ont paru si justes , que nous avons tous résolu d'un commun accord de renoncer entièrement aux *femmes* , & de ne nous adonner qu'à immortaliser , les *Nymphes* & les *Sylphes*. (1).

Voilà , mon cher ben Kiber , les mysteres les plus cachés de la cabale. Ils sont expli-

(1) Le Comte de Gabalis , ou Entretiens sur les Sciences secrètes , *Entretien II. pag. 27. 30.*

qués très-clairement , quoiqu'en peu de mots , dans ce passage tiré des écrits d'un fameux Ecrivain , qui eût été un des plus parfaits Philosophes Cabalistiques , s'il eût eu autant de discrétion que de science. Mais il se laissa séduire par les impostures d'un profane , qui osa découvrir au Public les mystères qui lui avoient été révélés.

Vous comprenez sans doute , mon cher Fils , que dès que vous voulez être admis au nombre des sages , il faut que vous renonciez à tout commerce sensuel avec les femmes , & que vous choisissiez quelque belle *Sylphide* , ou quelque *Nymphe* aimable pour votre épouse. Elle sera redevable de l'immortalité à votre amour : l'excès de ce bienfait vous est un sûr garant de sa reconnaissance ; & jugez par-là qu'elle sera sa tendresse.

Vous ne devez point regretter , mon cher Fils , de renoncer pour toujours au commerce des femmes. Dès l'instant de la création de l'homme , il lui fut sévèrement interdit par la Divinité , & le genre humain n'a été malheureux , que parce qu'Adam eut le malheur de s'approcher d'Ève dans ce jardin délicieux , où Dieu lui

46. LETTRES CABALISTIQUES ,
avoit donné la naissance. Ecoutez , mon
cher ben Kiber , ce que dit le même Ca-
baliste dont je viens de vous parler , & ré-
fléchissez mûrement sur ses discours.

» Ce ne fut jamais la volonté du Sei-
» gneur , que l'homme & la femme euf-
» sent des enfants comme ils en ont. Le
» dessein du très-sage ouvrier étoit bien
» plus noble : il vouloit bien autrement
» peupler le monde qu'il ne l'est. Si le mi-
» sérable Adam n'eût pas désobéi grossié-
» rement à l'ordre qu'il avoit de Dieu , de ne
» toucher point à Eve , & qu'il se fût con-
» tenté de tout le reste des fruits du jardin
» de volupté , & de toutes les beautés des
» Nymphes & des Silphides , le Monde
» n'eût pas eu la honte de se voir rempli
» d'hommes si imparfaits , qu'ils peuvent
» passer pour des monstres auprès des en-
» fants des Philosophes.... Etes-vous du
» nombre de ceux qui ont la simplicité de
» prendre l'Histoire de la pomme à la let-
» tre ? Ha ! sachez que la Langue Sainte
» use de ces innocentes métaphores , pour
» éloigner de nous les idées peu honnêtes
» d'une action qui a causé tout les mal-
» heurs du genre humain. Ainsi quand Sa-

„ lomon disoit : *Je veux monter sur la*
 „ *palme , & j'en veux cueillir les fruits ,*
 „ il avoit bien un autre appétit que de
 „ manger des dattes (1). „

C'est pour satisfaire à cet appétit , mon
 cher ben Kiber , qu'il faut que vous vous
 déterminiez bientôt à vous unir par de
 saints nœuds à quelque esprit élémentaire.
 Car vous ne sauriez être reçu au nombre
 des Sages , & vouloir encore tenir par un
 commerce criminel avec un sexe qui a causé
 tous les maux dont le genre humain est
 accablé. Les enfants que vous auriez d'une
 femme , seroient conçus par la volonté de
 la chair , & non pas par la volonté de
 Dieu , & cette façon d'engendrer est si con-
 traire à la sagesse & à la vertu , que les Pa-
 yens qui n'ont été éclairés que par les foi-
 bles lumieres d'une raison offusquée par
 les ténèbres du Paganisme , ont connu qu'il
 étoit impossible que la Divinité eût créé des
 hommes pour se multiplier par le secours
 des femmes. Ils ont compris qu'il falloit
 qu'il fût arrêté dans l'ordre des généra-
 tions , quelque dérangement causé par les
 fautes des premiers humains.

(1) Le même , *Entretien IV. pag. 84. 85.*

Platon (1) a prétendu qu'au commencement du Monde les hommes étoient mâles & femelles tout à la fois, qu'ils avoient deux visages, quatre bras, quatre pieds, &c. mais que s'étant énorgueillis de leur force, les Dieux résolus de les en punir, les avoient partagés en deux, & séparé le mâle d'avec la femelle. Il arriva de-là que lorsque les différentes parties séparées venoient à se rencontrer, elles s'embrassoient & se serroient si étroitement, qu'elles se laissoient mourir de faim & de soif, plutôt que de se quitter. Les Dieux touchés de pitié, changèrent ces embrassements mortels en caresses agréables, mais passageres; c'est-là l'origine & le fondement de l'amour naturel.

Vous voyez, mon cher Fils qu'un Philosophe Payen, qui n'avoit qu'une très-légere connoissance des mysteres de la Sainte Cabale, a néanmoins compris qu'il étoit impossible qu'un commerce aussi honteux que celui-là, n'eût pas une origine affreusement triste. Il a cherché à la développer; mais c'étoit un secret au dessus de ses forces.

(1) Plato, *in Convivio*.

bles lumieres, & qui n'est révélé qu'aux Cabalistes, les seuls vrais Sages.

Plusieurs Auteurs ont paru être à peu près dans les mêmes sentiments que Platon. Dans ces derniers temps, un mélancolique agréable, qui avoit quelque légère teinture de la Cabale, s'est plaint fort plaisamment du malheur où la nécessité réduisoit les hommes à cet égard.

« Pourquoi, dit-il, ne pouvons-nous multiplier comme les plantes? Et par quelle dure nécessité sommes-nous obligés de ne pouvoir procréer des enfants que d'une manière aussi forte & aussi impertinente que celle qui est en usage, que pourroit-on imaginer d'aussi contraire au caractère de l'homme sage, ou qui avilisse autant la grandeur de notre ame? Et est-il quelque honte égale à celle qu'on ressent, lorsqu'après avoir contenté sa passion, on réfléchit sur son ridicule & sa brutalité (1)? »

(1) *Mihi satis placeret, si nobis etiam arborum more, citra conjunctionem procreare liceat... Nihil profecto ineptius est, aut viro sapiente indignius, nihil quod mentis celsitudinem turpius dejiciat quam si animo jam deficiente reputet, quam insigniter ineptierit.* Thom. Browne, Religio Medici, Part. II, Sect. IX.

Tome 2.

C

Faites attention , mon cher ben Kiber , aux dernières paroles de cet Auteur ; elles sont capables de donner de l'horreur pour cet odieux commerce à quiconque n'a point encore entièrement perdu l'idée de la grandeur de l'ame humaine. En effet , n'est-ce point l'avilir , que de la faire servir d'instrument aux actions les plus ridicules & les plus méprisables ?

Les *Augustin* , les *Jérôme* , les *Ambroise* & divers autres , connoissoient aussi parfaitement que cet Auteur moderne , combien ce commerce étoit immodeste & indigne d'un homme sage ; & si l'on en eût voulu croire ces hommes saints & pieux , on se fût bientôt désabusé de ces unions criminelles. Ceux qui ont écrit contre ces savants Docteurs , & qui leur ont reproché que leurs sentiments nuisoient au bien de la Société , ont été de francs ignorants , qui ne savoient point que ces illustres Ecrivains ne se déclaroient si vivement contre le mariage , que parce qu'ils connoissoient les Mystères les plus cachés de la Cabale , & qu'après avoir désabusé les hommes du commerce des femmes , ils prétendoient leur faire connoître le bonheur qui les

attendoit dans l'amour & l'union des peuples élémentaires.

Si ce n'étoit pas-là le véritable but de ces grands Docteurs, il faudroit croire qu'ils ont quelquefois écrit les choses les plus absurdes. Car, si Dieu avoit voulu que les humains n'eussent point d'autre moyen pour se multiplier, que celui dont ils usent aujourd'hui, n'auroit-ce pas été non-seulement la plus grande folie, mais même la plus criminelle rébellion du monde, que de décréter une union ordonnée & sanctifiée par la Divinité; une union, sans laquelle la Société seroit bientôt détruite; une union d'où dépend la gloire & le bonheur d'un Etat, le grand nombre de Citoyens faisant presque toujours la plus grande richesse des Villes? Lors donc que ces Peres ont assuré que la chasteté étoit la plus grande des vertus, ils ont entendu cette chasteté que Dieu ordonna lorsqu'il dit à Eve, *Allez & multipliez*; c'est-à-dire, *Vous, Eve, allez & multipliez avec les esprits élémentaires mâles; & vous Adam, avec les femelles.*

Si ces saints Docteurs n'avoient parlé que de cette chasteté que les Moines fei-

12 LETTRES CABALISTIQUES ,
gnent de pratiquer aujourd'hui , ils au-
roient soutenu une erreur , non-seule-
ment ridicule , mais même très-nuisible ,
puisque'il est certain que plus un homme
est utile au bien public , & plus il est
agréable à la divinité. Or , il n'est rien ,
je ne dis pas de plus inutile , mais de
plus à charge & de plus pernicieux à la
Société civile , que des milliers de fai-
néants , qui sous prétexte d'avoir fait vœu
de chasteté , passent toute leur vie dans le
fond de prétendues Maisons Religieuses ,
uniquement occupés à boire & à manger
aux dépens d'une infinité d'idiots & d'im-
bécilles.

Je te salue , mon cher ben Kiber, en
Jabamiah & par *Jabamiah*.

L E T T R E V.

Astaroth , au sage Cabaliste Abukibak,

J E t'envoyai dans ma dernière Lettre ,
sage & savant Abukibak , le récit exact
d'une conversation assez particulière , dont
j'avois été le témoin. Je me flatte qu'il

aura pu t'amuser ; & c'est dans cette espérance que je te communique aujourd'hui une dispute , arrivée entre le Jésuite M A R I A N A & l'Athée S P I N O S A , deux damnés de très grande distinction , & des plus étroitement resserrés dans nos prisons infernales. J'ai copié très-exactement leurs discours , tant afin que tu puisses mieux juger du sujet de leur différend , que pour ne point affoiblir les raisons de l'un & de l'autre , en les rapportant dans des termes différents de ceux dont ils se sont servis.

*Dialogue entre S P I N O S A &
M A R I A N A.*

S P I N O S A.

Si vous voulez examiner d'un œil désintéressé les faits dont nous disputons , vous conviendrez que ma mémoire & mes ouvrages doivent être moins en horreur , que vous & vos écrits , à tous les gens de bien.

M A R I A N A.

Vous vous trompez , si vous pensez qu'en me préférant à vous , je me laisse séduire par l'amour propre. J'ai toujours

C iij

54 LETTRES CABALISTIQUES ,
fait gloire, lorsque j'étois sur la terre,
d'être sincère & cette excellente qualité m'a
suivi dans les enfers.

Avant d'en venir aux actions qui ont cau-
sé notre réprobation & notre perte , exami-
nons les vertus morales que nous avons
eues ? & vous verrez combien celles dont
j'ai été doué étoient au-dessus des vôtres.
L'orgueil & la vanité vous firent sou-
haïter les choses les plus contraires à votre
honneur. Vous poussâtes la passion que
vous aviez de transmettre votre nom à la
postérité , jusques à souhaiter d'être dé-
chiré & mis en pièces par le peuple, pour-
vû qu'une mort aussi cruelle pût vous assu-
rer l'immortalité. Vous étiez si jaloux de la
gloire de vos criminelles & absurdes opi-
nions , que craignant de laisser entrevoir
quelque doute qui pût les décréditer , vous
ne voulûtes voir personne qui vous fût
suspect. Lorsque vous fûtes à l'article de
la mort, vous redoutiez tellement la pré-
sence de tout le monde , qu'un de vos
amis vous ayant demandé si vous ne sou-
haïteriez point de parler à quelque Ecclé-
siastique, vous répondîtes que votre in-
tention étoit de mourir tranquillement &

sans dispute. Voilà certes, une vanité bien peu digne d'un Philosophe ! Vous vous craigniez vous-même : vous sentiez toute votre foiblesse, & cependant vous souhaitiez de persuader à ceux que vos Livres pernicieux avoient jettés dans l'erreur, que vous aviez joui en mourant, d'une parfaite félicité.

S P I N O S A.

Je conviens de bonne-foi que j'ai été trop livré à la passion d'éterniser ma mémoire ; mais il vous sied très-peu de me reprocher d'avoir eu de la vanité. Personne n'a été plus atteint de ce vice que vous : votre orgueil étoit cent fois plus grand que le mien. Si j'étois prévenu en faveur de mes sentiments, du moins ne trouvois-je pas mauvais qu'on les examinât, & même qu'on les critiquât. Mais vous, vous pensiez que vos décisions étoient des oracles, aussi infaillibles que ceux de la Divinité, qu'il falloit croire aveuglément, sans oser les éclaircir qu'autant que vous l'aviez jugé à propos. Dom Pedro Mantuano, Secrétaire du Connétable de Castille, ayant publié une *Critique* de votre

36 LETTRES CABALISTIQUES,
Histoire d'Espagne ; & Thomas Tamaio
de Varga , ayant répondu à cet Auteur
pour vous justifier des fautes qu'il vous
imputoit, vous ne voulûtes jamais voir
ni l'Ouvrage de votre critique , ni celui de
votre Apologiste , comme si ces deux Ecri-
vains avoient également été criminels l'un
pour avoir osé trouver des défauts dans vos
Ecrits , & l'autre pour avoir été assez hardi
pour se croire digne de soutenir vos inté-
rêts. Après une conduite aussi altière &
aussi dédaigneuse , n'avez-vous pas bonne
grace de m'accuser d'avoir eu de la vanité ?
Et quand je n'aurois point une époque aussi
décisive à vous rappeler, avez-vous oublié
que vous étiez Espagnol & Jésuite ? En vé-
rité , lorsque je vous entends vous vanter
de votre humilité , il me semble que j'é-
coute Sardanapale faisant l'éloge de sa
tempérance & de sa chasteté.

M A R I A N A.

Au moins ne me refusez-vous pas d'a-
voir possédé cette dernière vertu dans le
degré le plus éminent. Pendant quatre-
vingt-dix ans que j'ai vécu , je ne me suis
jamais souillé par aucune impureté : aussi
mes Confreres ont-ils répandu dans le Pu-

Bélic, qu'après ma mort la Divinité avoit permis qu'on apperçut en moi les marques visibles de ma continence. Je m'étonne que n'étant mort que plusieurs années après moi, vous ignoriez ce qu'a publié là-dessus mon Confrere Alegambe. » Il y a apparence, » dit-il que la chasteté de Mariana fut cause qu'après sa mort ses mains se trouverent aussi souples & aussi maniables, » que s'il eût été encore en vie (1) ». Vous voyez que peu s'en faut qu'on ne m'ait regardé dans l'autre monde comme un saint personnage, digne d'être canonisé.

S P E C I M E N.

La preuve que vous me donnez-là de votre chasteté, me paroît assez mauvaise : si je n'en avois aucune autre assurance que celle du miracle qu'ont publié vos Confreres les Jésuites, vous me permettriez d'en douter. Est-il surprenant qu'ils aient tâché de vous placer au rang des Bienheureux ? Ils ne vous ont voulu rendre par-là que le même service qu'ils avoient déjà ren-

(1) *Castitatis Cultor studiosissimus, cujus aliquis effectus esse potuerit quod mortuo manus fuerint ita tractabiles, ac si viveret.* Alegambe, Biblioth. Scriptorum Soc. Jesu, pag. 258.

59 LETTRES CABALISTIQUES ;
du à votre confrere Guignard. Si je ne savois
donc pas d'ailleurs que vous avez eu réelle-
ment des mœurs fort bien réglées ; les
contes fabuleux de votre Pere Alegambe
ne serviroient qu'à vous décrier dans mon
esprit. Je soupçonnerois qu'il falloit que
vous fussiez peu chaste , puisqu'on pre-
noit dans la Société des précautions con-
tre les reproches qu'on pouvoit vous faire ,
& qu'on se munissoit du secours d'un mi-
racle pour les détruire.

Mais quel avantage votre chasteté peut-
elle vont donner sur moi ? Mes mœurs ont
été aussi pures que les vôtres : mes plus
grands ennemis en conviennent. Un Phi-
losophe qui ne me flattoit gueres , & qui
a ruiné & détruit de fond en comble mon
système , m'a donné des éloges qui valent
bien (le miracle de la souplesse des mains
à part) ceux que vous a prodigués votre
Confrere Alegambe. » Spinoza , dit ce Phi-
losophe (1) ne juroit jamais. » Il ne parloit
» jamais irrévéremment de la Majesté Di-
» vine. il assistoit quelque-fois aux Pré-
» dications , & il exhortoit même les au-

(1) Bayle, Diction. Hist. & Critique, *Art. 4*
SPINOZA,

20 vres à être assidus aux Temples. Il ne
 20 se soucioit ni de vin , ni de bonne
 20 chere , ni d'argent. Ce qu'il donnoit
 20 à son hôte , qui étoit un Peintre de
 20 la Haye , étoit une somme bien modique.
 20 Il ne songeoit qu'à l'étude , & il y
 20 passoit la meilleure partie de la nuit.
 20 Sa vie étoit celle d'un Solitaire.

Prenez garde que rien n'a obligé ce Phi-
 losophe à flatter mon portrait. Nous n'a-
 vions eu aucune liaison ensemble. Il ne
 pouvoit espérer aucune récompense des
 louanges qu'il me donnoit ; mais votre
 confrere Alégambe , en élevant jusqu'au
 Ciel la pureté de vos mœurs , contentoit
 l'orgueil d'une Compagnie dont vous aviez
 été un des principaux Membres.

M A R I A N A.

Il y a toujours cette différence entre
 vous & moi , que la pureté de vos mœurs ,
 & les années que vous avez employées
 dans la retraite , n'ont servi qu'à donner
 plus de force à vos pernicious sentiments.
 Votre inutile vertu a séduit plus aisément
 ceux qui embrassoient vos opinions ; au
 lieu que mes travaux ont été utiles à ma

Patrie. Voyant que l'Espagne seroit un jour ruinée par les changements qui se faisoient dans les monnoies, je composai un Ouvrage dans lequel je montrai les fraudes & les voleries que commettoient ceux qui étoient chargés de l'administration des Finances. Je prévoyois bien que mon zele m'attireroit des affaires fâcheuses; mais le bien public l'emporta sur mon intérêt personnel, je n'en publiai pas moins mon Livre, & je fus mis en prison pendant toute une année.

S P I N O S A.

Il n'a pas tenu à moi que je ne rendisse à tous les Juifs de la Hollande un service incomparablement plus essentiel que celui pour lequel vous fûtes si mal récompensé. Je voulus les désabuser de leurs erreurs. Je condamnai leurs superstitions, & mes soins eurent des suites beaucoup plus dangereuses que celles qu'eurent les vôtres. Un soir en sortant de la Sinagogue, un Juif me donna un coup de couteau, par un effet de ce zele furieux qu'enflamme d'ordinaire la superstition: & vous voyez que je risquai beaucoup plus que vous, pour

L E T T R E V. &
avoir voulu être plus utile à mes Con-
citoyens.

M A R I A N A.

Il est vrai que vous étiez animé d'un
admirable zele, & qu'en les désabusant
de leur superstition, vous vouliez leur
inspirer de fort pieux sentiments. Le beau
service que vous leur rendiez de les dé-
livrer de la superstition, pour les précé-
diter dans l'Athéisme ! Le système que
vous en avez établi, tant dans votre *Tractatus
Theologico Politicus*, que dans vos
Opera Posthuma, est une preuve évidente
de l'excellence de votre doctrine.

S P I N O S A.

Je conviens qu'elle est exécrationnelle, & j'en
connois à présent toute la fausseté. Heu-
reux ! si lorsque j'étois en vie, j'eusse pu
voir clairement une vérité dont les maux
que je souffre me convainquent sans cesse.
Mais enfin, cette Doctrine que vous me
reprochez si fort, a pourtant fait beaucoup
moins de Mal sur la terre, que celle que
vous avez enseignée dans votre Livre de
l'Institution des Rois (1) Mes Ouvrages

(1) *De Regis & Regis Institutione.*

61 LETTRES CABALISTIQUES,

n'ont été lus que par quelques Savants ; qui savoient à quoi s'en tenir sur leur croyance ; & je suis bien assuré qu'aucun d'eux ne s'est déterminé sur le choix de sa religion par la lecture de mon Livre. Je veux bien cependant avouer que mes opinions ont pu égarer plusieurs personnes ; mais leurs égarements ont-ils causé à la Société civile les malheurs dont votre pernicieux système l'a accablée ? Dans quelles infortunes l'affreuse maxime qu'il est permis d'assassiner un Roi Hérétique ou Tyran , n'a-t-elle pas plongé la France ? On a imputé à l'éloge que vous avez osé faire du meurtrier de Henri III. le paricide de son successeur. Le Parlement de Paris a fait brûler votre Livre par la main du bourreau , & vous êtes regardé parmi tous les gens d'honneur , comme un de ces monstres exécrables que Dieu fait naître de temps en temps pour le malheur du genre humain. Lorsqu'un bon François entend prononcer votre nom , & qu'il se souvient que vos affreuses maximes , privèrent autrefois la Patrie du plus grand , du plus glorieux & du plus invincible des Rois , il frémit & déteste le jour qui vous

fit naître. Pensez-vous que j'inspire la même horreur ? En ce cas , vous vous tromperiez fort. L'on parle de moi sur la terre de la même manière que de Lucrece : on condamne mes sentiments ; mais on loue mon génie , ma grandeur & ma probité.

M A R I A N A.

Il faut que ceux qui donnent des louanges à votre esprit, soient, ou des ignorants, ou des gens qui n'ont jamais lu vos Ouvrages. Est-il rien d'aussi absurde que votre système ? Vous supposez que la matière (1) étant infinie, est Dieu elle-même ; qu'elle est animée, & qu'ainsi que nos corps sont des portioncules de la matière, notre ame est une petite partie de l'ame de l'Univers. Combien de contradictions ne s'ensuit-il pas d'une opinion aussi fautive ? Vous n'admettez qu'une seule substance, & par vos principes il faut nécessairement qu'il y en ait autant de différentes qu'il y a de différentes personnes ; car la substance ne sauroit exister sans

(1) *Revocandum nobis in memoriam est id quod supra ostendimus ; nempe , quod quicquid est infinita intellectu percipi potest , tanquam substantia essentiam continens , id omne ad unum*

modification. Or, partout où il y a plusieurs modifications diverses, il faut nécessairement qu'il y ait plusieurs substances diverses. Vous ne sauriez nier cela, & dire que la même substance forme les modifications, qu'en soutenant qu'une substance aimante, & une substance haïssante ne diffèrent point entr'elles; en sorte que moi Mariana, & vous Spinoza, n'étant qu'une même substance, vous avez part également au crime que j'ai commis en composant mon Livre de *Regis Institutione*, puisque nous ne sommes point réellement distincts, que nous sommes une seule substance, & aussi intimement unis ensemble que votre pied & votre main; ne différant que par un peu plus d'éloignement, & par une autre modification. En vérité, il faut bien avoir envie de donner des louanges, pour en accorder à des opinions aussi insensées.

tantum substantiam pertinet; & consequenter quod substantia cogitans, & substantia extensa, una eademque substantia est, quæ jam sub hoc, jam sub illo attributo comprehenditur: sic etiam modus extensionis & idea illius modi, una eademque res est, sed duobus modis expressa. Bened. Spinos. opera posthuma, Ethices part. 2. de Mente, pag. 40. Edit. in-quarto.

J'avoue qu'il se rencontre dans mon système des difficultés insurmontables, & j'ai été obligé, pour les diminuer aux yeux de mes Disciples, de supposer plusieurs principes évidemment faux. Je puis excuser les travers ou j'ai donnés, par l'invincible nécessité qui semble m'y avoir conduit. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on fait qu'un philosophe est pardonnable de se laisser séduire par l'esprit systématique. Mais vous, par quelle raison, dans un Livre où rien ne vous forçoit à extravaguer, où vous étiez le maître de raisonner toujours sur des idées claires & distinctes; avez-vous fait des raisonnements cent fois plus pitoyables que ceux que vous me reprochez? Comment vous êtes-vous assez oublié, après avoir posé ce principe affreux, que ceux qui conspirent contre un Prince hérétique & qui trouble la religion, s'ils sont assez heureux pour réussir dans leur entreprise, doivent être regardés comme des Héros, & s'ils y succombent, comme des victimes agréables à Dieu & aux hommes

64 LITÈRES CABALISTIQUES ,

(1) ? comment , dis-je , après avoir posé un principe aussi détestable , affectez-vous d'avoir une grande délicatesse sur la manière dont il faut empoisonner les Rois ? Vous ne vouliez point qu'on s'en défit par le moyen d'un poison mêlé dans les aliments , parce que vous regardez comme une chose contraire au Christianisme qu'on soit cause qu'un homme en mangeant se donne la mort lui-même ; mais vous permettiez qu'on l'empoisonnât , en mettant du poison dans la selle de son cheval , ou bien sur ses habits (2). En vérité voilà un plaisant scrupule. Et après avoir parlé d'une manière aussi impertinente , n'avez-vous pas bonne grace de me reprocher mes contradictions.

(1) *Quod si evaserint , instar magnarum Heroum in omni vita suspiciuntur. Si secus accidat , grata superis , & grata hominibus , hostia cadunt.* Mariana de Rege & Regis institutione , pag. 48.

(2) *Hoc tamen temperamento uti , in hac quidem Disputatione licebis ; si non ipse qui perimitur venenum haurire cogitur , quo intimis medullis concepto pereat ; sed exterius ab alio adhibeatur , nihil adjuvante eo qui perimendus est ; nimirum cum tanta vis est veneni , ut sellâ aut veste delibutâ vim interficiendi habeat* Mariana , ibid. pag. 67.

Si ces conversations infernales peuvent te plaire, sage & savant Abukibak, j'aurai soin de te faire part de celles qui me paroîtront les plus intéressantes.

Je te salue, cher Abukibak, en *Bolsebut*, & par *Bolsebut*.

L E T T R E V I.

Le Cabaliste Abukibak, à son Disciple
ben Kiber.

JE vous pressai dans ma dernière Lettre, mon cher ben Kiber, de vous déterminer sur le choix de l'esprit élémentaire auquel vous vouliez vous unir par de Saints nœuds. Je vous fis connoître tous les biens que vous procureroit cette union; mais je ne vous parlai point du profond secret qu'on est obligé de garder sur tout ce qui regarde les mystères de la Cabale, & principalement sur la possession de la belle Sylphide, ou de la charmante Nymphe dont on a gagné le cœur.

Il faut que vous sachiez, mon cher Enfant, que le silence est une des principales

qualités du Sage. Si vous veniez jamais à découvrir ce que vous êtes obligé de cacher éternellement aux yeux du vulgaire , votre indiscretion seroit rigoureusement punie , & vous coûteroit peut-être la vie.

La Divinité ne souffre point que les profanes & les ignorants ayent aucune connoissance des mystères de la Cabale. Le sage Raimond Lulle nous assure qu'un Ange a souvent tordu le cou à des Philosophes indiscrets ; & avant que ce grand-homme eût donné cette instruction utile à ceux qui pourroient avoir quelque démangeaison de se vanter de leurs bonnes-fortunes , plusieurs illustres Anciens avoient fait connoître par des allégories que la punition suivoit de près l'indiscretion & le babil.

Homere , un de nos savants Cabalistes , nous apprend quel fut le triste sort d'Anchise , pour avoir révélé la bonne fortune qu'il avoit eue avec une Nymphé. Car vous devez savoir , mon cher Fils , que tous ces esprits aériens , auxquels les Payens aveuglés accordoient le titre de Dieux & de Déeses , étoient ces mêmes Sylphes , Gnomes , Salamandres & Ondins , que vous connoissez aujourd'hui

n'être que de simples Créatures. Le sage Homere , instruit de ces choses aussi parfaitement que vous , n'avoit garde de les publier. Cependant voulant exhorter les Sages à la discrétion , il raconta l'aventure d'Anchise & de la Nymphé qui l'aima , sous le nom d'une de ces Déeses imaginaires du Paganisme.

Ce Prince Troyen plut si fort à une Citoyenne des ondes , qu'elle lui déclara son amour , & lui accorda ses faveurs les plus précieuses. Elle l'avertit bien de ne se vanter jamais de sa bonne fortune , & l'assura que son indiscretion attireroit sur lui la foudre de Jupiter (1). Mais ce Prince , malgré cet avis salutaire , n'eut point assez de force pour garder le secret ; & en vrai petit maître François , qui ne fait cas des faveurs d'une belle qu'autant qu'il en peut faire parade , il déclara follement à quelques-uns de ses amis ce qu'il auroit dû cacher avec tant de soin. Son crime ne demeura pas long-temps impuni.

*Si verò rem declaraveris , & te jactaveris
amenti animo ,*

*In amore mistum esse cùm benè coronatâ Cytherâ
Jupiter te iratus feriet ardenti fulmine.*

Homer. in Hymno Veneris

470 LETTRES CABALISTIQUES ,
 L'esprit exécuter, armé d'un glaive de feu,
 alloit lui ôter la vie; mais la Nymphé,
 touchée du malheur d'un amant qu'elle
 avoit tendrement aimé, retint son bras,
 & détourna le coup. Cependant l'ardeur du
 glaive ardent rendit foible & débile ce
 Prince indiscret, & il passa le reste de sa
 vie dans une langueur causée par la perte
 de son humide radical, que la violence du
 feu avoit à demi consumé.

Virgile, aussi grand Cabaliste qu'Ho-
 mere, a de même élégamment décrit cette
 Histoire, & l'a enveloppée, ainsi que le
 Poète Grec d'une prudente obscurité, qui
 ne laisse qu'au vrai Sage la liberté d'en
 connoître toutes les particularités. (1).

Scaron, qui n'étoit qu'un étourdi, &
 qui ne connoissoit de la Cabale que ce
 qu'il en avoit appris dans quelques mé-

(1) *Me si Calicola voluissent ducere vitam,
 Has mihi servassent sedes; satis una superque
 Vidimus excidia, & capta superavimus urbi;
 Sic, & sic positum affati discedite corpus.
 Ipse manu mortem inveniam; miserebitur hostis
 Exuviasque petet: facilis jactura sepulchri est.
 Jam pridem invisus Divis, & inutilis annos
 Demoror, ex quo me Divum Pater, atque Ho-
 minum Rex,*

Fulminis afflavit ventis, & contigit igni.

Virgil. Æneid. Lib. II. Vers. 601.

chantes rapsodies , a voulu faire voir qu'il n'ignoroit pas les particularités les plus secrètes de cette Histoire. Il les a donc insérées dans sa traduction burlesque de l'*Ænéide* , & cela d'une manière d'autant plus impertinente , qu'il veut se donner un air de Cabaliste par une discrétion très-mal placée , & qu'il n'affecte qu'après avoir publié tout ce qu'il savoit. Voici ce qu'il fait dire à Anchise.

Viel , cassé , mal propre à la guerre ,
 Je ne sers de rien sur la terre ;
 Spectre , qui n'ai plus que la voix
 Je suis un inutile poids ;
 Depuis le temps que de son foudre
 Jupin me voulut mettre en poudre ,
 Depuis le temps qu'il m'effraie
 Ce grand Dieu , qui me giboia
 Par une vengeance secrète.
 Mais , je suis personne discrète ,
 Je n'en dirai point le sujet.
 Suffit que j'aurois eu mon fait ,
 Sans Vénus qui sauva ma vie (1).

Vous voyez bien , mon cher ben Ki-ber , que cet étourdi de Scaron a cru faire quelque chose de beau , en publiant ce que Virgile & Homère ont jugé à propos de ne dire qu'à demi mot : car ces deux derniers vers ,

Suffit que j'aurois eu mon fait
 sans Vénus , qui sauva ma vie.

(1) Scaron , *Virgile travesti* , Liv. II.

contiennent tout le mystère de l'épée flamboyante ; dont je vous ai parlé , & dont Anchise ne fut garanti que par le secours de sa chère Nymphé.

Ovide fut autrefois encore plus indiscret que Scaron ; mais il en fut sévèrement puni. Ayant surpris l'Empereur Auguste avec la Sylphide Hehugaste , & cette belle n'ayant pu disparaître assez subitement pour n'être pas apperçue , il eut l'imprudence de révéler un secret qu'il eût dû soigneusement cacher : l'Empereur , piqué de son indiscretion , l'exila dans des climats Barbares. Les Ecrivains modernes , qui ont ignoré toutes ces particularités ont inventé une fable absurde pour expliquer les causes de cet exil. Ils ont débité que ce Poète fut relégué à Tomès , pour avoir surpris Auguste en flagrant délit avec sa propre fille ? mais si cela fût véritablement arrivé , l'Empereur n'auroit-il pas fait ôter la vie à Ovide , pour ensevelir dans un éternel silence l'action infâme qu'il pouvoit faire connoître ? L'auroit-il banni de sa Cour , pour le forcer par le chagrin que cette punition devoit lui causer , à publier ce qu'il n'avoit auparavant confié qu'à quelques

ques amis? Y a-t-il apparence qu'Ovide, qui pût être sans cesse Anguile de lui accorder son retour, lui eût rappelé dans presque tous ses Ouvrages la cause de son bannissement; qui auroit dû être bien odieuse à cet Empereur? Cependant il dit en trente différents endroits qu'il n'est exilé que pour avoir trop vu. Il proteste à Auguste qu'il ne veut point lui rappeler un souvenir fâcheux (1).

Se fut-il servi de ces termes, s'il eût voulu parler d'un inceste aussi exécrationnable que celui dont on prétend qu'il fut le témoin?

Ce souvenir fâcheux, c'est la perte que l'Empereur fit de la Sylphide Mithras. Car elle fut si piquée de ce que ce Prince n'avoit pas donné d'assez bons ordres pour qu'on ne les surprit point dans leurs tendres embrassements, qu'elle ne voulut plus le revoir, & l'abandonna pour toujours. Quoique ce malheur eût infiniment aigri l'esprit de l'Empereur contre Ovide, il ne put pas cependant se résoudre à le punir d'une fau-

(1) *Nam non sunt tanti, ut renovem tua vulnera Caesar;*

Quem nimio plus est indoluisse semel.

Ovid. Trist. Lib. II. Vers. 209.

74 LETTRES CABALLISTIQUES ;
te qu'il n'avoit commise qu'involontai-
rement & par mégarde ; il lui ordonna seu-
lement , sous peine de son indignation , de
garder le silence. Ovide obéit durant plu-
sieurs années ; mais enfin il manqua à son
devoir. Auguste , informé de son indiscré-
tion , sentit rallumer toute sa colere , &
le bannit à jamais de sa présence.

Ovide nous apprend lui-même que sa
punition n'a commencé que long-temps
après son crime , & qu'il porte dans sa
vieillesse la peine d'une faute de sa jeunesse
(1). N'est-il pas ridicule après cela de sou-
tenir qu'il fut banni pour avoir surpris Au-
guste dans un inceste avec sa fille ? Cet Em-
pereur eût-il attendu plusieurs années à le
punir de son imprudente temérité ?

Tel est , mon cher ben Kiber , l'aveu-
glement des Ecrivains modernes. Comme
ils sont entièrement privés de la connois-
sance des mysteres de la Cabale , ils inven-
tent les contes les plus absurdes , pour
expliquer des choses dont nous connois-
sons les replis les plus cachés. Mais lais-

(1) *Supplicium patitur non nova culpa no-
vum.*

Ovid. Trist. Lib. II. Vers. 140°.

Sous ces ignorants dans leurs préventions,
& songeons seulement à profiter des talents
que la Divinité a bien voulu accorder
aux Sages.

Vous devez sentir, mon cher fils, par
ce que je viens de vous apprendre de la
punition du Prince Troyen, & de l'indig-
nation de la Sylphyde Hehugaste envers
Auguste, combien les Esprits élémentaires
sont délicats sur ce qui régarde leur ré-
putation. Si par hazard vous vous sen-
tez quelque disposition à publier vos
bonnes fortunes, & que semblable aux
galants de profession qui ne recherchent
les faveurs d'une femme que pour les ra-
conter, vous ne croyez être véritablement
heureux qu'autant que l'Univers entier se-
roit instruit de votre bonheur, gardez-
vous bien de vous unir avec aucun Esprit
élémentaire : renoncez aux légères & folâ-
tres Sylphides, aux aimables Nymphes,
aux charmantes Salamandres, aux graves
& sérieuses Gnomides, & contentez-vous
de vous attacher à la recherche des vé-
rités Cabalistiques, sans vous mettre au
risque d'être puni sévèrement pour une
faute qu'on vous avoit recommandé d'évi-

D ij

ter, & dont vous ne pourriez accuser que vous seul.

Combien croyez-vous, mon cher ben-Kiber, qu'on trouvât à Paris d'hommes qui fussent assez réservés pour pouvoir être reçus au nombre des époux des Sylphides ? Si l'on ne les cherchoit pas dans l'Etat Ecclésiastique, à peine en rencontreroit-on deux ou trois dans toute la France. L'homme de Robe est aujourd'hui aussi indiscret que l'Officier, & le Bourgeois que l'homme de Robe. Une vanité ridicule s'est emparée de tous les hommes : ils pensent n'être véritablement heureux en aimant, qu'autant que le Public est instruit de leurs bonnes fortunes. Le prix & la valeur d'une conquête s'apprécie par le nombre des gens qui connoissent la foiblesse de celle qu'on a vaincue. Combien y a-t-il de personnes à Paris, qui ne voudroient pas être aimées d'une belle personne, à condition qu'on ignorât qu'elles en seroient aimées ?

Il est vrai, mon cher ben Kiber, que les Ecclésiastiques se sont jusques ici garantis d'une folie aussi ridicule. Le silence chez eux est le nœud d'une intrigue, soit que leur état demande de la discrétion,

soit qu'ils profitent beaucoup de l'idée qu'ont les femmes de leur retenue. Ils sont en général très-capables de conduire secrètement une intrigue amoureuse. Aussi plusieurs Nymphes & Sylphides s'adressent-elles à des Prélats, à des Prêtres & même à des Moines, plus volontiers qu'à des jeunes Seigneurs, beaucoup plus aimables que ces Ecclésiastiques, mais aussi beaucoup plus indiscrets. Elles ne s'accrochent néanmoins que très-rarement des Abbés, parce qu'ils ressemblent trop aux Petits-mâtres, & ne sont gueres plus discrets.

D'ailleurs ayant le cœur excessivement tendre, elles sont charmées de posséder entièrement celui de leurs amants : cela fait que la plupart d'entr'elles cherchent à s'unir à quelques riches Ecclésiastiques, chez qui elles prennent la forme de directrice de ménage, ou de surintendante de toute la maison. Sous cette figure empruntée elles y restent pendant toute leur vie, la médisance la plus mordante ne pouvant trouver à redire qu'un Prélat ait une femme chez lui, pour avoir soin de mille choses qui n'entrent point dans le détail de celles qui concernent les hommes.

Mais comme le nombre des Prélats & des autres Ecclésiastiques du haut rang n'est pas fort considérable en comparaison de celui des Esprits élémentaires , les Sylphides & les Nymphes , pour ne se point priver des avantages qu'elles peuvent recevoir en s'alliant avec le bas Clergé , se placent souvent dans les maisons des Curés , des Vicaires & des autres simples Prêtres , sous le nom de leurs sœurs , de leurs nièces & de leurs cousines ; & cachant ainsi aux yeux du vulgaire ignorant leurs chastes amours sous le voile d'une parenté simulée , elles travaillent fort tranquillement & avec beaucoup d'efficacité à se rendre immortelles.

Les DémonS qui ne sauroient souffrir le bonheur de ces esprits élémentaires , & qui leur envient l'avantage de jouir d'une éternité bienheureuse , ont fait tout ce qu'ils ont pu pour s'opposer à ces sortes d'unions ; c'est dans cette vue que dans ces derniers temps ils ont suscité tant d'Hérétiques , qui ont vivement déclamé contre le concubinage des Prêtres , & soutenu qu'il leur étoit permis de se marier. Ces Esprits méchants & impurs espéroient par-là

de les engager à s'unir par des nœuds indissolubles avec les femmes , & frustrer ainsi les Sylphides & les Nymphes d'obtenir l'immortalité par leur commerce avec des Ecclésiastiques. Mais heureusement pour les Peuples élémentaires , les clameurs outrées de ces Hérétiques n'ont point été écoutées , ni leurs pernicieux conseils suivis : & ces Peuples n'ont rien perdu des justes droits qu'ils ont acquis sur le haut & le bas Clergé.

Faites usage , mon cher ben Kiber , de toutes les vérités que je vous révéle , & gardez-vous bien d'en abuser.

Dans cette espérance , je vous salue cordialement en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.





L E T T R E V I I.

*L'Ondin Kakuka , au sage Cabaliste.
Abukibak.*

T Il est survenu , sage & savant Abukibak , un différend dans nos humides retraites , qui y partage actuellement tous les esprits. Le Conseil suprême des Ondins n'a pu encore en décider : & je t'écris de la part de nos Puissances souveraines , pour te prier de vouloir bien les assister de tes avis dans le jugement d'une cause tout-à-fait singulière. Je vais t'expliquer de quoi il s'agit , le plus succinctement qu'il me sera possible.

Une ancienne Philosophe Payenne nommée *Hipparkia* , qui pendant sa vie avoit embrassé la Secte des Cyniques , a été condamné à rester jusqu'au grand Jugement dans nos demeures aquatiques , & à y boire par jour trente-deux pintes de Thé élémentaire , pour rafraîchir cette ardeur immodérée qui la devoroit lorsqu'elle étoit sur la terre , & qui lui faisoit impudem-

ment braver les plus simples regles de la pudeur. Une Courtisane Egyptienne , nommée M.... morte il y a plus de douze cents ans , & que les P... ont mise assez mal-à propos au rang des Saintes , a été condamnée à la même peine que la Philosophe Payenne , & pour le même espace de temps.

Ces deux femmes avoient vécu fort tranquillement au fond de l'Océan : elles s'y étoient même fait aimer de tous les Ondins. *Hipparkia* , par ses discours philosophiques avoit gagné l'estime de plusieurs Ondins , & M.... , par les récits plaisants de ses aventures passées , s'étoit acquis un nombre considérable d'amis. Mais il y a quelques jours qu'une cabane étant devenue vacante par le départ d'un Ondin qui est allé habiter dans le Pont Euxin , ces deux femmes voulurent obtenir ce logement , & eurent sur cela une dispute très-vive , chacune prétendoit devoir l'emporter sur sa concurrente. Elles firent agir leurs amis auprès des Magistrats pour obtenir la préférence. Comme elles sont condamnées à une semblable pénitence , les Juges ne surent à quoi se déterminer ,

D r

l'ordre & la règle dans l'Empire des Ondins voulant que , lorsqu'il survient quelque différend entre les Ames , ce soient celles dont les pénitences sont les moins rigoureuses , qui obtiennent ce qu'elles demandent. Ils prirent enfin le parti d'ordonner que la Philosophe Grecque , & la Courtisane Egyptienne plaideroient chacune leur cause , & que celle qui prouveroit avoir laissé dans le monde une plus haute idée de sa réputation , jouiroit de la cabane.

En vertu de cet Arrêt provisionnel M... parla la première. Est-il permis, dit-elle, hauts fluides Ondins, qu'une Grecque, dont les débauches ont étonné les hommes les plus criminels, ose comparer ses mœurs avec celles d'une femme, dont le nom & la vie se trouvent dans la *Légende* ? Il est vrai que pendant quelque temps j'ai été livrée à l'impudicité : mais quelle rigoureuse pénitence n'en ai-je pas faite dans les suites ? Si vous ne voulez pas m'en croire , pouvez-vous refuser d'ajouter foi aux Historiens qui ont écrit ma vie ? Ne certifient-ils pas qu'étant allée à Jérusalem pour y faire le vilain métier que

j'avois exercé dans Alexandrie , je me sentis poussée & conduite par force dans une Eglise , où j'apperçus une image de la Vierge ; & que lui ayant demandé ce qu'il falloit que je fisse pour plaire à Dieu , cette image m'ordonna d'aller dans le désert ? J'obéis : je me retirai dans une solitude ; j'y vécus pendant quarante-sept ans , & j'y fus servie les trente derniers par les Anges. Il est vrai qu'ils n'eurent pas beaucoup de peine à faire ma cuisine , car je ne mangeai dans les dix-sept dernières années de ma solitude , que deux pains d'une livre.

Voilà , hauts & fluides Ondins , ce que l'on a dit de moi après ma mort. Ces faits sont reçus de tous les gens pieux comme des vérités évidentes ; & c'est sur leur authenticité que j'ai été placée au nombre des plus grandes Saintes. Ne croyez pas que ce ne soient que des Auteurs ordinaires qui aient pris soin d'illustrer ma mémoire : le Jésuite *Théophile Raynaud* , reconnu pour un Savant des plus illustres , l'a défendue avec beaucoup de vivacité contre ceux qui prétendoient la flétrir.

Après cela , n'est-il pas ridicule qu'*Hipparkia* veuille comparer sa réputation avec :

D vj

la mienne ? Ignore-t-elle ce qu'on pense d'elle dans le monde ? Souffrez, équitables Ondins, que je vous rappelle quelques circonstances de la vie de cette prétendue Philosophe. Étant jeune, elle feignit d'être fort éprise des charmes du Cynique *Cratès*, l'homme le plus laid & le plus mal fait de la Grece. Ce fut en vain que ses parents firent ce qu'ils purent pour la détourner de choisir un tel époux, la liberté dont elle espéroit de jouir en vivant à la manière des Cyniques, l'emporta sur toutes les représentations. Elle obtint enfin le consentement de sa famille, & montra dès le moment qu'elle eut donné la main à *Cratès*, plus de hardiesse & plus de fermeté dans les actions les plus infâmes, que *Dio-gene* n'en auroit pu témoigner lui-même. Son nouveau mari la conduisit sous le portique : & ce fut-là qu'il consumma son mariage. Sans un de ses amis, qui eut la charité de les couvrir de son manteau, le Public auroit eu la Comédie en entier : mais cela sans doute n'eût pas fait rougir *Hipparkia* : elle ne connoissoit pas la honte, elle étoit plus faite au crime que ceux qui n'admettoient aucune Divinité,

Se trouvant dans un repas chez Lisimachus avec l'Athée Théodore, il ne tint pas à elle qu'elle ne donnât avec lui une scène pareille à celle qu'elle avoit représentée sous le portique. Cet Athée eut plus de pudeur qu'elle ; car après avoir poussé les choses fort loin, il ne put se résoudre à les terminer aux yeux du Public.

Vous voyez, hauts & fluides Ondins, un échantillon de ce que les Auteurs de tous les temps ont écrit des mœurs d'*Hypparkia*. Elle mourut dans les sentiments où elle avoit vécu. Jugez si ayant tenu une pareille conduite, elle a bonne grace de vouloir s'égalér à une Sainte, qui tient une place distinguée dans le Bréviaire Romain.

Lorsque la Courtisane M. . . . eut cessé de parler, *Hypparkia* lui répondit avec un ri moqueur : vous ne vous plaindrez pas sans doute que je vous aie interrompue dans le récit de vos louanges. Je vous avoue qu'il m'a beaucoup amusée, mais vous devriez moins me reprocher d'avoir suivi les maximes des Cyniques ; car il me paroît que sans être attachée à la Secte de ces Philosophes, vous les pratiquiez aussi authentiquement que moi. La Légende, qui

fait mention de vos vertus, & dont vous vous glorifiez tant, nous apprend qu'ayant un jour passé dans un bateau une rivière, & n'ayant point d'argent pour payer les bateliers, vous leur offrites l'usage de vous-même pour les satisfaire.

Vous me direz peut-être qu'on n'est obligé d'acquitter les dettes qu'avec les especes dont on est en possession ; & que ne trouvant pas un sou dans votre bourse, vous pratiquâtes le proverbe qui dit, *qu'on doit payer en chair, lorsqu'on ne le fait point en argent*. Mais vous me permettez de vous dire que je crois qu'il y avoit beaucoup plus d'avarice, que d'indigence dans votre procédé. Comment étoit-il possible qu'une aussi riche Dame que vous l'étiez, n'eût pas la moindre petite monnoie à sa disposition ? Cela ne peut s'accorder avec ce que racontent vos Historiens. Ils assurent que vous aviez plusieurs amants excessivement riches, qui vous combloient de présents. Vous ne fauriez disconvenir que lorsque vous sortîtes de cette Eglise où vous eûtes cette conversation avec une image qui vous donna de fort bons conseils, vous ne fussiez cou-

verte de bijoux ; car tous les Ecrivains de vos hauts faits assurent que vous déchirâtes vos plus beaux vêtements , que vous arrachâtes vos perles & vos diamants & que vous les donnâtes aux pauvres. Hé quoi ! une Dame aussi bien nippée n'avoit pas un fou dans sa poche ! cela est incompréhensible. En tout cas , ne valoit-il pas mieux donner quelqu'un de vos bijoux à ces bateliers , que de recourir à l'offte que vous leur fîtes ? Convenez de bonne foi que vous aimiez mieux user du privilège des Philosophes Cyniques , que de mettre la main à la bourse. La politique n'étoit pas mauvaise : je ne la condamne pas ; & je sais qu'elle est aujourd'hui fort approuvée des filles d'Opéra. Mais je trouve seulement mauvais qu'après l'avoir assez heureusement mise en pratique , vous la blâmiez avec tant de hauteur.

Je viens à présent à votre canonisation & à votre *Légende* , dont vous croyez que tous les gens pieux soient fort infatués. Il est vrai que dans un temps d'ignorance , où la superstition rendoit croyables les choses les plus extraordinaires , les Moines s'aviserent de vous faire canoniser.

Vous fûtes donc alors placée au nombre des Saintes. Mais dans les suites, lorsque le bon sens & la raison recouvrèrent leurs droits, on attaqua de tous côtés votre chere *Légende*. Les Savants s'en servirent pour autoriser les reproches sanglants qu'ils firent aux Papes, & vous servîtes plus d'une fois de prétexte au Luthériens & aux Calvinistes, pour rejeter tout ce qu'on racontoit des Saintes de votre espece (1).

Je vous parle sincèrement & sans passion. Votre réputation n'est gueres mieux établie aujourd'hui que la mienne : on nous regarde chez les gens sensés à peu près sur le même pied. S'il avoit pris fantaisie à quelque Pape de me canoniser, je n'eusse gueres pu servir de Patrone qu'aux femmes qui se figurent qu'en se mettant dans la classe des esprits forts, elles acquièrent le droit de faire cocus leurs maris, sans qu'ils soient en droit de s'en

(1) *Vitas Sanctorum sic descripserunt Pontificii, quasi propositum eis fuisset eos deserte populo, & exhibendo proponere. Mariam ægyptiacam, perhibent, cum non haberet unde Navium solveret, voluisse facere Nautis corporis sui copiam, ut quod non habebat in ære, lueret in corpore. Petrus Malinæus; in Hiperaspiste advers. Silvestrum Petra-Sanctam, pag. 46.*

plaindre : & quant à vous , ma chere Egyptienne , malgré votre *Légende* , il faut désormais que vous vous retranchiez à n'être invoquée que par quelques Comédiennes. surannées , ou par quelques vieilles filles d'Opéra. Ce n'est pas-là un fort grand avantage , & votre réputation n'est pas à beaucoup près aussi brillante que vous vous l'imaginez. Pensez-vous. qu'il ne me soit pas incomparablement plus flatteur de voir mon portrait dans le cabinet d'une savante , qu'à la ruelle du lit d'une antique péchereffe , qui ne vous invoque que par rapport à la conformité qu'elle a eue avec vous ? Elle vous place avec plaisir en Paradis , parce qu'elle espere qu'après s'être aussi bien divertie que vous dans ce monde ; elle aura aussi avec vous le même bonheur dans l'autre.

Quant aux jeûnes imaginaires , que vos Historiens assurent avec beaucoup de confiance que vous observâtes dans le désert , vous nous dispenserez bien d'y ajouter foi , aussi-bien qu'aux Pages célestes par lesquels vous fûtes servie pendant trente ans , & aux deux lions , qui après votre mort vinrent creuser une fosse pour y en-

terrer votre corps. Ces Pages-là, tout Anges qu'ils étoient, n'étoient gueres bien appris, & observerent bien peu les regles de la bienféance envers vous, puisqu'ayant assisté à votre trépas, ils vous laisserent sans vous inhumer à la merci des Brutes. Voilà, je l'avoue, des domestiques bien insensibles & bien peu attachés à leur maîtresse. Quoi! pendant trente années, ils sont à vos gages, & dès que vous êtes morte, ils ne daignent pas vous rendre les honneurs funebres! Il faut en vérité que les serviteurs célestes ne soient gueres compatissans, & aient le cœur plus dur, non seulement que les plus vils esclaves, mais même que les bêtes féroces qui vous enterrent.

Peut-être direz-vous que je n'ai point encore oublié mon ancienne maniere de plaisanter, & qu'il est aisé de voir que je mords comme une Cynique, ou plutôt comme l'animal même de qui ma Secte a tiré son nom. Vous en penserez tout ce qu'il vous plaira; mais de quelque façon que je dise les choses que je vous reproche, elles n'en sont pas moins véritables.

L E T T R E VIII. 91

Te voilà présentement instruit, sage & savant Abukibak, de raisons réciproques de ces deux femmes pour autoriser leurs prétentions. Nos sages supérieurs n'ont point encore voulu décider leur différend, & tu les obligeras beaucoup de vouloir les aider de tes profondes lumières.

Je te salue, sage & savant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

L E T T R E VIII.

*Le sage Oromasis, au sage Cabaliste
Abukibak.*

DEpuis que j'ai reçu ta dernière Lettre, sage & savant Abukibak, j'ai parcouru comme tu le souhaitois, toutes les vastes régions aériennes. Mes recherches ont été absolument inutiles : & je n'ai pu découvrir parmi les âmes bienheureuses, qui, dégagées des liens du corps, vivent dans l'Empire des *Sylphes*, aucune de celles dont tu voudrois savoir la demeure. Il faut que tu ordonnes aux *Gnomes* & aux *Ondins* de t'informer de leur sort ; car eux

seuls peuvent s'en apprendre des nouvelles. Je te jure, foi de *Sylphe*, qu'il n'y a parmi nous autres heureux habitants des airs, aucun esprit qui ait autrefois animé le corps d'un Procureur. A peine dans la perquisition exacte que j'en ai faite, ai-je trouvé quelques ames d'Avocats. Celles mêmes des Magistrats y sont en très-petit nombre; & les gens qui pendant leur vie ont occupé des emplois de Judicature, sont rarement après leur mort assez purs pour venir habiter dans les airs, en attendant le grand jour où toutes les Créatures paroîtront au pied du trône du Souverain Juge de l'Univers, pour ouïr l'Arrêt de leur bonheur ou de leur anéantissement.

Dans toutes les nouvelles régions que j'ai parcourues, lorsque je demandois aux ames que je rencontrois, s'il n'y en avoit point quelqu'une parmi elles qui eût animé le corps d'un Procureur, elles frémissaient toutes à ce nom, & paroissoient aussi indignées de ma demande, que si j'eusse profané le sacré mot Cabalistique *Nehmamiab*. Leur silence me tenoit lieu de réponse; & je perdois toute espérance

de savoir la raison de leur indignation , lorsque je rencontraï l'ame d'un Magistrat , qui me parut moins surprise que les autres de ma question.

Les gens que vous cherchez , me dit-il n'habitent point ce délicieux séjour. Ils ont leur demeure chez les *Gnomes* & les *Ondins* , au fond des mers , ou dans le centre de la terre. Vous ignorez sans doute quelle a été leur profession pendant leur vie , puisque vous pensez qu'on puisse en trouver quel qu'un au nombre des heureux Citoyens des airs. Jamais Procureur n'est venu souiller la pureté de ces lieux par sa présence.

» Vous me paroissez , répondis-je à l'a-
 » me de ce Magistrat , beaucoup moins su-
 » perstitieuse que les ames auxquelles je
 » me suis adressé jusqu'à présent. Il me
 » sembloit qu'elles crussent qu'il y avoit
 » quelque crime à m'apprendre ce que je
 » leur demandois. Je ne comprends point
 » pourquoi elles affectoient d'avoir plus
 » d'horreur pour les Procureurs , que vous
 » ne paroissez en avoir. »

La raison , repliqua le Magistrat , qui me les rend moins odieux , c'est que je

leur ai de grandes obligations, & que sans eux peut-être n'aurais-je point été digne après ma mort d'habiter dans l'Empire des airs. » Ce que vous me dites-là, repliquai-je, me paroît extraordinaire. Comment pouvez-vous être redevable de votre bonheur à d'aussi méchantes gens qu'on les croit communément ? » C'est, répondit l'ame, par les soins que j'ai pris de punir leurs friponneries, de m'opposer à leurs rapines, & de défendre la veuve & l'orphelin contre leurs ruses & leurs malversations.

Pendant trente ans que j'ai été Conseiller au Parlement de Paris, ma plus grande & ma sérieuse occupation étoit de tâcher à découvrir les friponneries des Procureurs. Dès que je m'appercevois de quelque une, j'en faisois punir l'auteur avec beaucoup de sévérité. Il n'y avoit presque aucun jour, où je ne trouvasse une ample matière à exercer mon zele. La Justice Divine m'en a tenu compte, & en mourant mes fautes m'ont été pardonnées, en faveur de mon attention à châtier les Procureurs. Vous voyez donc que je ne dois point avoir horreur comme les autres

ames, d'en entendre parler, puisque s'il n'y en avoit jamais eu, je ne jouirois pas, selon toutes les apparences, du bonheur de vivre parmi les habitants de l'air.

Je veux, continua l'ame du Magistrat, vous apprendre ce qui m'arriva au sortir de l'autre monde. Dès que je fus mort, mon ame s'éleva jusqu'à la région du feu. Là je trouvai deux Anges qui devoient me servir, l'un d'Avocat, & l'autre d'Accusateur. Le dernier élevant sa voix, commença à porter jusqu'au pied du trône du Souverain Juge toutes mes iniquités ; & quoiqu'il y eût encore des millions de lieues de l'endroit où j'étois à celui qu'habite la Divinité immense & suprême, il se fit aisément entendre à elle. Il prétendoit que je devois être privé de la compagnie des Citoyens de l'air, à cause des désordres de ma jeunesse. Il me reprochoit de m'être livré à des plaisirs criminels, de m'être plu pendant long-temps dans l'esclavage des femmes & de m'être abandonné à la colere, à la vanité & à la présomption. Sur ces accusations, je me comptois déjà rélégué parmi les *Gnomes*, ou tout au plus parmi les *Ondins*, lorsque

mon Avocat prit ainsi ma défense. » Il est
 » vrai , dit-il , qu'il a été sujet à des foi-
 » blesses humaines ; mais il les a réparées
 » par les soins qu'il a pris dans l'adminis-
 » tration de la Justice. Pendant le cours de
 » sa Magistrature , il a fait punir quatre-
 » vingt Procureurs , empêché la ruine de
 » deux cents orphelins , & de trois cents
 » veuves. Que dis - je , de trois cents
 » veuves ? d'un million de personnes ; Cha-
 » que Procureur dont il a arrêté les mal-
 » versations , eût pu lui seul ruiner un Ro-
 » yaume entier. Est-il rien de plus grand ,
 » de plus sage , de plus utile , que de
 » mettre un frein à l'avarice insatiable des
 » fils avides de l'affreuse chicane , S'il se
 » trouvoit dans un Etat deux cents Ma-
 » gistrats qui eussent cette attention , n'y
 » verroit-on pas bientôt renaître un siècle
 » d'or ? Otez les Procureurs du monde ,
 » vous en ôterez les dissensions & les pro-
 » cès. Or n'est-ce pas prendre un moyen
 » certain pour les détruire , que celui de
 » les empêcher de voler ? Un Magistrat ,
 » attentif à punir leurs ruses , est lui seul
 » aussi utile , que trente Maréchaussées vi-
 » gilantes & actives. L'on peut venir à
 bout

« Tout d'assurer la tranquillité & la liberté
 « des grands chemins par une exacte re-
 « cherche des voleurs & des assassins ; mais
 « on ne peut se flatter de pouvoir établir
 « la même sûreté dans les études des Pro-
 « cureurs. En général, ces gens-là sont
 « nés pour être fripons : c'est-là leur carac-
 « tère indélébile. On est bien convaincu de
 « cette vérité sur la terre : & voici de
 « quelle manière les apostropha le pre-
 « mier Président d'un Parlement célèbre
 « (1) : Procureurs, tâchez de devenir
 « honnêtes-gens ; ou bien, si la chose est im-
 « possible, efforcez-vous de friponner un peu
 « moins. Donnez au moins à vos parties le
 « temps de respirer, & ne les égorgez point »
 « Après les services que l'ame de l'accusé a
 « rendus à la Justice, & le bon exemple
 « qu'il a donné aux autres Magistrats, peut-
 « on lui contester de jouir de la compagnie
 « des Habitants de l'air ?

Mon Avocat ayant cessé de parler, mon
 Accusateur voulut réfuter ce qu'on venoit

(1) MARIN, Premier Président au Parle-
 ment de Provence. Ses bons mots & ses plaisan-
 teries lui devinrent funestes, & lui firent ôter
 la Charge.

de dire à mon avantage. Mais dans le même moment la Divinité fit entendre sa voix majestueuse. » Que l'Ame , dit-elle ,
 » présentée au pied de mon Trône pour y
 » entendre prononcer son jugement , reste
 » dans les airs. Ma clémence lui pardonne
 » ses fautes , en faveur des soins qu'elle
 » a pris de défendre la Veuve , l'Orphelin ,
 » & tout le Public, contre les malversa-
 » tions & les pillages des Procureurs. Et je
 » déclare que tous les Magistrats , qui
 » agiront ainsi que lui , trouveront en moi
 » un Juge indulgent.

A ces mots , je me prosternai humblement pour adorer le Tout-Puissant , & lui rendre graces de sa bénignité. Après quoi , l'Ange qui m'avoit servi d'Avocat , me conduisit lui-même en ces heureux climats , où je resterai , ainsi que vous savez , jusques au grand jour , auquel la Divinité rappellera tous les Justes dans son sein.

Ce récit achevé , l'ame de ce sage & heureux Magistrat me conseilla de ne point continuer ma recherche , & s'envola à trois cents lieues de-là , pour aller voir celle du Chancelier de l'Hôpital avec laquelle elle étoit unie d'une très-étroite

affection, qui tient, ainsi que tu le fais, sage & savant Abukibak, un rang très-distingué parmi les fortunés habitants de l'Empire des airs.

Je suis très-mortifié de n'avoir pu t'éclaircir de ce que tu souhaitois d'apprendre. Tu pourrois peut-être en savoir des nouvelles par quelque *Ondin*, ou par quelque *Gnome*. Mais, à mon avis, tu feras mieux de t'adresser d'abord à quelque Diable. Car il y a toute apparence que des Ames aussi méchantes que celles des Procureurs, ne seroient point assez punies d'habiter au fond de la mer, ou au centre de la terre. L'enfer doit être leur véritable séjour. Une raison qui me le persuaderoit, c'est que les *Gnomes* étant les gardiens des riches métaux & des pierres précieuses, & les *Ondins* des richesses perdues par les mortels, les avares Procureurs trouveroient leurs demeures des séjours délicieux. Peut-être même y introduiroient-ils tôt ou tard l'affreuse chicane avec toutes ses suites, & se rendroient un jour les maîtres de tous leurs trésors.

Je te salue, sage & savant Abukibak, en *Jabanniah* & par *Jabaminah*.

L E T T R E I X.

*Le Sylphe Oromafis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

JE me suis informé, sage & savant Abukibak, selon les ordres que tu m'avois donnés il y a quelque temps, des raisons qui déterminèrent la Divinité à placer François I. Roi de France, parmi les heureux habitants de l'air. Pour satisfaire plus amplement ta curiosité, j'ai cru devoir m'adresser à ce Roi lui-même, personne ne pouvant mieux m'instruire des faits les plus intéressants, que les deux Anges avoient agités au pied du Trône de la Divinité lors de son Jugement.

Il me dit donc, que lorsqu'il comparut devant le Tout-Puissant pour ouïr l'Arrêt de son sort, il crut pendant quelque temps qu'il seroit fort heureux, s'il n'étoit relégué que parmi les *Ondins*. Il craignit d'être condamné à rester dans les ténébreuses demeures des *Gnomes*, & connut alors, mais trop tard, combien la plupart

des iouanges qu'on lui avoit données sur la terre, étoient fausses & ridicules. Le discours que prononça contre lui l'Ange accusateur, lui fit sentir pour la première fois bien des défauts, qui lui avoient été inconnus jusqu'alors : le portrait, qu'il traça de ses mœurs & de ses sentiments n'étant nullement fardé, lui fit connoître qu'il n'avoit plus affaire avec des Courtisans flatteurs, toujours prêts à déifier les vices des Grands & des Souverains.

Vous devez être renvoyé dans le sein de la terre, lui disoit cet Ange accusateur, & cela par toutes les raisons qui doivent faire punir un Prince, peu soigneux du bonheur & de la tranquillité de ses peuples. Vous n'avez jamais eu assez de force & de courage pour vous conduire par vous-même : vous avez été livré pendant toute votre vie aux pernicious conseils de vos Favoris & de vos Maîtresses, & quelles sottises ne vous a point fait faire votre Duchesse d'*Etampes* ! Elle donnoit des avis secrets à Charles-Quint, votre ennemi & votre rival de gloire, de tout ce qui se délibéroit dans votre Conseil. La haine de cette femme

contre *Diane de Poitiers* votre ancienne Maîtresse, & ensuite celle de votre fils, a plus fait de mal à la France, que la perte de trois batailles. Vous auriez dû cependant avoir appris à vous défier des femmes, & le Ciel vous voit assez puni de vos débauches, pour vous faire réfléchir sur votre conduite criminelle. Pouvoit-il vous donner une instruction plus salutaire, que la maladie honteuse, dont le mari de la belle *Ferroniere*, justement indigné de l'affront que vous lui faisiez, trouva le moyen de vous infecter, après l'avoir prise lui-même dans un mauvais lieu & l'avoir donnée à son épouse, qui ne tarda gueres à vous la communiquer. Elle en mourut bien-tôt & sans les soins de vos Médecins, qui ne purent néanmoins vous guérir qu'imparfaitement, vous ne pouviez éviter le même sort.

Une leçon aussi vive & aussi utile que celle-là, auroit bien dû vous désabuser d'un Sexe trompeur qui vous avoit causé tant de maux. Mais bien loin d'en profiter, non plus que des avis qu'on vous donnoit, vous continuâtes votre première maniere de vivre ; & pour contenter plus

facilement vos desirs criminels , vous favorisâtes la passion la plus violente des femmes , en autorisant la coutume que prirent les Dames d'aller fréquemment à la Cour. Ce pernicieux usage , qui prendra toujours plus de force chez vos Successeurs , perdra tôt ou tard les bonnes mœurs dans tout votre Royaume : & voici ce qu'en dira un jour un Courtisan , assez livré à ses passions pour n'être point taxé de bigotterie. Je veux bien vous prédire les maux que causera dans la suite votre mauvais exemple : & cela dans les mêmes termes qu'il les décrira lorsqu'il seront arrivés.

» Il faut avouer , dira-t-il (1) , qu'a-
 » vant *François I.* les Dames n'abordoient ,
 » ni ne fréquentoient la Cour , que peu
 » & en petit nombre. Il est vrai que la
 » Reine Anne commença à faire sa Cour
 » des Dames plus grande que les autres
 » précédentes Reines , & sans elle , le Roi
 » son mari ne s'en fût gueres soucié. Mais
 » ledit Roi *François* venant à son regne ,
 » considérant que toute la décoration

(1) Brantome , Mémoires , Tom. I. pag. 277.
 & 280.

» d'une Cour étoit de Dames , l'en voulut
» peupler..... S'il n'y eût eu que les Dames
» de la Cour qui se fussent débauchées ,
» ç'eût été tout un. Mais elles donnoient
» les exemples aux autres de la France ,
» qui se façonnant sur leurs habits , leurs
» graces , leurs façons , leurs danses &
» leurs vies , elles se vouloient aussi fa-
» çonner à aimer & à paillarder , voulant
» dire par-là : » A la Cour on s'habille
ainsi , on danse ainsi , on paillarde ainsi.
Nous en pouvons aussi faire ainsi.

Jugez vous-même , continua l'Ange
accusateur , par les reproches que vous fe-
ront dans les suites les Courtisans les moins
scrupuleux , si l'on ne doit pas vous impu-
ter le luxe , la débauche , l'impudicité &
les autres vices qui troubleront votre Ro-
yaume , & qui régneront dans la Cour
de vos Successeurs. Si vous vouliez passer
pour un Prince pieux , c'étoit à rétablir
les bonnes mœurs qu'il falloit vous appli-
quer , & non point à persécuter quelques
honnêtes gens , que vous avez fait brû-
ler sous prétexte qu'ils étoient Luthériens.
Cette conduite me fournit contre vous de

nouvelles accusations, beaucoup plus graves que les premières.

En effet, comment est-ce que vous pouviez avoir l'audace de condamner un homme à la mort, sous prétexte qu'il adoptoit les sentiments de Luther, dans le temps même que vous vous étiez ligué avec les Protestants d'Allemagne, & que vous faisiez tout ce que vous pouviez pour les secourir ? Ne vous êtes-vous pas obligé de recevoir le fils aîné du Duc de Saxe en France, & de lui permettre en particulier l'exercice de sa religion ? N'avez-vous pas envoyé cent mille écus à cet Electeur, & cent mille autres au Landgrave de Hesse ? Ne vous êtes-vous pas obligé à secourir ces Princes ? N'avez-vous pas arraché Geneve des mains du Duc de Savoye ? & sans vous, la Métropole du Calvinisme n'eut-elle pas été renversée ? Pourquoi donc, dans le même temps, faisiez-vous brûler à Paris quelques infortunés particuliers, parce qu'ils avoient des sentiments que vous faisiez triompher dans toute l'Allemagne ? Si vous croyez le Protestantisme une erreur dangereuse, vous ne pouviez donc en honneur &

en conscience , employer toutes vos forces , pour le protéger & pour l'accroître. Si vous pensiez que c'étoit une Doctrine bonne , ou toute au moins indifférente vous étiez plus cruel que les Empereurs Payens qui persécutoient les premiers Chrétiens. Ils ne les condamnoient au dernier supplice , que parce qu'ils se figuroient que leurs opinions étoient abominables , pernicieuses au bien de la Société , & contraires à la véritable religion.

Jugez vous-même à présent si vous êtes digne d'habiter dans les airs avec les heureux *Sylphes* , & si ce n'est pas vous imposer une peine bien douce , que de ne vous reléguer que parmi les *Gnomes*.

Lorsque l'Ange accusateur eut ainsi détaillé les plus notables des fautes qu'avoit commises pendant sa vie *François I.* elles l'accablèrent de douleur. » Hélas ! disoit-il , » qu'un Roi est malheureux au milieu » des grandeurs qui l'environnent ! Il lui » est presque impossible d'appercevoir la véritable justice. Il prend pour des principes certains & conformes à la droiture » & à l'équité , ceux que lui dictent son » amour propre & la trompeuse adulation.

» de ses Courtisans. » Pendant qu'il faisoit ces tristes réflexions , & qu'il attendoit avec frayeur l'Arrêt de sa condamnation , l'Ange protecteur prit sa défense , & répondit à l'accusateur en ces termes.

Il est vrai que l'ame de l'accusé ne peut-être entièrement justifiée des crimes que vous lui reprochez : mais , si les vertus dont elle a été douée l'ont emporté de beaucoup sur ses fautes , n'est-elle pas digne de la miséricorde divine ? Le Tout-Puissant ne punit que ceux , dont les vices ont effacé le mérite des bonnes actions. *François I.* doit donc par ses excellentes qualités obtenir le pardon de ses fautes. Quelle grandeur d'ame ne fit-il pas paroître dans les occasions les plus dangereuses ? Avec quel courage n'affronta-t-il pas les périls les plus grands ? Avec quelle fermeté ne soutint-il pas les plus rudes fatigues de la guerre ? La nuit , qui précéda cette fameuse bataille qui lui coûta la liberté , il n'eut d'autre lit que l'assur d'un canon.

Mais , la valeur & l'intrépidité de *François I.* n'ont pas été ses plus éminentes qualités, Sa bonne foi & sa candeur ne

méritent-elles pas qu'il habite parmi les heureux *Sylphes* ? Peut-on pousser plus loin la générosité qu'il l'a fait , en refusant d'accepter les offres séduisantes que lui firent les Gantois , & en accordant à *Charles-Quint* la liberté de traverser toute la France , pour aller châtier ces peuples tumultueux , des mouvements desquels lui *François I.* pouvoit tirer de grands avantages , s'il avoit eu moins de magnanimité ? Eh ! qui l'empêchoit , lorsque son ennemi se fut avancé , & comme renfermé dans le milieu de son Royaume , de l'y faire arrêter , & de se venger ainsi de ses perfidies , de ses trahisons & de ses fausses promesses , dont il avoit été si souvent le jouet ? Quel plus juste sujet pouvoit-on exiger pour excuser la détention de *Charles-Quint* ? Cependant , *François I.* ne crut point que le crime d'un autre pût justifier les siens , & il fut religieusement l'esclave de sa parole.

Par la maniere , dont il s'est comporté dans une occasion si délicate , par l'exemple qu'il a donné à tous les Princes qui viendront après lui , de ne s'écarter jamais des regles de l'exakte équité , que-

que profit qu'ils puissent retirer de leur manque de droiture, il doit obtenir le pardon des défauts qu'on lui reproche avec trop d'aigreur. Il s'est laissé tromper, il est vrai par ses Favoris & ses Ministres ; mais il y a plus de bonté que de négligence dans la conduite qu'il a tenue à leur égard. Ne fait-on pas que de la défiance est la dernière vertu des grands cœurs ? Un Héros, incapable de tromper, & qui ne connoît ni la mauvaise foi, ni le mensonge, se persuade avec peine qu'il y ait des hommes trompeurs, sur-tout parmi ceux dont l'extérieur & la politique cachent les fourberies & les ruses.

Il est plus difficile de justifier *François I.* sur la différente conduite qu'il a tenue envers les Luthériens de son Royaume & ceux d'Allemagne. Mais enfin, la tranquillité qu'il vouloit conserver dans ses Etats, les troubles & les divisions dont il voyoit toute l'Allemagne remplie, ont pu lui persuader qu'il devoit éviter avec soin que son Royaume ne fût agitée par une pareille guerre de religion. Il n'étoit point Théologien : il ne connoissoit pas dans lequel des deux partis se trouvoit la

vérité ; il suivoit les préjugés qu'il avoit reçus dans son enfance, & croyoit devoir éloigner tout ce qui pourroit apporter quelque changement aux anciennes coutumes. Il est vrai qu'il favorisoit en Allemagne les personnes qui professoient les mêmes opinions pour lesquelles il en persécutoit d'autres en France ; & c'est-là une conduite qu'on ne peut entièrement justifier en ne consultant que l'équité naturelle. Mais, si l'on fait attention que la politique oblige les Princes pour leur bien, & pour celui de leurs Etats, à plusieurs démarches qu'on leur pardonne, & qu'on n'excuseroit point dans de simples particuliers, on ne trouvera plus que le secours que *François I.* a donné aux protestants Allemands, ait quelque chose d'incompatible avec la persécution qu'il faisoit à leurs freres en France. Il a cru que la tranquillité & la gloire de son Royaume demandoit qu'il agit d'une maniere qui paroît ainsi contradictoire.

Au reste, j'oublierois une des plus grandes qualités de l'ame du Prince que je défends, si je ne faisois pas mention de son amour pour les Sciences. C'est lui qui les

a amenées en France, d'où elles avoient été bannies depuis long-temps. Ayant été le pere & le protecteur des Gens de Lettres dans l'autre monde, n'est-il pas juste qu'après sa mort il ait sa demeure avec eux dans les airs ?

A peine l'Ange protecteur eut-il fini ce discours, qu'en faveur des vertus éminentes qu'avoit eues *François I.* la Divinité voulut bien lui pardonner plusieurs défauts très-considérables, & qu'il obtint d'elle le bonheur de demeurer avec nous dans l'heureux séjour des *Sylphes*.

Je t'ai rapporté fidèlement, sage & savant Abukibak, ce que m'apprit cet heureux Prince. Je souhaite que le récit que je t'en ai fait, ait pu te plaire. Toujours attentif à remplir les ordres que tu me donnes, je n'oublie rien pour me rendre digne de l'amitié d'un sage aussi savant que toi.

Je te salue, louable Abukibak, en *Jabminah* & par *Jabaminah*.





L E T T R E X.

*Le Sylphe Oromas , au sage Cabaliste
Abukibak.*

SI tous les hommes pouvoient connoître , sage & savant Abukibak , quel est aujourd'hui le sort de bien de gens à qui ils ont accordé après leur mort des honneurs Divins , ils seroient surpris de voir que ceux qu'ils considerent comme des Héros ont été admis avec bien de la peine au rang des ames les plus ordinaires. Il n'est personne sur la terre , qui ne regarde *Hercule* , *Thésée* , *Romulus* , & quelques autres vagabonds de cette espece , comme des hommes illustres. Cependant tu fais , sage & savant Abukibak , que tous ces prétendus Héros ont été condamnés après leur mort à rester dans les sombres demeures des *Gnomes* , encore ont-ils été heureux de n'être point précipités dans les enfers.

Il y a quelques jours , que je fus obligé de faire un voyage dans les mines du

Potosé ; j'allois y visiter un Gnome de ma connoissance. Je rencontrai par hazard Hercule & Thésée. Hé-bien , dis-je au premier , *avouez sincèrement que vous fûtes un grand fou pendant votre vie.* Je suis fort éloigné , répondit il , de vous accorder ce que vous avancez mal-à-propos. Pouvez-vous appeller fou un homme qui n'eut d'autre occupation que celle de défendre les malheureux , de protéger les orphelins , de secourir les affligés ? On doit me regarder comme le fondateur de l'Ordre des Chevaliers errants. C'est à mon exemple qu'un nombre de Heros , parcourant le monde se sont dévoués au service du Public. Lorsque j'étois en vie , je valois moi seul trente Maréchaussées différentes , pour assurer la sureté des grands chemins. Avez-vous oublié le nombre des criminels que j'ai punis ; & ne vous souvenez-vous plus que je sacrifiai Busiris , que j'étouffai Anthée , que je tuai Cycnus , que je brisai la tête à Cermerus ? « Je conviens , *répondis-je* , » que par ces actions vous purgâtes la » terre de quelques malheureux ; mais il » eût été à propos qu'après ces victoires , » quelqu'un vous eût envoyé dans l'autre

» monde, pour le repos de beaucoup d'hon-
 » nêtes gens. Que vous avoit fait cet in-
 » fortuné Prince (1), que vous précipi-
 » tâtes dans la mer dans un des accès de
 » votre fureur ? En vous rendant la justice
 » que vous méritez , on peut dire que vous
 » fûtes un brigand , qui en détruisit plu-
 » sieurs autres. Est-il rien de si plaisant
 » que la conduite que vous tîntes pour
 » vous purger de ce forfait ? Vous vous en-
 » gageâtes pour trois ans au service d'Om-
 » phale : & à peine eûtes-vous vu cette
 » Princesse que vous en devîntes fou. C'é-
 » toit sans doute une chose charmante ,
 » que de vous voir auprès d'elle une que-
 » nouille au côté & un fuseau à la main ,
 » filer comme une simple servante. Il
 » falloit que de votre temps , les vérita-
 » bles Héros fussent bien rares , puisqu'on
 » faisoit autant de cas d'un homme qui no-
 » yoit ses amis , qui se livroit aux excès les
 » plus criminels , & qui par amour faisoit
 » les extravagances les plus risibles. Si les
 » Poètes qui sont venus après vous , n'a-
 » voient point embelli votre histoire par

(1) Iphitus.

les faits merveilleux que leur a fourni
 leur imagination échauffée, je crois que
 vous n'eussiez gueres été estimé par la
 postérité. Vous auriez tout au plus trou-
 vé quelques partisans parmi les vaga-
 bonds qui auroient pu vous choisir pour
 leur patron. Voyez, je vous prie, com-
 bien il a été heureux pour vous de vivre
 dans des siècles barbares. Si vous saviez
 les qualités qu'il faut aujourd'hui pour
 former un Héros, vous seriez étonné.
 Comment, diriez-vous, l'antiquité m'a
 rangé avec tant de facilité au rang des
 Dieux ! & les hommes sont si difficiles à
 accorder le titre de Héros à des personnes
 dont les qualités du cœur & de l'esprit
 sont aussi éminentes ! Je n'aurois jamais
 pensé que les choses fussent si fort chan-
 gées. Quoi ! l'encensoir à la main, on
 n'adore pas les Turenne & les Condé, les
 Malboroug & les Eugene, on épilogue sur
 la conduite de ces grands hommes ; au
 travers de leurs vertus & de leurs talents,
 on cherche à découvrir leurs foiblesses !
 C'est une chose à laquelle je ne me serois
 point attendu. De mon temps, on pre-
 noit en gros les actions, on n'avoit garde

d'entrer dans un détail critique. Un homme qui en avoit fait cinq ou six belles, quoiqu'il en eût autant de mauvaises par devers lui, étoit assuré d'être placé après sa mort au rang des demi Dieux. Les Poètes & les Historiens donnoient une tournure à toutes les actions qui s'opposoient à sa déification; mais les Ecrivains qui vivent aujourd'hui, sont plutôt des critiques que des Panégyristes. Je vois bien actuellement que si je fusse né dans ces derniers siècles, on ne m'eût regardé que comme un vagabond.

Hercule, sage & savant Abukibak, écou-
toit avec peine un discours aussi sincère, &
dont sa vanité étoit mortifiée. Il est dur à
une personne, que la superstition a divi-
nisée, d'ouïr des vérités qui rendent ri-
dicule le culte qu'on lui a rendu. Il gar-
doit cependant le silence, & sembloit cé-
der malgré lui à la force de mes raisons,
lorsque Thésée, qui crut que sa gloire
étoit intéressée à défendre celle d'Hercule,
me dit avec un air piqué: On doit juger
du mérite des hommes par les temps &
les situations. Si Malboroug & Eugene
avoient vécu dans ces siècles qui produi-

Soient des hommes d'une taille prodigieuse, qui surpassoient en force tous les mortels, & qui n'employoient les dons qu'ils avoient reçus de la nature, qu'à persécuter les voyageurs, à détrousser les Marchands, à violer les femmes qu'ils pouvoient surprendre: si, dis-je, Malboroug & Eugene eussent vécu dans ces temps-là, ils auroient été beaucoup moins utiles aux hommes, que des gens tels qu'Hercule, & j'ose dire, tels que moi. Car il ne s'agissoit point alors de savoir commander une armée de cent vingt mille hommes combattants; mais il falloit lutter & se battre corps à corps avec un géant, ou quelque monstre qui désoloit lui seul toute une contrée. Dans le voyage que je fis de Trezene à Athenes, où je tâchai d'imiter les glorieux faits d'Hercule, j'acquis plus de gloire que tous les Héros de ces derniers temps, puisque je ne fus redoutable de mes victoires qu'à moi seul. Dans les combats que je livrai, je n'eus d'autre second que ma valeur & ma prudence. En passant par les terres d'Epidaure, je vainquis le géant Péripetes, qu'on appelloit le porteur de Massue. II.

eut l'insolence de vouloir m'arrêter : sa mort me vengea de son insolence. En traversant l'Isthme de Corinthe , je punis Sinnis , le Ployeur de pin ; de la même manière dont ce cruel géant faisoit mourir les malheureux qui tomboient en sa puissance. Quand il avoit vaincu quelqu'un , il courboit deux pins , attachoit à chacun un bras & une jambe , & laissant ensuite retourner ces arbres dans leur état ordinaire , il écarteloit ainsi les misérables voyageurs. A Crommion , je tuai une laye , qui ravageoit tout le territoire. Près des frontieres de Mégare , je défis Scirion , & le précipitai du haut des rochers dans la mer. Ce fier géant présentoit ses pieds aux étrangers , leur ordonnoit de les laver ; & tandis qu'ils étoient occupés à cette fonction servile , il les pouffoit & les précipitoit du haut de ces rochers. En passant à Hermione , je fis mourir le géant Damafres , qu'on appelloit Procuste. Ce cruel avoit plusieurs lits dans sa maison ; & lorsqu'un hôte arrivoit chez lui , il le forçoit de s'égalier à la mesure de ses lits. S'il étoit grand , il le faisoit coucher dans un fort petit , & lui coupoit les jambes jusqu'à la

mesure prescrite. Je couchai ce Monstre de cruauté dans un lit fort court , & d'un coup de mon épée , je lui coupai les deux jambes. Mais la plus glorieuse de mes actions est celle d'avoir vaincu le Minotaure de Crete , & délivré Athenes du tribut qu'elle payoit à Minos. Je passai dans la Crete , & malgré les détours du labyrinthe , je vainquis le monstre à qui les infortunés Athéniens servoient de pature , & j'exposai généreusement ma vie pour garantir celle de mes Concitoyens. Si vous trouvez qu'un si grand nombre d'actions généreuses ne méritent pas d'obtenir un rang parmi les Héros le plus distingués ; je ne fais quels sont les hommes que vous voudrez y placer.

Thésée , en me parlant ainsi , sage & savant Abukibak , s'applaudissoit de ses triomphes : il croyoit que j'allois avouer que j'avois eu grand tort de les comparer lui & Hercule à des vagabonds , lorsque je lui dis en riant : » Examinons un peu , » Seigneur Thésée , en détail tous les , » hauts faits dont vous vous vantez si , » fort , & nous les apprécierons à leur , » juste prix.

„ Cette prétendue victoire contre le
„ géant Péripetes ressemble fort au récit
„ de celles que l'Arioste raconte de Ro-
„ land. Les hommes aujourd'hui ne se
„ payent plus de chimeres : ils savent que
„ de votre temps il n'y avoit plus de géants
„ sur la terre, & que tous ces hommes
„ d'une taille monstrueuse n'ont existé
„ que dans l'imagination des Poëtes & des
„ Historiens qui ont écrit vos actions.
„ Ainsi, cette grande victoire contre Pe-
„ ripetes peut être regardée avec assez de
„ justice comme un combat fort ordinaire
„ entre deux grands vauriens.

„ Quant à celle que vous remportâtes
„ sur Sinnis, si de votre temps il y avoit
„ eu une justice aussi sévère & aussi bien
„ établie qu'elle est à présent, elle eût dû
„ vous faire pendre. Est-il rien de si ef-
„ froyable que de violer une fille, après
„ avoir tué son pere ?

„ Je viens à la laye que vous fites périr
„ près des frontieres de Mégare. Si pour
„ avoir tué un sanglier, on plaçoit un
„ homme parmi des Héros, il y auroit
„ dans tous les siècles, dans la seule Euro-
„ pe, huit ou neuf cents mille chasseurs
„ qui

» qui prétendroient être dignes de cet
» honneur.

» Il en seroit de même, si pour avoir
» précipité un homme dans la mer, on
» tenoit ce glorieux titre. Tous les lut-
» teurs, tous les porte-faix, enfin tous
» les gens à qui la nature a accordé une
» grande force, prétendroient qu'on dût
» les ranger parmi les hommes illustres.

» Quant au supplice dont vous punîtes
» Procuste, c'est la meilleure action que
» vous ayez faite de votre vie. Cependant,
» il y entre quelque chose de cruel & de
» barbare. Vous deviez le tuer en Héros,
» & non point en Bourreau. Cette céré-
» monie d'attacher un homme sur un lit,
» & de lui couper ensuite les deux jam-
» bes, ne convient point à un grand
» courage, qui ne peut se résoudre à don-
» ner la mort à un ennemi désarmé, à
» plus forte raison à un homme lié &
» hors d'état de faire la moindre résis-
» tance.

» La mort du Minotaure de Crete,
» que vous citez comme la plus belle de
» vos actions, fut suivie de tant de mau-
» vaises, que la gloire que vous en auriez

» pu obtenir a été flétrie entièrement.
 » D'ailleurs quel grand effort fîtes-vous de
 » vaincre ce monstre ? C'étoit à Ariane
 » que vous fûtes redevable de votre vic-
 » toire. Pour prix de ses bienfaits , après
 » l'avoir enlevée de chez elle , vous la lais-
 » sâtes dans une île déserte , & vous dé-
 » bauchâtes Phedre sa sœur.

» Ne voilà-t'il pas de beaux exploits ,
 » & bien dignes d'immortaliser le nom de
 » celui qui les a faits ? Je m'étonne que
 » vous ne comptiez pas parmi les choses
 » qui doivent vous acquérir une réputa-
 » tion immortelle , d'avoir enlevé Hélène
 » lorsqu'elle étoit encore dans l'âge le plus
 » tendre , & entrepris de ravir la femme
 » d'un Souverain , après vous être intro-
 » duit chez lui sous le titre d'ami. Il n'en
 » coûta pour cette dernière aventure, que
 » la vie de votre ami Pirithoüs. Mais si jus-
 » tice vous eût été faite , vous auriez
 » essuyé le même sort que lui ; & parmi
 » les brigands , que vous vous vantez d'a-
 » voir punis , il n'en est aucun dont il eût
 » été plus à propos de purger la terre. En
 » vérité , je trouve qu'il est assez surprenant
 » qu'un homme , qui de gaieté de cœur

„ violoit les femmes, & les enlevoit à
 „ leurs époux, se donne pour un Héros &
 „ pour le défenseur de la sureté publique. „

Mes discours, sage & savant Abukibak,
 ne plurent point à Hercule ni à Thésée;
 mais ils pourront peut-être t'amuser; toi
 qui connois combien la plûpart des hom-
 mes que l'antiquité a placés au nombre
 des Héros & des demi-Dieux, étoient in-
 dignes de ce rang.

Je te salue, louable Abukibak, en *Ja-
 bamiah* & par *Jabamiab*.



L E T T R E X I.

*L'Oudin Kakuka , au sage Cabaliste
 Abukibak.*

PUISQUE les conversations des Ames,
 qui sont condamnées à rester dans nos hu-
 mides séjours, servent quelquefois à ton
 amusement, sage & savant Abukibak, je
 te ferai aujourd'hui le récit de celle dont
 j'ai été le témoin entre *Ignace de Loyola* &
Luther.

„ Je ne comprends point, disoit le Pè-

F ij

„ *lage Espagnol à l'Augustin Allemand*, com-
 „ ment vous eûtes l'audace de pouvoir
 „ vous élever contre le Pape votre légitime
 „ Souverain. Quant à moi, tant que j'ai
 „ vécu, j'ai eu pour un souverain Pontife
 „ un respect si parfait, que s'il m'avoit
 „ ordonné de m'exposer pendant un orage
 „ aux flots impétueux de la mer, sur le
 „ plus léger & le plus petit esquif, je
 „ n'eusse pas balancé un seul instant à lui
 „ obéir „

Ce que vous me dites-là, répondit Lu-
 ther, est une preuve essentielle de l'espece
 de fanatisme, dont vous fûtes attaqué
 pendant les trois quarts de votre vie. Je
 ne m'étonne pas si vous vous déclarâtes
 partisan si zélé de l'obéissance qu'on doit
 à la Cour de Rome, puisque vous saviez
 que sans son autorité, les extravagances que
 vous faisiez, au lieu de vous conduire à
 être déifié n'auroient servi qu'à vous ren-
 dre ridicule, non seulement aux personnes
 raisonnables qui vivoient de votre temps;
 mais encore à toutes celles qui dans les
 suites auroient eu quelque'idée de vos fo-
 lies. Dites-moi, je vous prie, n'avez-vous
 pas bien des obligations à la Cour de

Rome ? Elle vous a canonisé pour les mêmes extravagances, qui ont rendu Dom Quichote si ridicule & si comique.

Vous souvient-il qu'une nuit, dans un des accès de votre fanatisme, vous sortîtes de votre lit en chemise, & que dans ce galant équipage vous étant prosterné devant une image de Notre-Dame, vous la priâtes instamment de vouloir bien vous recevoir pour son Chevalier ? Si l'on en croit vos disciples (1), l'image fut sensible à votre priere. Elle vit avec plaisir la gloire qu'elle alloit acquérir par les hauts faits d'un aussi illustre Chevalier : elle vous lorgna amoureuxment, & au mouvement de ses yeux la maison trembla, & on entendit un bruit étonnant dans la chambre, & toutes les vitres des fenêtres furent fracassées. Il est vrai qu'Orlandin prétend que ce tapage & ce désordre furent moins causés par le tendre regard de votre Dame, que par le Diable qui vous dit un éternel adieu. Il falloit apparemment que ce fût la présence de cet Esprit

(1) Ribadeneira, *Vita Ignatii Loyolæ*, Cap. 4. Orlandini Hist. Soc. Jesu, Lib. I. Num. XII.

de ténèbres qui empêchat l'image de vous montrer toute l'étendue de sa reconnoissance ; car dès qu'il fut sorti de la chambre par un des carreaux rompus , ainsi que le Diable Asmodée par l'ouverture que l'Ecolier fit à sa bouteille , elle vous présenta son fils qu'elle tenoit en son giron , & vous encouragea fort à suivre votre premier projet. Vous lui obéîtes exactement ; & depuis votre voyage à Mont-Serrat , jusqu'à ce que vous vous fûtes établi à Rome , vous fîtes tant de sottises , & vous donnâtes tant de marques d'égarement , qu'il est peu de gens de bon sens , qui ne prévissent que pour vous empêcher d'être renfermé dans les Petites-Maisons , il ne vous restoit que le seul parti de faire approuver toutes vos extravagances par la Cour de Rome , en instituant une Société , toujours prête à combattre aveuglement en faveur de cette même Cour , à laquelle vous deveniez aussi redevable qu'elle vous l'étoit.

» Il est aisé , *répondit Ignace* , d'ap-
 » percevoir dans vos discours ce fiel &
 » cette aigreur qui se font sentir dans vos
 » Ouvrages. Si j'ai donné dans un excès

„ vicieux , en accordant trop de pouvoir
 „ à la Cour de Rome , à quelle extrê-
 „ mité ne vous êtes-vous pas porté , en
 „ voulant totalement le lui ôter ? Vous
 „ avez causé le schisme le plus pernicieux
 „ qu'il y ait eu dans la Religion ; vous
 „ avez occasionné par vos nouvelles opi-
 „ nions des guerres sanglantes , qui pen-
 „ dant plus d'un siècle ont déchiré l'Europe
 „ entière. N'auriez-vous pas mieux fait
 „ de vivre tranquille dans votre Couvent
 „ de Wittemberg , & de vous y amuser à
 „ boire copieusement , ainsi qu'on vous
 „ accuse d'avoir fait pendant tout le cours
 „ de votre vie ? Si vous aviez eu le don
 „ des miracles , je ne doute pas que
 „ pour persuader vos nouveaux Sectateurs ,
 „ vous n'eussiez changé en fontaines de
 „ vin toutes celles de la Saxe. Vous au-
 „ riez retiré une grande utilité de ce pro-
 „ dige , & ce terrible verre que vous
 „ vidiez d'un seul trait , n'eût plus fait
 „ renchérir dans le pays votre liqueur fa-
 „ vorite. Alors vous eussiez pu chanter sur
 „ l'air des Hymnes que vous disiez au-
 „ trefois dans votre Couvent , cette chan-
 „ son bacchique que vous composâtes sur

„ l'air d'un Cantique de l'Eglise. N'est-il
 „ pas bien digne d'un homme qui s'érige
 „ en Réformateur , de faire des chansons
 „ qu'on pardonneroit à peine à un jeune
 „ Poëte débauché? Vous vous souvenez
 „ sans doute de cette Ode bacchique ,
 „ dans laquelle vous disiez , :

*Si vino te impleveris
 Dormire statim poteris ;
 Et post Somnum , Ventriculum
 Vino implere iterum :
 Nam Alexandri Regula
 Præscribit hæc remedia.*

C'est-à-dire à peu près : Si tu te remplis de vin , tu dormiras bien-tôt ; & après le sommeil , si tu en bois derechef aussi copieusement , tu suivras la règle d'Alexandre , qui prescrit cette ordonnance. “ Je ne
 „ m'étonne pas , si en établissant de pareilles
 „ règles & en réformant de cette manière
 „ la discipline Ecclésiastique , vous vin-
 „ tes à bout d'attirer aussi aisément dans
 „ votre parti tous les Augustins du Cou-
 „ vent de Wittemberg. Ils n'avoient garde
 „ de refuser de suivre des opinions qui
 „ leur étoient aussi commodes.

Je conviens , répondit Luther qu'il eut

été à souhaiter que j'eusse été plus réservé dans bien des discours que j'ai tenus à table avec quelques-uns de mes amis. C'est à leur imprudence qu'il faut attribuer cette réputation d'ivrognerie qui s'est établie peu à peu, & que les Controversistes Romains ont tâché de répandre par tout l'Univers. Je ne nierai point que je n'aimasse la bonne chère, lorsque j'étois en vie. Je buvois même assez copieusement : mais c'est une calomnie de prétendre que je m'ennivrois. On n'eût peut-être même jamais su que j'aimois le vin, si quelques-uns de mes disciples n'eussent indiscrettement publié sous mon nom après ma mort certain Livre intitulé *Colloques de Table*. C'est un ramas des discours que j'avois tenus à mes amis, discours que la liberté de la table autorisoit, mais qui n'eussent jamais dû transpirer dans le Public. Ils furent cependant recueillis sans choix & sans discernement, & imprimés avec fort peu de prudence & de discrétion, par une personne que la trop grande amitié rendoit aveugle sur mes défauts. Voilà la cause des reproches assez mal fondés, qu'on m'a faits sur mon ivrognerie. Quant aux mi-

racles sur lesquels vous badinez , prétendant que si j'avois eu le don d'en faire , j'aurois changé les fontaines d'eau en fontaines de vin , je ne fais pas si vous aviez en vous-même le pouvoir d'en faire , de quelle espèce ils eussent été. Mais enfin , ce qu'il y a de certain , c'est que ni vous , ni moi , n'en fîmes jamais. Vos disciples , quelque temps après votre mort , ne balancerent pas à convenir de cette vérité. Le Jésuite Ribadeneira , dans les premières éditions qu'il donna de votre vie , avoua naturellement que vous n'aviez jamais fait aucun miracle (1). Il est vrai que la Société s'aperçut qu'il étoit dangereux d'exposer certaines vérités aux yeux du Public , & que bien des gens pourroient croire qu'un Saint , qui n'avoient point fait de miracles pendant sa vie , couroit grand risque de

(1) *Quid causa est quamobrem illius sanctitatis minus est testata miraculis , & ut multorum Sanctorum vita signis declarata . . . potuit illo (Deus) pro sua occulta sapientia , nostræ hoc imbecillitati dare, ne Miracula unquam jactare possemus ; potuit utilitati . ut auctore instituti nostri minus illustri , à Jesu potius quam ab illo nomen traheremus , & nostræ nos appellatio sacra moneret , ne ab illo oculos unquam dimoveremus. Ribadeneira in vita Ignat. Lib. V. Cap. XIII. pag. 532.*

n'en point faire après sa mort. Cette opinion eût porté un grand préjudice à vos disciples : aussi ordonnerent-ils à Ribadeneira d'insérer dans une édition nouvelle de votre vie , qu'il donna quinze ans après la première (1) assez de miracles pour rassûrer la crainte de tous les dévots & dévotes attachés à la Société.

Il seroit ridicule que vous tirassiez vanité de ces prétendus miracles. Je puis vous protester qu'il est peu de gens de bon sens , qui y aient ajouté foi. En effet , n'est-il pas absurde de soutenir qu'un Jésuite , qui avoue de bonne-foi que son Fondateur n'a jamais fait de miracles , étoit mal instruit de ce qu'il écrivoit , & qu'il a fallu quinze ans pour qu'il pût s'en éclaircir ? Les prodiges & les actions miraculeuses qu'on vous attribue , avoient si peu fait d'impression sur l'esprit des

(1) *Quamvis enim cum anno 1572. primum vitam ejus Latinè scriberem , alia nonnulla Miracula ab eo facta novissem tamen adeò mihi certa & explorata non erant , ut in vulgus edenda mihi persuaderem : postea verò quæstionibus de ejus in Divos relatione publice habitis , gravibus & idoneis testibus fuerunt comprobata. Ribadeneira in Vita Ignat. in compendium redacta , Cap. XXVIII. pag. 121.*

personnes qui vécurent plusieurs années après vous , que deux jours pour ainsi dire , avant qu'on vous canonisât , des Auteurs très-Catholiques écrivoient & plaisantoient sur votre fanatisme. Je suis bien assuré que lorsque Pasquier vous dépeignoit si bien & si vivement aux yeux du Parlement de Paris , il ne pensoit pas à coup sûr que la Cour de Rome dût l'obliger bien-tôt à invoquer comme une Divinité , le même homme dont il s'étoit moqué (1) avec tant de raison peu de temps auparavant.

Il s'en faut bien que mes sectateurs & mes disciples aient poussé l'impudence jusqu'au point de vouloir me ranger au rang des demi-Dieux ; & quoiqu'ils m'eussent des obligations infinies , ils se sont contentés de me regarder comme un grand homme , auquel ils étoient redevables des moyens qu'ils avoient eus de sortir de leur ancien esclavage , & de secouer le joug des préjugés. Car enfin , quoique vous disiez de la réforme que j'ai introduite , & des maux qu'elle a occa-

(1) Voyez les LETTRES JUIVES , Tom. VII, Lettre CXXXII. Edit. de 1766.

tionnés , elle étoit absolument nécessaire. Les Prêtres , & sur-tout les Moines , avoient poussé leurs débauches jusqu'à l'excès. Le concubinage chez eux passoit pour une chose honnête & permise : leurs Servantes prenoient hardiment l'habillement & la coëffure d'une femme mariée , & l'on voyoit les Catins des Curés & des Chanoines ne garder pas plus de mesures , que si elles eussent été jointes avec eux par des nœuds légitimes. C'est-là une vérité que vous ne me contesterez pas , puisque s'il en faut croire Ribadeneira (1) vous vous opposâtes fortement à cet abus Vos soins furent inutiles , & je ne m'en étonne point. Si vous aviez comme moi ,

(1) *Vitia , quæ in Sacerdotum etiam mores irrepserant , & longâ jam consuetudine honestatis nomen obsederant , emendare non destitit multa- que constituit quæ ad hominum mores reformandos pietatemque agendam pertinerent. In his severa leges fuerunt ejus opera lata à Magistratibus , de Alea , de Concubinato Sacerdotum : nam , cum , patrio more Virgines , quoad viro traderentur , capite aperto essent , pessimo exemplo multa cum apud Clericos turpiter viverent , perinde caput obnubebant , ac si legitimo eis matrimonio , junctæ fuissent quibus fidem quasi maritis præstabant. Quod nefarium institutum ac sacrilegum funditus tollendum curavit. Ribadeneira in vita Ignatii , Cap. V. pag. 108.*

permis aux prêtres d'avoir une épouse légitime , ils n'eussent point cherché à se servir de celle d'autrui, Mais vous vouliez forcer la nature : vous demandiez que les hommes se dépouillassent de l'humanité , & vous vouliez que pendant leur vie ils devinssent des corps glorieux , insensibles aux passions. Lorsqu'on exige des choses impossibles , on doit être assuré d'être mal obéi. Quant à moi , j'ai cru qu'on ne devoit demander aux hommes que des choses qui ne fussent point au dessus de leurs forces. Il n'est pas surprenant que , depuis vous vous fîtes Chevalier de la Vierge , vous ayez toujours conservé votre chasteté ; mais vous ne devez pas juger des autres hommes par vous-même , puisque Massée nous apprend que Marie , jalouse de la gloire & de la fidélité de son Chevalier , vous accorda un si grand don de continence , que vous ne sentîtes jamais la moindre tentation impudique. Il étoit bien juste que ressemblant aux anciens Chevaliers errants par les inclinations & les folies , vous eussiez aussi de commun avec eux les dons de Féerie. Ainsi de même que Roland ne pouvoit être blessé

par le fer le plus tranchant , vous ne pou-
 viez recevoir aucune atteinte par les ceilla-
 des les plus lascives & les carettes les plus
 tendres. Cependant , oserois-je vous dire
 que malgré cette indifférence pour le sexe ,
 aussi forte que celle d'un homme qui se-
 roit dans le cas des *Frigidit & Maleficiati* ,
 je mérite des éloges beaucoup plus purs
 que les vôtres. Vous étiez chaste , parce-
 que vous n'aviez point de desirs , & moi ,
 j'ai vécu dans un chaste célibat jusqu'à l'â-
 ge de quaranté-deux ans. M'étant ensuite
 marié , je n'ai jamais blessé la pudeur ni la
 bienséance. L'exemple que j'ai donné à mes
 disciples , est beaucoup plus utile que tou-
 tes les vaines déclamations que vous avez
 faites contre le concubinage des Prêtres.
 Je leur ai appris à se défier d'eux-mêmes ,
 & à avoir recours au moyen que Dieu
 a institué pour pouvoir résister aux mou-
 vements de la débauche & du libertinage.
 Vous devez donc convenir que la réforme
 que j'ai établie n'est pas aussi inutile &
 aussi pernicieuse que vous le disiez.

« Quand il seroit vrai , *repliqua Ignace* ,
 « que les nouvelles regles que vous avez
 « prescrites seroient utiles à la Société &

„ au bien public , on est toujours en droit
 „ de vous reprocher d'avoir très-mal ob-
 „ servé la bienfiance dans les expédients
 „ dont vous vous êtes servi pour en venir
 „ à bout. A quel excès ne vous êtes-vous
 „ point laissé emporter ? Vous étiez fu-
 „ rieux & presque insensé , dès que vous
 „ écriviez contre vos adversaires. Avec
 „ quelle violence , j'ose dire , & quelle
 „ indignité n'avez-vous point parlé des
 „ Pasteurs & des Pontifes , à qui vous
 „ aviez été si soumis pendant long temps ?
 „ Vous les avez appelé *Chiens , Bourreaux ,*
 „ *Fripons , Voleurs , Maquereaux , Gouver-*
 „ *neurs de Sedôme ? &c.* Est-ce-là la ma-
 „ niere dont il convient d'écrire pour un
 „ Réformateur qui se dit envoyé du Ciel
 „ pour éclairer l'esprit des hommes , &
 „ pour leur découvrir des erreurs que les
 „ préjugés avoient autorisées pendant dix
 „ siècles ? Lorsque les Apôtres annonce-
 „ rent aux premiers Chrétiens les vérités
 „ de l'Evangile , leur style fut aussi modeste
 „ que leurs mœurs furent innocentes.

Je conviens , répondit Luther , qu'il
 eût été à souhaiter que j'eusse pu mo-
 dérer l'impétuosité de mon génie. Mais

je pourrois vous dire pour m'excuser, & bien des Savants (1) ont soutenu ce que je vais vous avancer, qu'il étoit nécessaire que je fusse d'un tempérament aussi ardent, & que dans l'état où étoient les choses, il convenoit d'agir avec force & vigueur. Si je me fusse contenté, comme Erasme,

(1) *Si jam à primis Ecclesiæ Christianæ Fundatoribus ad ejusdem Restauratores progrediamur, occurrit nobis exemplum magni Lutheri, quem moderationis limites in reformatione sua transgressus sunt qui affirmare haud dubitant: imprimis Erasmus, qui licet Monachis nunquam pepercerit, & suorum temporum mores graviter censuerit, tamen Lutherum sæpius objurgarat, quod nimis festinis passibus in isto negotio properet & periculosè plenum opus alicuius magna importunitate tractet, de quo Epistolæ ejus passim testantur. Erasmus enim, quasi medius inter Ecclesiam Romanam & Protestantem, mitioribus consiliis rem gerere, atque ita una Fidelia duos dealbare parietes malebat. At certum est si Lutherus vestigiis Erasmi instisset, Reformationem Ecclesiæ, vel nullum vel non nisi lentum successum habiturum fuisse; dum status Ecclesiæ corruptissimæ, & furiosa hominum vel belluarum potius, cum quibus ei dimicandum erat, rabies heroicum spiritum, quali à Deo præditus erat Lutherus, desiderabant. Ergo tantum abest ut moderationis limites excesserit Lutherus, ut ejus potius specimen ediderit; cum judicium ejus de Ecclesiâ reformandâ, & modus, quo divinum opus tractaret, circumstantiis rerum exactè responderet. Dissertatio de Moderatione Theologica, probata ex principiis Religionis Protestantium, pag. 4. & 5.*

138 LETTRES CABALISTIQUES,
de fronder médiocrement les erreurs de
l'Eglise Romaine, & que j'eusse tenu le
juste milieu entre les Catholiques & les
Protestants, jamais je ne serois venu à
bout d'établir une réforme que je croyois
nécessaire. On ne peut donc, sans quel-
qu'espece d'injustice, condamner une viva-
cité qui fut aussi utile à toute l'Allemagne.
On vous a bien passé les folies que vous
fîtes, lorsque vous fûtes arrivé à Rome,
où depuis le matin jusqu'au soir, vous
couriez tous les mauvais lieux de cette
ville, pour y catéchiser quelques Cour-
tisannes, par lesquelles vous vous faisiez
accompagner dans les rues; & lorsqu'on
vous objectoit qu'il étoit indécent de te-
nir une pareille conduite, vous répondiez
que vous seriez satisfait de toutes les pei-
nes que vous preniez, & que vous croi-
riez tous les travaux de votre vie bien
employés, si vous pouviez faire que quel-
qu'une de ces femmes s'abstînt une nuit
d'offenser Dieu, Pourquoi, en faveur de
votre intention, vous pardonnera-t-on des
folies aussi extravagantes, & me reproche-
ra-t-on d'avoir agi avec trop de vivacité,
cette vivacité étant absolument nécessaire?

Enfin quand même elle seroit condamnable, il me resteroit toujours l'excuse de dire, ainsi que vous, que quand toute ma violence n'auroit servi qu'à déciller les yeux à un seul Papiste, je la regarderois comme utile, nécessaire & même louable. Je ne doute pas que si ç'avoit été la mode de déifier les hommes chez les Protestants, ainsi que les Catholiques, on n'eût fait entrer dans les Actes de ma canonisation les injures que j'ai dites aux Papes, comme on a inséré dans ceux de la vôtre le zèle que vous aviez à parcourir tous les mauvais lieux de la ville de Rome. Vous voyez que la Divinité a trouvé que votre conduite n'étoit pas plus louable que la mienne. Vous avez été condamné à boire, jusqu'au jour où vos fautes se sont expiées, trente pintes de Thé élémentaire, pour vous guérir de votre fanatisme : & j'ai été condamné à la même peine, pour tempérer cette ardeur qui m'emportoit malgré moi.

Voilà, sage & savant Abukibak, tout ce que j'avois de nouveau à t'apprendre.

Je te salue en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

L E T T R E X I I .

*Le Cabaliste Abukibak , au Sylphe
Oromasis.*

LA Lettre que tu m'écrivis il y a quelque temps , aimable Oromasis , dans laquelle tu me parlois des raisons qui déterminèrent la Divinité à accorder à *François I.* de rester dans la demeure Aérienne des Sylphes , m'a fait réfléchir sur le Jugement qu'essuya *Charles-Quint* après sa mort. Tu fais que ce Prince a été condamné à habiter l'humide séjour des *Ondins* , & qu'il s'en falloit peu qu'il ne fût relégué dans les ténébreuses demeures des *Enomes*. Cependant on regarde sur la terre *Charles-Quint* comme un Prince beaucoup plus parfait & beaucoup plus accompli que *François I.* Telle est la foiblesse des jugements des hommes , qui ne décident du mérite des Souverains que par certaines actions brillantes , qui ont plus d'éclat que de véritable grandeur.

Si l'on vient à examiner en détail les

faits les plus glorieux de *Charles-Quint*, il en est peu dans lesquels on n'apperçoive de la fourberie, de la trahison, & de la mauvaise foi. On peut dire aussi, sans en imposer à la vérité, & sans chercher à vouloir flétrir la mémoire de cet Empereur, qu'il eut plus d'ambition que de Religion. Il laissa conquérir Rhodes & Belgrade à Soliman, par l'envie qu'il avoit de s'aggrandir aux dépens de *François I.* pendant qu'il détruisoit, qu'il saccageoit plusieurs Provinces Chrétiennes, il en abandonnoit plusieurs autres à la fureur des Infideles. Malgré le zele ardent qu'il montra contre le Luthéranisme, & la guerre sanglante qu'il fit dans les commencements de cette secte aux Princes qui la soutenoient, il en fut un des principaux auteurs, & fomenta de nouvelles opinions qu'il lui eût été facile d'exterminer. Il retiroit de grands avantages des divisions qui déchiroient l'Allemagne, & s'en servoit habilement tantôt contre le Pape, tantôt contre *François I.* & tantôt contre les Princes Protestants. Il refusa les offres que ces derniers lui firent de lui fournir une armée considérable contre les Turcs,

moyennant qu'il leur donnât une entière liberté de conscience, parce que ce n'étoit point contre Soliman qu'il avoit envie de faire la guerre, son but étoit d'attaquer son Rival, de façon qu'il ne pût résister : aussi accorda-t-il à ces Princes Protestants tout ce qu'ils voulurent, dès qu'ils s'engagerent de renoncer à l'alliance de la France.

Ne voilà-t-il pas, aimable Oromasis, une conduite bien régulière ; & les Historiens Espagnols & Flamands n'ont-ils pas eu raison d'élever jusqu'aux nues la piété de ce Prince ? Ils ne se sont pas contentés d'en faire un homme qui accomplissoit les devoirs ordinaires du Christianisme, peu s'en faut, si on les en croit, qu'il n'ait été aussi dévot qu'un de ces premiers Anachorettes, qui vécurent dans les déserts de l'Egypte. Guillaume Zenocarus écrit que *Charles-Quint* composoit lui-même un Livre de prières à chaque différente expédition qu'il entreprenoit. Ces Livres étoient aussi longs que les sept Pseaumes Pénitentiels ; & lorsqu'il en avoit composé quelqu'un, son Confesseur étoit l'Examineur qui jugeoit de sa bonté. S'il le trouvoit

trop court , *Cha les-Quint* avoit soin d'ajouter encore quelques *Oremus* ; & s'il étoit assez long , alors il avoit soin de le lire chaque jour au milieu de son armée , aussi exactement qu'un bon Curé dit son Office.

Au lieu de ces prieres si étendues que marmotoit ainsi cet Empereur , il auroit mieux valu pour lui qu'il eût donné des bornes à son ambition , & qu'il eût employé à pacifier les troubles de la Chrétienté ce temps qu'il consumoit à composer ces prétendus Livres de piété. Du moins la Divinité lui eût tenu plus de compte d'avoir cherché à épargner le sang humain , que d'avoir dit si scrupuleusement son Bréviaire.

Dans la dévotion que les Ecrivains Espagnols & Flamands ont prêté à ce Prince , ils ne se sont point arrêtés aux simples prieres , ils ont voulu aussi qu'il ait eu des extases , des émotions & des componctions dévotes. Ils assûrent que lorsqu'il entroit dans cet état , il se retiroit (1) *sous prétexte*

(1) Guill. Zonocar. *de Vita Caroli V.*
Lib. V.

de quelques nécessités naturelles , afin d'être plus long-temps dans la ferveur de l'Oraison. il faut avouer , aimable Oromafis , que l'endroit que *Charles-Quint* choisissoit pour se livrer à ses méditations , paroîtroit aujourd'hui fort peu séant à bien des dévots. Je ne crois pas que les plus zélés Enthousiastes aient jamais eu aucune extase sur leur chaise percée. Je m'étonne , qu'à l'exemple de Saint Policrone , les Historiens Espagnols n'aient pas fait mettre à cet Empereur sur ses épaules quelque fardeau très-pesant , pendant qu'il disoit ses prières , de même que ce Saint portoit la racine d'un gros chêne en faisant l'Oraison.

Pour être convaincu du peu de piété & de Religion de *Charle-Quint* , il ne faut que considérer qu'il persécuta pendant très-long temps , sous le prétexte de la Religion , des gens dans les sentiments desquels il mourut. Les Historiens les plus sinceres conviennent de bonne foi qu'il a fini ses jours persuadé de la vérité du Protestantisme. Le commerce continuel qu'il avoit eu en Allemagne avec les Luthériens , lui avoit donné un violent pen-

chant

chant pour leurs opinions ; & en le retirant dans une solitude , il choisit des personnes suspectes du Luthéranisme. Aussi dès qu'il fut mort , son fils Philippe II. Prince cruel , barbare , esclave des Moines , fauteur de leur tyrannie & de leurs persécutions , voulut-il flétrir sa mémoire. Il abandonna aux fureurs de l'Inquisition l'Archevêque de Tolède , le Prédicateur de son Pere & Constantin Ponce. “ L'Eu-
 „ rope , dit un Historien moderne (1) ,
 „ vit avec horreur le Confesseur de l'Em-
 „ pereur Charles , entre les bras duquel
 „ ce Prince étoit mort , & qui avoit reçu
 „ comme dans son sein cette grande ame ,
 „ livré au plus cruel & au plus honteux
 „ des supplices , par les mains mêmes du
 „ Roi son Fils. En effet , dans la suite de
 „ l'instruction du Procès , l'Inquisition s'é-
 „ tant avisée d'accuser ces trois person-
 „ nages d'avoir eu part au Testament de
 „ l'Empereur , elle eut l'audace de les con-
 „ damner au feu avec ce Testament. ”

Quelque flétrissante que soit l'injure qu'on a faite à la mémoire de *Charles-Quint*

(1) Hist. de Dom Carlos , par l'Abbé de Saint Réal.

après la mort, il semble que ce Prince méritoit d'essuyer un pareil affront, pour le punir de la dissimulation éternelle, dont il avoit usé pendant sa vie. Il avoit feint d'être zélé Catholique, il avoit remis sa Couronne à Philippe son fils, dont il connoissoit le caractère, sans songer à prévenir les maux que son abdication pouvoit vivre causer aux opinions qu'il croyoit dans le fond de son cœur. Satisfait de pouvoir vivre comme les Protestants dans sa solitude, il ne s'embarrassoit pas qu'on les persécutât dans le reste de l'Europe. Il vouloit même qu'on le prît pour bon Catholique, il rougissoit d'avouer une Religion qu'il croyoit bonne; il n'est rien de si criminel qu'une pareille dissimulation. Les hommes peuvent donner dans des égarements qu'on leur doit pardonner en faveur des faiblesses de l'humanité; mais feindre que l'on a une Religion différente de celle que l'on croit dans le fond de son cœur,

C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur;
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,

Et le Dieu qu'on préfère & le Dieu que l'on
quitte ;

C'est mentir au Ciel même , à l'Univers , à
soi (1).

Ainsi , charmant Oromasis , si *Charles-
Quint* eût encore essuyé un plus grand
affront après sa mort , il n'auroit eu que
ce qu'il méritoit. Peu s'en fallut , si nous
en croyons un Ecrivain de son siècle , que
son corps ne fût exhumé & brûlé par les
ordres de l'Inquisition. » Il fut une fois
» arrêté , dit cet Auteur , à l'Inquisition
» d'Espagne , le Roi son Fils présent &
» consentant , de déshenterrer son corps , &
» le faire brûler comme Hérétique (quelle
» cruauté !) pour avoir tenu en son vi-
» vant quelques propos légers de Foi , &
» pour ce il étoit indigne de sépulture en
» Terre Sainte & très-brûlable comme un
» fagot. (2).

La bonne foi de *Charles-Quint* ne fut pas
plus grande ni plus essentielle dans les

(1) Voltaire dans la *Tragedie d'Alzire* , Act.
V. Scen. V.

(2) Brantôme , *Capitaines Etrangers* , Tom. I.
Pag. 39.

affaires politiques, que dans celles de la Religion. Combien de fois ne trompa-t-il pas *François I.* ? Combien de fois ne lui manqua-t-il pas de parole ? Que n'inventa-t-il pas pour noircir & pour décrier ce Prince dans l'esprit de tous les Potentats de l'Europe ? Il répandit des émissaires dans tous les Cercles de l'Empire, qui publioient comme une chose certaine, qu'on avoit fait brûler en France tous les Allemands qui s'y étoient trouvés pour trafiquer ou pour voyager. Ses impostures furent autorisées par ses Prédicateurs, & insérées dans les Libelles approuvés par des Magistrats Ecclésiastiques & Séculiers. Quelque grossière que fût une pareille calomnie, elle ne laissa pas de trouver créance chez bien des gens : elle eut des effets très-pernicieux ; & l'Allemagne entière en fut prévenue en moins de quinze jours. Cette imposture & ces mensonges furent enfin détruits par Langeai, Envoyé de *François I.* qui en arrivant à Francfort dans le temps que les Marchands de tous les Cercles de l'Empire revenoient de la foire de Lyon, avoit eu la précaution de les faire paroître devant le Ma-

gistrat de Strasbourg, entre les mains duquel ils déposèrent qu'on les avoit reçus en France avec toute sorte d'humanité & que les François ne chagrinoient pas même les Allemands pour le fait de la Religion.

Cette calomnie, aussi visiblement détruite, auroit dû couvrir *Charles-Quint* de honte & de confusion, & l'empêcher d'avoir recours désormais à de pareils expédients pour animer contre *François I.* les Cercles de l'Empire; mais pourvû qu'il vînt à bout de ses desseins, il ne s'embarassoit pas de ce qu'on penseroit de sa bonne foi. Ses premières impostures avoient réussi, ç'en fut assez pour l'engager à avoir recours à de nouvelles. Lorsque les Ambassadeurs, que la France avoit envoyés à Venise, eurent été assassinés, on ne trouva sur eux aucun de leurs papiers, dont ils avoient eu soin de se défaire peu de temps auparavant, par les conseils de Langeai, qui, dans la suite ayant prouvé que cet assassinat s'étoit fait par les ordres du Marquis du Guât, mit le Conseil de l'Empereur dans une grande allarme; les Allemands, les Italiens prévoyant que la Fran-

150 LETTRES CABALISTIQUES ,
 ce se prévaudroit avec avantage d'un crime
 aussi énorme , qui détruiroit la foi publi-
 que. Dans une situation si fâcheuse , *Char-*
les-Quint eut de nouveau recours à l'arti-
 fice qui lui avoit si souvent servi. Il alar-
 ma l'Empire par la crainte d'une union
 très-étroite entre la France & la Porte Otto-
 mane , quoique pour lors il n'en fût pas
 question. » On feignit , dit un Auteur , qui
 a parfaitement bien démêlé cette intri-
 gue (1) » , que des pêcheurs avoient trou-
 vé dans le Pô les hardes & les cafferes
 des Ambassadeurs , & on forgea sur ce
 mensonge des instructions & des chiffres
 à la mode , qu'il publia comme ayant
 été collationnés aux originaux. L'ins-
 truction qu'on attribuoit à Fregese , con-
 tenoit tous les moyens que la politique
 pouvoit inventer pour exciter le Sénat
 de Venise à se détacher des intétêts de
 l'Empereur. On y proposoit le partage
 du Duché de Milan entre les François
 & les Vénitiens , & l'on ne parloit en
 aucune maniere de conserver à l'Em-
 pereur la souveraineté de cet Etat. Au

(1) Varillas , Hist. de François I. pag. 412.

„ contraire , on dispoſoit des villes & de
 „ leurs banlieues , comme devant être in-
 „ corporées au domaine de la République
 „ & de la Monarchie Françoisé , qui ne
 „ relevoient de perſonne. L'inſtruction im-
 „ putée à Rincon étoit encore pire , en ce
 „ qu'elle ajoutoit l'impiété à la malice.
 „ On y propoſoit à Soliman de convenir
 „ avec la France pour attaquer en même
 „ temps la Maïſon d'Autriche par deux
 „ endroits ; & pour lui rendre cette corref-
 „ pondance plus néceſſaire , on l'avertiſſoit
 „ en ſecrét que la Hongrie qu'il venoit de
 „ conquérir , lui échapperoit ſans doute
 „ l'été ſuivant , s'il donnoit le loisir à l'Em-
 „ pereur de tirer ſes forces de Sicile , de
 „ Naples , de Milan , & des Pays-Bas , &
 „ de les joindre à l'armée formidable que
 „ la Diète de Ratisbonne ne manqueroit
 „ pas de lui accorder : au lieu que ſi Sa
 „ Hauteſſe vouloit s'engager à marcher ,
 „ en perſonne au printemps , avec trois
 „ cents mille hommes pour entrer dans
 „ l'Allemagne , le Roi ſe jetteroit dans le
 „ Duché de Milan avec cinquante mille
 „ hommes , & tiendrait occupés par cette
 „ diverſion les forces de l'Empereur , du-

„ tant que Sa Hauteſſe, prenant au dé-
 „ pourvu les Allemands , & les trouvant
 „ diviſés ſur la Religion , en auroit auſſi
 „ bon marché qu'elle avoit eu des Hon-
 „ grois la précédente campagne. L'artifice
 „ des Impériaux , étoit ſi groſſier , qu'il ne
 „ falloit qu'un peu de lumieres pour le dé-
 „ couvrir ; parce que non ſeulement ils
 „ n'offroient pas de produire les originaux ,
 „ mais encore ils donnoient lieu de les
 „ ſouſçonner d'avoir commis les meurtres ,
 „ en avouant dans une conjoncture auſſi
 „ délicate d'en avoir profité. Cependant
 „ il fit ſur la Diète de Ratiſbonne toute
 „ l'impreſſion qu'on ſ'en étoit promiſe ; &
 „ *François I.* paſſa pour un Prince prêt de
 „ renoncer à ſa Religion & à ſon honneur ,
 „ pourvû qu'on l'aidât à démembler de
 „ l'Empire le Duché de Milan. „

C'eſt à de ſemblables calomnies que *Char-*
les-Quint dut une partie de ſa gloire. Je ne
 diſconviens pas cependant, mon cher Orq-
 masis , qu'il n'ait eu bien de grandes qua-
 lités. Elles auroient été plus dignes d'admi-
 ration , ſi elles n'avoient point été ba-
 lancées par des défauts très-eſſentiels. On
 ne peut nier que cet Empereur ne fût bra-

re , vaillant , bon Général , généreux , & encore plus habile dans le cabinet qu'à la tête d'une armée. Mais ces talens , qui forment un Héros aux yeux du vulgaire , ne font souvent qu'un illustre criminel à ceux d'un sage Philosophe , dont le jugement doit nous paroître d'autant plus juste , qu'il a été autorisé par la Divinité , puisque malgré tant de rares qualités , la dissimulation & la mauvaise foi de *Charles-Quint* l'ont fait condamner à boire chaque jout cinquante-deux tasses de Thé élémentaire , pour netoyer son ame des souillures qu'elle avoit contractées par les impressions d'une politique *Machiavéliste* , qu'elle avoit aveuglement suivie.

Un défaut qu'on peut encore reprocher à *Charles-Quint* , c'est une vanité outrée. Les avantages qu'il eut à la tête de deux grandes armées contre Soliman & contre Barberousse , & les victoires qu'il remporta contre les Princes Protestants , lui avoient persuadé qu'il ne pouvoit manquer de se rendre maître de l'Europe entière. Il fut très défabusé de cette erreur sur la fin de ses jours ; & tout le monde convient que sa retraite fut plutôt un effet de son

dépit , que de son amour pour la solitude. Il se dégouta des grandeurs , parce qu'il vit que la fortune l'abandonnoit. Il agit à peu-près comme le Renard dont parle Phe-dre , il ne trouva les raisins trop verts que parce qu'il ne pouvoit y atteindre ; c'est-à-dire qu'il renonça à la conquête de la France , parce qu'après une guerre de plusieurs années , il ne put jamais en démembrer la plus petite Province.

Les Historiens Espagnols , Flamands , & Allemands , n'ont pas hésité à placer cet Empereur au-dessus des plus grands Héros : mais , lorsqu'on vient à examiner à quoi ont abouti toutes les batailles qu'on veut qu'il ait gagnées d'une manière si complète , on est surpris de voir que la guerre qu'il fit contre les Protestants , fut terminée à leur avantage ; & que bien loin d'avoir fait de grandes conquêtes sur la France , il ne put jamais venir à bout de reprendre entièrement celles qu'elle avoit faites sur lui.

Je te salue , charmant Oromasis , ou
Jehamiah & par Jehamiah.

L E T T R E XIII.

*Le Sylphe Oromafis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

ON fait aujourd'hui à Rome , sage & savant Abukibak , des Saints en aussi grand nombre , qu'on faisoit des Officiers Généraux en France pendant le ministère de Chamillard. Un homme d'un certain rang , après avoir fait une campagne , étoit hon- teux de n'être encore que Brigadier. Bien- tôt en Italie un Moine qui aura marmoté six mois dans son Breviaire , trouvera mau- vais qu'on ne songe point dès son vivant aux apprêts de sa béatification.

Il n'est rien de si plaisant & de si ca- pable de montrer jusqu'où peut aller la foiblesse & l'aveuglement des hommes , que de les voir défilier de temps en temps quel- ques autres hommes , & se prosterner en tremblant devant les images des gens , dont vingt ans auparavant ils ne faisoient aucun cas. Lorsque j'examine un Italien enlever d'un tombeau un squelette , ou pen-

dant quatre-vingt ans il avoit été enfermé, le placer ensuite sur un Autel, & l'encensoir à la main lui demander l'abondance, la santé du corps & la tranquillité de l'esprit, je reconnois ce superstitieux imbécille dont Horace s'est si plaisamment moqué, & qui, incertain si d'un morceau de bois il se feroit un Dieu ou un banc, se déterminoit enfin pour le Dieu, & adoroit ensuite en tremblant son propre ouvrage (1).

Les hommes, sage & savant Abukibak, ont été à-peu-près les mêmes dans tous les temps. La crainte & la superstition les ont fait tomber dans les plus grands excès. On s'étonne tous les jours de l'aveuglement des Payens, qui, dès qu'un de leurs Empereurs étoit mort, le plaçoient au rang des Dieux; & l'on ne dit rien de voir diviniser un nombre de simples particuliers, dont la plupart pendant toute leur vie non-seulement n'eurent que quelques vertus stériles & inutiles au bien public; mais même furent fort à charge à la So-

(1) *Olim truncus eram ficulneus, & inutile lignum. Cum Faber incertus scæmnum faceret ne an Priapum, Maluit esse Deum; &c.*

Horat. Satir. Lib. I.

ciété civile. Je crois , sage & savant Abukibak , que folie pour folie , celle de placer au rang des Dieux des hommes tels que Titus , Trajan , Marc-Aurele , & plusieurs autres Héros qui firent le bonheur des humains , est beaucoup moins grande que celle de déifier quelques Moines fainéants , & quelques Nonnains gourmandes ou pigriésches.

Je ne puis m'empêcher de rire lorsque je lis les déclamations que plusieurs Auteurs modernes ont faites contre les superstitions des Payens. Il est peu de pages où je ne dise : « Est-il permis qu'on dé-
peigne si bien dans les autres un ridicule dont on est soi-même si fortement
atteint , & dont on ne s'apperoit pour-
tant point (1) ? »

Je penserois qu'il faut que la plupart des hommes n'aient obtenu du Ciel que les moyens de reconnoître les sottises d'autrui , sans pouvoir réfléchir sur les leurs propres. Quelque bizarre que paroisse cette idée , elle semble être autorisée par l'a-

(1) *Quid rides ? mutato nomine de te Fabula narratur.*

Horat. Satyr.

veuglement de bien des gens , qui ne manquant nullement de génie , suivent néanmoins servilement tous leurs préjugés , quelque ridicules qu'ils puissent être.

Il y a quelque temps que je fus obligé de descendre chez les Gnomes , pour conférer avec Salmankar sur l'explication d'un passage d'Averroës. Le hasard fit que je rencontrai dans ces demeures souterraines quatre ames , à la canonisation desquelles j'avois assisté peu de jours auparavant , ayant eu la curiosité de me rendre à Rome , pour y voir cette cérémonie.

La première de ces ames avoit animé le corps de *Jean-François de Regis* , Prêtre Profès de la prétendue Société de Jesus. Elle avoit été condamnée à rester chez les Gnomes , pour avoir eu sur la terre un caractère jésuitique. La seconde , qui étoit celle de *Vincent de Paul* , Fondateur de la Congrégation des missions & des servites des pauvres , l'étoit de même pour avoir augmenté le nombre des pieux fainéants , & sous des noms pompeux réuni & rassemblé une infinité d'ignorants. La troisième avoit animé un corps femelle ; c'étoit celle de *Julienne Falconieri*. Les tourmens qu'elle

avoit fait souffrir pendant sa vie à de pauvres filles qu'elle avoit enfermées dans une prison, à laquelle elle avoit donné le nom de Monastere du Tiers-Ordre des servites de Notre-Dame, étoient la cause de sa punition. La quatrième de ses ames enfin, étoit celle de *Catherine Fieschi Adorne*. Cette Genoïse ayant eu le cœur trop tendre dans sa jeunesse, il arriva par malheur pour elle que sa passion eut des suites fâcheuses. Elle devint enceinte; & son Amant n'ayant pas jugé à propos de l'épouser, elle résolut de faire vœu de virginité dès qu'elle seroit accouchée. Il est vrai que c'étoit-là une Vierge d'une nouvelle fabrique, mais enfin de quelque espece qu'elle ait été, la Cour de Rome s'en est accommodée, & la Genoïse n'a pas dû se repentir d'avoir fait un petit poupon *innocent*, puisqu'elle lui est redevable de sa dévotion & de sa canonisation.

Juges, sage & savant *Abukibak*, de la surprise de ces ames, lorsque m'ayant demandé ce qu'il y avoit de nouveau sur la terre, je leur appris qu'elles avoient été canonisées. Elles crurent d'abord que je plaisantois, & refuserent obstinément

d'ajouter foi à mes discours : il fallut pour que je pusse obtenir quelque créance auprès d'elles , que je leur jurasse par *Jabamiah* que je leur disois la pure vérité. Après qu'elles ne purent plus en douter, leur étonnement augmenta : elles restèrent quelque temps sans parler. Enfin *Vincent de Paul* , rompant le silence , me demanda ce qu'il avoit donc fait pour mériter l'honneur qu'on lui avoit rendu ? « Vous avez opéré, lui répondis-je, après votre mort des miracles les plus étonnants. Il est prouvé dans les Actes de votre canonisation , qu'une Religieuse , qui avoit été accablée de plusieurs maux , en fut entièrement guérie par votre intercession (1). »

« Ce que vous me dites, répondit *Vincent de Paul*, m'apprend que les hommes aujourd'hui sont aussi fous qu'ils l'étoient de mon temps. Est-ce qu'ils ne se dé-

(1) *Insanabilibus , variisque obnoxiam Langoribus , illico sanitati restituir.*

Les inscriptions Latines qui se trouvent ici , sont les mêmes qui étoient dans l'Eglise lors de la Canonisation ; elles ont été extreites du *Mercure Historiq. & Politiq.* du Mois d'Août de l'an 1737.

„fabuſeront jamais de leurs préjugés ? En
 „vérité je trouve tout-à-fait plaſant qu'on
 „me faſſe faire de ſi belles choſes ſans que
 „j'en ſache rien. J'étois bien éloigné de
 „penſer que , relégué dans ces ſouterrei-
 „nes demeures , je participaffe au pou-
 „voir de la Divinité.

Quant à moi , dit *Jean François Regis* , je ſuis moins ſurpris que vous d'avoir été en-
 cenſé & invoqué après ma mort. Mes bons
 Confreres les Jéſuites ſont ſi avides de
 Saints , qu'ils ont déjà fait canonifer S.
 Guignard , S. Garnet & divers autres ſaints
 Perſonnages de cette eſpece , qu'au pre-
 mier jour , ils feront ſanctifier S. Girard
 & S. Peters , & peut-être canonifer en gros
 toute la Société , pour faire célébrer en
 un même jour la fête de tous les Jéſuites
 morts , comme on ſolemnife *in globo* celle
 de tous les Saints du Paradis. Cela ſeroit
 peut-être plus aisé & moins pénible , que
 d'entrer dans un détail particulier des
 actions de ceux auxquels on veut élever
 des Temples : outre que la dépense une
 fois faite , on ne débouſeroit plus rien
 pour les frais des nouvelles canonisations ,
 un Jéſuite mort ſeroit béatifié *ipſo facto* ,

avec pleine permission de faire autant de miracles que bon lui sembleroit , ou pour mieux dire , que ses Collegues vivants le jugeroient utile & nécessaire à l'avancement & à la gloire de la Société. Mais à propos de Miracles , je vous prie de me dire si j'en fais qui puissent être comparés à ceux de *Vincent de Paul*.

Comment ! repliquai-je au Jésuite : »
 „ Si vous en faites qui les égalent , ils les
 „ surpassent de beaucoup. Lorsqu'on célé-
 „ broit votre béatification , on porta à
 „ l'Eglise des Jésuites une fille née impo-
 „ tante d'une jambe , & elle fut guérie sur
 „ le champ par votre intercession (1).

Ma foi , s'écria *François Regis* , je suis fort content des miracles que mes camarades me font faire , & je me doutois bien qu'ils n'étoient pas gens à en choisir de la petite espece. Male peste ! ces prodiges-là ne sont pas des bagatelles. Une fille impotante guérie dans le moment : *statim ambulat* ! Vous me ravissez , en m'apprenant ces nouvelles. Il me reste cependant

(1) *Puella cruribus ab ortu capta ,
 Matre B. JO. FRANCISCUM invocante ,
 Statim ambulat.*

un petit scrupule, c'est que mes chers Confreres passent dans le monde pour être un peu fripons , sur-tout lorsqu'il s'agit de quelque fourberie spirituelle, ou de quelque fraude pieuse. Je crains bien que certains Critiques , qui veulent examiner les choses avant que de les croire , n'aillent se figurer que les Jésuites pouvoient bien avoir fait apostier cette prétendue estropiée , & que la guérison , aussi bien que la maladie , n'ont été causées l'une & l'autre que par quelques ducats.

„ Vous êtes trop défiant & trop attentif
 „ à vous tourmenter , *répondis-je à Fran-*
 „ *çois Regis.* Il faut vous contenter d'avoir
 „ pour vous tous les superstitieux & les
 „ imbécilles. Le nombre en est si grand ,
 „ que vous n'avez rien à redouter du peu
 „ de gens sensés qui connoîtront la faus-
 „ seté de vos miracles. Votre gloire n'en
 „ fera pas moins grande. Reposez-vous sur
 „ vos Confreres , ils sauront bien soutenir
 „ votre réputation. Vous voyez qu'ils s'y
 „ prennent de la bonne maniere , & vous
 „ avouez vous-même que vous êtes très-
 „ content des miracles qu'ils vous font
 „ faire.

Je voudrois bien , dit *Julienne Falconieri*,
 en s'adressant au Jésuite , être aussi cer-
 taine de la sage prudence de mes Reli-
 gieuses , que vous devez être assuré de celle
 de vos compagnons. Mais je suis persua-
 dée que ces Pécores de Nonnettes ne me
 font faire que des miracles ridicules ou
 puérils. Je tremble que tout mon pouvoir
 ne se borne à avoir guéri quelqu'un du
 cours de ventre , ou du mal aux dents.

» Rassurez-vous dis-je à *Julienne Falco-*
 » nieri , les Religieuses sont aujourd'hui
 » presque aussi ingénieuses que les Moines
 » les plus raffinés. Vos Nonnains vous ont
 » fait faire plusieurs miracles très-écla-
 » tants. Une de vos côtes (1) répandit une
 » suave odeur qui parfuma toute une Egli-
 » se ; on eût cru être dans la boutique
 » d'un Parfumeur , en sentant le musc &
 » l'ambre qu'exhaloit cet os. Tous ceux qui
 » eurent de l'odorat , & qui se trouverent
 » dans l'Eglise , crièrent miracle , il n'y
 » eut que les Punais qui purent douter de
 » l'authenticité de ce prodige.

(1) *Sacra Juliana costa*
Templum odore perfudit.

Je crains bien , répliqua Julienne , que quelques-uns de ces esprits forts , qui font gloire de ne rien croire , n'aient fait courir sourdement quelque bruit défavantageux à ma réputation. Il me semble leur entendre dire : „ En vérité voilà un plaisant Miracle ! Il n'est point de Distillateur qui n'en puisse opérer de semblable , „ & qui ayant renfermé quelque odeur forte dans une boîte , ne la laisse exhaler „ en ouvrant cette même boîte , qui à coup sûr n'a rien de surnaturel & de miraculeux.

„ Vous êtes , dis-je à Julienne , aussi difficile sur le choix des Miracles , que le „ Jésuite *Regis*. Vous le seriez beaucoup moins , si vous faisiez réflexion sur la force des préjugés du vulgaire. Avez-vous „ oublié jusqu'à quel point les hommes portoient la superstition lorsque vous „ étiez dans le monde ? Ils sont toujours les mêmes , ils n'ont point changé , & „ ils ne changeront pas dans la suite , selon toutes les apparences. D'ailleurs , une „ personne qui s'aviserait de vouloir examiner en Italie l'authenticité de la vertu „ odoriférante de votre côte , seroit bien

„ & duement brûlée. Voyez , je vous prie
 „ si beaucoup de gens iront courir le risque
 „ de faire une recherche aussi dangereuse. „

Puisqu'on est si scrupuleux , dit *Catherine Fieschi Adorno* , sur le chapitre des Miracles , que les plus faux & les plus ridicules sont reçus comme bons & authentiques , j'espère qu'après ma mort on m'en aura aussi fait faire quelques-uns , & puisqu'on m'a canonisée il faut bien que j'aye opéré quelques guérisons miraculeuses. „ Com-
 „ ment si vous en avez opéré , repliquai-je
 „ à l'ame de la nouvelle *Sainte Genoïse*.
 „ Vous en avez fait d'aussi surprenantes ,
 „ que les plus belles qu'on attribue à Hippo-
 „ crate & à Galien. Une Dame , après une
 „ longue & douloureuse maladie fut gué-
 „ rie subitement par votre intercession (1).
 „ D'autres attaquées de fortes paralysies ,
 „ pour vous avoir fait de petits compli-
 „ ments bien tournés , recouvrèrent une
 „ parfaite santé (2). Trouvez-vous que ce
 „ soient là des bagatelles ?

(1) *Nobilem Virginem diuturnis ,
 Ac gravissimis oppressam morbis
 Subita incolumitati restituit.*

(2) *Implorato Catharinæ auxilio ,
 Paralytica mulieres
 Illico convalescunt.*

Il s'en faut bien , dit *Catherine*. Je suis fort contente des prodiges que j'opere , & vous comparez avec beaucoup de fondement mes guérisons à celles que font les Médecins ; car je les fais sans trop le savoir , & je suis redevable au hazard , ainsi qu'eux , de ma réputation. Je n'eusse jamais pensé , lorsque j'étois sur la terre , qu'il y eût eu autant de ressemblance entre les Saints que fait la Cour de Rome , & les Empiriques que forment les Universités de médecine. Je vois à présent que les uns & les autres sont des Charlatans , qui guérissent par cas fortuit , & qu'on regarde cependant avec un profond respect.

« Vous avez raison , dis-je à *Catherine* ,
 « la même crainte qui donne tant de cré-
 « dit aux Médecins , fonde & soutient ce-
 « lui des Saints. On les invoque , parce
 « qu'on attend d'eux la santé , ou quel-
 « qu'autre bien. Si l'on savoit combien
 « leur pouvoir est petit , ils seroient bien-
 « tôt abandonnés ; mais ils ne doivent
 « point craindre un pareil sort , puisque
 « leur culte est fondé sur la crainte & l'es-
 « pérance. Ces deux passions sont aussi na-

» turelles aux hommes, que l'étendue l'est
» à la matiere.

Vous me faites plaisir, s'écria *François Regis*, de m'assurer qu'on encensera éternellement ma figure. Je ressens une joie infinie de savoir que je suis sur un Autel, & qu'après ma mort j'ai un sort aussi brillant que celui d'Hercule. » Il manque encore quelque chose à votre bonheur, » répliquai-je à ce Jésuite. Hercule après son Apothéose, épousa dans le Ciel Hébé, Déesse de la jeunesse. Croyez-moi, formez des nœuds éternels avec *Catherine Fieschi*. Quoique votre mariage ne soit qu'un lien spirituel, cela » pourra vous amuser, puisque votre ressemblance avec Hercule en deviendra » plus complete. Vous me donnez-là un excellent conseil, répliqua *Regis*. Je le suis avec joye, & j'offre ma main à l'aimable Catherine. Et moi la mienne à la charmante Julienne, s'écria joyeusement Vincent de Paul. Allons que les Gnomes, témoins de nos Hymens, prennent part à la Fête, & que dans ces ténébreuses demeures on fasse des folies égales, s'il se peut, à celles qu'on a faites

faites sur la terre le jour de notre Canonisation.

Tous les Gnomes, sage & savant Abukibak, éclaterent de rire à cette saillie, & je vis avec regret que j'étois obligé de finir ma conversation, & de m'en retourner dans le léger empire des airs.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



LETTRE XIV.

Astaroth, au sage Cabaliste Abukibak.

IL y a quelque-temps, sage & savant Abukibak, que je te promis de t'instruire d'une conversation entre le Philosophe Cynique *Diogene*, & le Jésuite *Girard*. Ils ont été tous les deux condamnés à rester dans nos ténébreuses demeures, à cause du scandale qu'ils ont causé pendant leur vie, & des fautes énormes qu'ils ont commises contre les bonnes mœurs; l'un en abusant du nom de Philosophe, & l'autre de celui de Directeur.

Comme *Diogene* a conservé dans les en-

170 LETTRES CABALISTIQUES ,
fers son caractère railleur & mordant il
plaisantoit souvent le Jéuite *Girard* , qui
évitait le plus qu'il pouvoit , en habile po-
litique , d'en venir à des éclaircissements ,
qu'il prévoyoit ne devoir pas lui être avan-
tageux. Mais enfin , ennuyé un jour d'essu-
yer sans cesse les plaisanteries du Cynique ,
il ne put s'empêcher de lui dire : » Si après
votre mort vous eussiez été moins fou &
» moins orgueilleux que pendant votre vie ,
» vous appercevriez aisément la différence
» qu'il y a entre un damné de mon rang &
» de mon mérite , & un insensé tel que
» vous » A peine le Disciple d'Ignace eut-
il achevé ces paroles , que *Diogene* saisissant
l'occasion qui lui étoit offerte , lui dit en
riant : » il faut examiner quel est de nous
» deux celui qui mérite à plus juste titre
» le nom d'illustre damné. „ Le commen-
cement de cette conversation , sage & sa-
vant Abukibak , m'ayant paru intéressant &
propre à pouvoir t'amuser pendant quel-
ques moments , je transcrivis sur mes ta-
blettes le Dialogue que je t'envoie.



*Dialogue entre D I O G E N E le Cynique,
& le Jésuite G I R A R D.*

D I O G E N E.

J'entrevois, mon cher Ignacien , que vous voulez me faire un crime capital d'avoir été orgueilleux. Il est vrai que je n'ai point été tout-à-fait exempt de ce défaut. Mais êtes-vous en droit de me le reprocher , vous qui aviez autant de vanité que trois Jésuites ensemble ; Dès le moment qu'on vous mit en prison , loin que votre vanité diminuât , elle sembla prendre de nouvelles forces. Lorsque j'étois retiré dans mon tonneau , quelque fieré que j'affectasse , du moins ne faisois-je pas servir les mysteres & les Prêtres du Paganisme à autoriser ma vanité. Je respectois la Religion du pays où j'habitois , quoique je n'y eusse gueres plus de croyance que vous au christianisme. Il s'en faut bien , mon cher Jésuite , que vous ayez tenu une conduite aussi sage & aussi équitable. Comme il est défendu aux Prêtres prisonniers de dire la Messe , vous prîtes un Capucin pour votre Aumônier , & vous communiez régulièrement

H ij

tous les jours de sa main. Peut-on pousser plus loin l'orgueil ? Dans le temps que l'Europe entière vous regardoit comme un scélérat, que les gens mêmes qui vous étoient les plus favorables, n'étoient pas trop persuadés de votre innocence, par une ostentation insupportable vous faisiez avec emphase & avec beaucoup d'assurance ce que les personnes les plus pieuses ne font qu'après un mûr examen de leurs fautes, & un repentir sincère.

G I R A R D.

J'étois obligé d'agir de cette manière pour tâcher d'en imposer à mes juges, & pour sauver l'honneur de la Société. Ma dévotion, quelque fausse & quelque fabuleuse qu'elle fût, ne laissa pas de prévenir bien des gens en ma faveur. D'ailleurs, outre mon intérêt propre, qui m'obligeoit à employer toutes les ruses que l'hypocrisie pouvoit me fournir, celui de la Société exigeoit qu'au milieu d'un nombre de criminels enfermés dans la prison où j'étois détenu, j'affectasse la sécurité d'un Saint persécuté par ses ennemis. Je mettois par-là son honneur & le mien à couvert, en tout cas que mes Juges m'eussent con-

damnés à la mort. Car mes Confreres n'auroient pas manqué d'entreprendre ma justification , & de relever avec éclat les exemples de piété que j'avois donnés pendant mon emprisonnement. Vous êtes donc très-mal fondé à me reprocher d'avoir pris un Capucin pour Aumonier , il n'étoit pas plus le mien , que celui des autres criminels. Il est vrai que je m'en servois beaucoup plus qu'eux , parce que j'avois plus d'esprit & de bon sens. Si vous appelez orgueil une prudence utile , il faudra , pour être simple , être fou ou brutal , vous imiter enfin dans toutes vos extravagances , insulter les Princes & courir nud par les rues. Pouvez-vous me reprocher d'avoir eu de la vanité , vous qui affectâtes de mépriser toutes les politesses d'Alexandre , pour avoir la satisfaction de montrer que vous étiez au-dessus des libéralités d'un aussi grand Roi ?

D I O G E N E.

La réponse que je fis à Alexandre , devoit être moins mauvaise que vous ne pensez , puisqu'il ne put s'empêcher de m'admirer , & qu'il avoua que s'il n'avoit point été Alexandre , il eût voulu être

H iij

Diogene. Je ne crois pas , mon ami Ignacien , que jamais aucun Souverain , quelque petit qu'il soit , se soit avisé de souhaiter d'être le Jésuite *Cirard*. Si quelqu'un a envié votre sort , c'est quelque Frere-lai , qui entendant parler de vos prouesses avec la Cadriere , auroit fort souhaité de lui donner aussi quelques leçons , mi-parties spirituelles & charnelles.

G I R A R D.

En vérité il vous sied bien de me reprocher mes mauvaises mœurs , vous qui pendant toute votre vie avez fait honte à l'humanité , & qui tâchiez , autant que vous pouviez de vous mettre au rang des bêtes. Ainsi qu'elles , vous braviez toutes les règles de la pudeur , & vous offriez aux yeux des spectateurs des scènes que l'impiété du Paganisme n'a supportées qu'avec peine. Alexandre eût bien mieux fait , au lieu de vous aller rendre visite dans votre tonneau , de vous y faire renfermer & précipiter ensuite dans la mer. Il eût purgé la Grece d'un monstre , qui violant les bienséances les plus nécessaires , apprenoit aux hommes à ne regarder la pudeur que comme une vertu ridicule. Est-il possible qu'il

y ait des gens assez prévenus , pour vous accorder le nom de Philosophe ? Il falloit qu'ils fussent aussi aveuglés que cette fameuse Courtisane , qui vendant si cher ses faveurs à de jeunes Grecs , beaux & bien faits , vous les prodiguoit *gratis*. Je voudrois bien savoir ce qui lui avoit donné du goût pour vous. Auroit-ce été votre bissac , garni de quelques mauvais oignons , ou votre figure crasseuse & puante. Convenez que ceux , qui ont estimé votre façon de penser , ont agi d'une manière aussi extravagante , que celles qui se sont laissées séduire aux charmes de votre personne. Votre esprit étoit aussi vicieux que votre corps étoit dégoûtant.

D I O G E N E .

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis aperçu qu'un Jésuite , pour mordre , vaut bien un Philosophe Cynique. Je suis charmé que vous ne m'épargniez pas. En me reprochant mes défauts , vous m'en rappelez plusieurs des vôtres. Je conviens de bonne foi que je me suis laissé emporter à des excès très-condamnables. Je croyois qu'une action qui d'elle-même n'avoit rien de vicieux , ne devenoit point criminelle

H i v

pour être commise devant des témoins. *Il n'y a point*, disois-je, *de crime à dîner. Que je dine donc dans la rue, ou dans la maison, cela est toujours innocent, puisque je ne fais que dîner.* Sur ce faux raisonnement que je pouffois à l'extrême, je pensois que je ne commettois point une faute, en accomplissant les devoirs du mariage en pleine rue. Je reconnois à présent combien ma façon de raisonner étoit contraire à la pudeur, à la bienséance, & même à toutes les vertus. Mais enfin si j'ai péché, je suis excusable, puisque j'ai cru ne pas commettre une faute. D'ailleurs j'avois trouvé la Secte des Cyniques établie, & l'exemple d'Anthisthene, qui en avoit été le Chef & le Fondateur, m'autorisoit dans mes erreurs. Aviez-vous les mêmes excuses, & votre Patriarche Ignace vous avoit-il appris à débaucher des pénitentes, à abuser de la Religion, & à la faire servir à vous former un petit Serrail ? Les Athéniens souffroient les Philosophes Cyniques : ils leur permettoient de suivre les coutumes de leur Secte ; mais les François permettent-ils aux Jésuites d'engrosser des filles ? Souffrent-ils qu'ils les fassent avorter ; On m'a

assuré quede pareils crimes sont ordinairement très-sévèrement punis en France. Je fais bien que si vous aviez fait à Athenes ce que vous avez fait à Toulon, vous n'auriez pas évité la grillade. Un Prêtre qui eût débauché une Vierge consacrée au service de la Déesse Minerve, eût été traité de la même maniere qu'un Rabbín qui tombe dans les mains d'un Inquisiteur. Ainsi, si justice vous avoit été faite, dans quelque temps que vous eussiez vécu, vous auriez été bien & duement brûlé : au lieu que dans le siècle où je vivois, mes impuretés ne bleissoient point les Loix de l'Etat : & si j'avois été dans le vôtre, je me serois conformé aux manieres que j'aurois trouvé établies. Quant au goût que Laïs avoit pour moi, & sur lequel vous vous récriez si fort, en vérité je crois que vous avez oublié qu'elle étoit votre figure. Votre ame habitoit sur la terre, mon cher Ignacien, dans un corps beaucoup plus laid que le mien. Il étoit long, sec, décharné, avoit la face pâle & blême, & les yeux enfoncés : voilà votre figure peinte d'après nature. Ajoutez à cela que votre souffle puoit, & qu'on en sentoît de dix pas les pernicieuses

H v

178 LETTRES CABALISTIQUES ;
exhalaisons. Ho par ma foi, mon cher Girard, point de comparaison entre vous & moi pour l'individu corporel. Aussi n'eus-je pas besoin d'échauffer Laïs par des boissons fortes pour la disposer à m'accorder ses faveurs & si l'on en croit la médisance, vous ne fûtes redevable de celles de la Cadriere, qu'à un breuvage que vous lui fîtes avaler. La conquête d'un cœur, qu'on obtient lorsqu'on a étourdi l'esprit, ne doit gueres flatter.

G I R A R D.

Est-il permis que vous soyez assez crédule pour adopter toutes les impertinences qu'on a débitées sur les prétendus sortilèges dont on m'a accusé ? Vous qui, lorsque vous viviez, croyiez à peine l'existence de la Divinité, après votre mort vous ajoutez foi à des contes de vieilles inventés par mes ennemis, & dont je me servis avantageusement pour me justifier dans l'esprit de tous les gens de bon sens : en sorte que mes adversaires me fournirent des armes pour les combattre.

D I O G E N E .

Il s'en faut bien que je pense que vous fussiez forcier ; mais pour un maître fourbe , je vous rends la justice d'être persuadé qu'il s'en trouvoit peu parmi vos Confreres qui vous égalassent. Or , je me rappelle d'avoir entendu dire à quelqu'un qui m'a même assuré que ce fait étoit constaté dans les dépositions de la Cadiere , qu'un jour dans vos ébats amoureux vous prîtes cette pauvre fille à l'Italienne ou à la Jésuitique : & que comme vous prévoiez que votre chere pénitente pourroit apporter à vos desirs Gomorriens *une ame tant soit peu récalcitrante* , vous lui fîtes boire auparavant une liqueur qui lui causa une espece d'extase ou d'assoupissement , pendant lequel vous ne vous amusâtes pas à dire votre Bréviaire. Seroit-ce donc être fort crédule que de penser que , lorsque vous donnâtes les premières leçons à la Cadiere , vous vous servîtes des mêmes moyens , que quand vous voulûtes vous écarter des usages ordinaires ? Au reste je trouve assez particulier que vous me reprochiez de n'avoir presque pas cru l'existence de la Divinité. Il est vrai

H. vj

que vous en étiez bien persuadé : il paroît par la conduite que vous avez tenue , que vous étiez un des plus francs Athées qu'il y eut de votre temps : car si vous aviez été persuadé de l'existence d'une Divinité , vous auriez cherché sans doute à vous guérir d'une passion qui vous faisoit commettre tous les jours un nombre infini de crimes atroces. Vous aviez trop d'esprit pour ne pas voir que , s'il y avoit un Dieu , il falloit que vous fussiez damné , en vivant comme vous viviez. Cependant il paroît que vous n'avez jamais pensé à vous repentir de vos fautes. Si le Ciel n'eût pas mis un frein à vos impudiques desirs , vous auriez mis à contribution toutes les femmes & les filles de Toulon. Vous en aviez déjà rangé plus de soixante au nombre de vos Stigmatées. Entre nous soit dit , mon cher Girard , vous savez bien que vous ne vous contentiez pas de les baiser aux pieds & aux mains , & que vous les stigmatisiez dans un endroit où il eût été impossible que le Séraphique S. François eût pu l'être. Ce sont-là des preuves essentielles de votre ferme croyance de l'existence de la Divinité. Je vous aurois conseillé sur ces

article de garder le silence , vous auriez beaucoup mieux fait.

G I R A R D .

Quand il seroit vrai que ma conduite feroit soupçonner que j'étois Athée dans le fond du cœur , du moins j'avois le bon sens & la précaution de cacher mes vices le plus qu'il m'étoit possible. Ce ne fut que par un malheur imprévu & dont je ne fus point la cause , que mon intrigue avec la Cadriere éclata dans le Public : vous qui faites si fort le raisonneur , j'au-rois voulu vous voir à ma place. Si vous saviez qu'elle difficulté il y a à gouverner seulement deux dévotes amoureuses , vous seriez étonné que pendant très-long-temps j'aie pu en mener plus de vingt à ma fantaisie , & les obliger à vivre en paix & unies entr'elles. Vous vous tromperiez fort , si vous croyiez que l'emploi de Directeur , & de Directeur amoureux soit aussi aisé à remplir que celui de Philosophe Cynique. Le premier demande beaucoup de prudence & de politique , le second n'exige que de l'effronterie. Aussi vous en êtes-vous acquitté dignement , soit par vos actions

182: **LETTRES CABALISTIQUES,**
soit par vos discours impudiques. Si vous aviez assisté à un de mes sermons, vous auriez vu alors de quelle dissimulation j'étois obligé d'user. Le cœur pénétré des sentiments les plus tendres, personne ne déclamoit avec plus d'emphase que moi contre l'amour. Aussi mes Confreres, après ma mort, ayant tenté de réhabiliter ma réputation, n'ont-ils pas manqué de faire mention de la rigidité de ma morale.

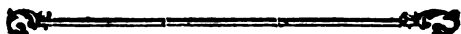
D I O G E N E.

Il s'en faut bien qu'elle valût la mienne, & en ce point vous êtes encore bien au dessous de moi. Vos sermons, vos sentiments sévères ont été loués par les Jésuites : je n'en suis pas étonné. Eussiez vous prêché la morale la plus relâchée, ils soutiendroient que vous étiez un Casuiste très-sévère. Plus un Ignacien distingué fait de fautes & plus la Société s'attache à les justifier. Elle s'est contentée après votre mort de vous faire passer pour un fameux Moraliste, parce qu'elle a cru que cela suffisoit pour rétablir votre mémoire ; mais si le Parlement de Provence vous eût rendu justice & qu'il vous eût fait brûler, alors elle se

feroit crue obligée de vous faire canoniser comme un martyr: en sorte qu'on peut dire que votre canonisation n'a tenu qu'à une voix. Dix de vos Juges vous condamnerent à la mort, dix autres vous déclarerent innocent , & votre arrêt passa *in mitiorem* , le sentiment de la douceur en matiere criminelle l'emportant toujours sur la rigueur à égalité de voix. Penſez-vous que les gens de bon ſens auroient ajouté beaucoup de foi à votre béatification ! Ils ne ſont gueres plus perſuadés de la pureté de votre morale; mais des Peres de l'Egliſe ont donné de grandes louanges à la mienne. Saint Jérôme & Saint Chryſoſtôme ont fait mon éloge , ami Girard , & ce ne ſont pas là des Jéſuites.

Je ſouhaite , ſage & ſavant Abukibak , que cette converſation puiſſe t'amuſer. Je te ſalue , en *Belſebut* , & par *Belſebut*.





L E T T R E X V .

*Le Cabaliste Abukibak , à son Disciple
ben Kiber.*

JE ne doute pas , mon cher ben Kiber , que tu n'aies fait de sérieuses réflexions sur les dernières Lettres que je t'ai écrites. Je t'y montrois les avantages que tu retirerois en t'unissant avec quelque intelligence céleste. Je veux aujourd'hui , pour te fortifier dans le dessein que tu as pris , te faire appercevoir les principaux défauts qua l'on rencontre chez les femmes qui paroissent quelquefois les plus aimables.

Considere , mon cher ben Kiber , les maux qu'une femme jalouse fait souffrir à son époux. Il y a peu de femmes aujourd'hui qui pensent ainsi qu'Andromaque , épouse du vaillant Hector. Euripide (1) nous apprend que cette Troyenne avoit aimé jusqu'aux maitresses de son mari , &

(1) Euripide *in* Androm.

qu'elle avoit allaité les enfans illégitimes qu'il en avoit eus. Aujourd'hui tant de vertu & de douceur ne se trouve plus que chez les Esprits aëriens. Si vous épousez une Sylphide ou une Salamandre, vous aurez un Serrail peuplé mille fois plus que ne l'est celui du Sultan. Les beautés aëriennes contentes d'acquérir l'immortalité, ne sont point jalouses des faveurs qu'on prodigue à leurs concitoyennes. Chaque Sylphide pense d'une façon aussi noble que Livie, & l'épouse de Cromwel. Ces deux femmes étoient élevées au-dessus des faiblesses de leur sexe : la première favorisoit les amours d'Auguste, afin de maintenir son crédit ; la seconde servoit habilement les passions de son mari, & sacrifioit à son ambition démesurée une inutile jalousie.

On a vu dans ces derniers temps quelques maîtresses de Souverains tenir la même conduite ; mais en général la jalousie est le plus grand défaut des femmes. Si l'amour ne leur en fait pas ressentir les mouvemens, la vanité tient la place de la tendresse, & produit le même effet.

Il est certain, mon cher ben Kiber,

que parmi les maris qui sont la victime d'une humeur jalouse de leurs femmes , plus de la moitié doivent attribuer leurs maux plutôt à l'orgueil du sexe , qu'à son amour pour la fidélité & la constance. Si nous faisons attention que les femmes qui ont été les plus coquettes , ont souvent été les plus jalouses , nous serons convaincus de cette vérité. Combien de Souverains , qui ont été sacrifiés à de simples particuliers , n'ont-ils pas fait faire mille extravagances à leurs maîtresses , dans le temps même qu'elles leur préféreroient des rivaux qui leur étoient bien inférieurs par la naissance & par le rang ? Ces femmes suivoient les mouvements des différentes passions dont elles étoient agitées , & il n'y avoit rien de bien extraordinaire dans leur conduite. L'amour qui égale tous les hommes , leur faisoit sacrifier le Prince au courtisan ; & la vanité leur faisoit souffrir à regret qu'un Captif illustre voulût rompre ses fers & sortir d'esclavage.

Sans te citer , mon cher ben-Kiber , un nombre d'exemples qui justifieroient ce que je te dis , je me contenterai d'en rapporter un , connu de toute la France.

Vous avez sans doute entendu parler de cette fameuse Desmar, qui succéda à la Channelé, & qui disputa à la du Clos le prix de la déclamation. Elle fut aimée avec passion du Duc Régent. Un amant de cette volée frappa son orgueil, mais ne fixa pas sa tendresse. Baron avoit un fils, donc elle étoit éperduement amoureuse; le Prince apprit qu'on le sacrifioit à un Comédien. Il se plaignit, il gronda, il menaça. Tous ses discours furent inutiles; & la Desmar, forcée de s'expliquer entre lui & son rival, avoua qu'elle aimoit mieux les coups de pied que lui donnoit Baron, que les présents dont le Duc la combloit. La passion de la Desmar étoit si violente, qu'elle étoit connue de tout Paris. On couroit en foule au spectacle, pour voir représenter une pièce dans laquelle cette Comédienne jouoit le rôle de Pâché, & Baron celui de l'amour. Qui croiroit qu'une femme aussi sensible eût pensé mourir de douleur de perdre un amant qu'elle n'aimoit point? Peu s'en fallut cependant que cela n'arrivât; & lorsque le Duc l'abandonna entièrement, elle se livra au plus mortel chagrin. Elle ne put souffrir de perdre une

188 LETTRES CABALISTIQUES ;
conquête si glorieuse. Combien de femmes n'y a-t'il pas qui pensent de même qu'elle, & qui ne ressentent la perte d'un amant, que par la douleur & le dépit que souffre leur amour propre ?

En épousant une Sylphide, mon cher bien Kiber, tu n'auras rien à redouter des funestes effets d'une humeur jalouse. Tu trouveras encore bien d'autres avantages. L'intérêt ni l'avarice ne regnent point chez les Esprits élémentaires. Tu ne seras point obligé de t'engager par un contrat public à contenter l'avidité d'une femme, dont la lésine surpasse quelquefois les histoires que les Auteurs le plus critiques ont écrites. Une Sylphide ne te dira jamais :
„ vous êtes un dissipateur, je veux me sé-
„ parer de vous. Je prétends que vous me
„ rendiez la dot que vous avez reçue. Si
„ vous ne voulez point consentir amiable-
„ ment à notre séparation, je me pour-
„ voirai en Justice. Ma famille entrera
„ dans mes raisons : elle ne souffrira point
„ qu'un homme, qui devoit s'estimer très-
„ heureux d'avoir épousé une femme aussi
„ rangée que moi, veuille la réduire à la
„ mendicité. „

C'est-là , mon cher ben-Kiber , le langage d'un nombre infini de femmes , qui font sentir vingt fois par jour à leurs époux le triste avantage qu'elles leur ont procuré en leur apportant une dot considérable. Combien d'hommes n'y a-t'il pas , qui voudroient de tout leur cœur avoir pris leurs épouses avec les seuls habits qu'elles avoient sur elles ? Peut-être même vont-ils jusqu'à souhaiter de les avoir reçus chez eux dans un état aussi simple , que celui dans lequel Eve s'offrit aux yeux d'Adam. *Du moins , disent-ils , l'on ne nous reprocheroit plus ces richesses , qui ne servent qu'à nous rendre la victime d'une épouse impérieuse.*

Quelque infortuné que soit le sort de ces maris malheureux , il l'est cependant beaucoup moins que celui de ceux , qu'un vice contraire à la lésine conduit bien-tôt à l'Hôpital. Quel est le désespoir d'un homme , qui , souvent chargé d'une nombreuse famille , voit dissiper tout son bien en festins , en parties de plaisirs , & en dépenses folles & frivoles ? S'il ose se plaindre & vouloir remédier à de pareils abus , de quel torrent d'injures ne se voit-il pas ac-

cablé ? On lui reproche son avarice , on lui fait un crime de son économie , on lui cite l'exemple de trente maris assez imbécilles pour se laisser voler tranquillement & sans mot dire. Quel parti peut-il prendre dans un cas pareil pour se tirer d'embarras ? Il n'en est aucun qui s'offre à son esprit. S'il consent à suivre les sentiments de la femme , le voilà ruiné à jamais ; & s'il persiste à s'y opposer, dans quels malheurs ne tombe-t-il point ? Et quels maux ne doit-il pas se résoudre d'essayer ? Il faut qu'il vive avec une furie , qui saura bien trouver le moyen de prendre ce qu'on lui refusera. L'infortuné mari doit encore s'estimer heureux , si elle veut bien s'en tenir au larcin qu'elle fait dans son ménage , & si elle ne cherche pas quelque amant libéral qui fournisse à sa dépense.

La chasteté est une vertu que la plupart des femmes regardent comme une chimère ; celles qui sont nées dans le plus haut rang , sont les premières à mépriser les règles de la bienséance. A quel excès ne se sont pas portées des Princesses , des Reines & des Impératrices ? Sans m'arrêter à rappeler, mon cher bien Kiber , les débau-

ches de Messaline, de Julie, & de tant d'autres Princesses Romaines, réfléchis sur les désordres de Marguerite de Valois. Cette premiere épouse de Henri IV. se livra sans réserve aux plus grands excès. Il n'est aucun Etat, dans lequel elle n'ait eu quelque amant; elle en choisissoit même parmi les pages & les valets de pied. La vertu, si l'on veut en croire bien des Historiens, ne fut pas davantage le partage de Marie Stuart, que de Marguerite de Valois. Combien d'autres Princesses n'a-t-on point accusé d'infidélité & d'inconstance? Mais, sans aller chercher des exemples parmi les Souveraines, les femmes en général n'en fournissent-elles pas un assez grand nombre? Elles ne sont pas même scandalisées qu'on soutienne que dans une aussi grande ville (1) que Paris, à peine

- (1) Charmé de Juvenal & plein de son esprit ;
 Venez-vous, diras-tu, dans une piece outrée
 Comme lui nous chanter que dès le temps
 de Rhée,
 La chasteté déjà la rougeur sur le front,
 Avoit chez les humains reçu plus d'un affront;
 Qu'on vit avec le fer naître les injustices,
 L'impiété, l'orgueil & tous les autres vices;
 Mais que la bonne foi dans l'amour conjugal
 N'alla point jusqu'au temps du troisieme métal.

192 LETTRES CABALISTIQUES ,
s'en trouve-t'il ent'elles trois ou quatre ;
dont les mœurs sentent la pureté du sie-
cle d'Astrée. Je ne crois pas que jamais au-
cune ait fait un crime capital à Despréaux
d'avoir soutenu ce fait dans sa dixieme Sa-
tyre.

Le beau sexe s'est insensiblement accou-
tumé à s'entendre plaisanter sur l'infidélité ;
il a cru qu'il ne devoit opposer que des
plaisanteries à des plaisanteries. La maxime
est commode ; mais elle est peu propre à
réprimer les mœurs. Il est des choses, dont
on ne devroit jamais parler qu'avec la dé-

Ces mots ont dans sa bouche une emphase
admirable.

Mais je vous dirai, moi, sans alléguer la Fable,
Que si sous Adam même, & loin avant Noé,
Le vice audacieux, des hommes avoué,
A la triste innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur sur la terre
Qu'aux temps les plus féconds, en Phryènes,
en Laïs;

Plus d'une Penelope illustra son païs,
Et que même aujourd'hui sur ces fameux mo-
deles.

On peut trouver encor quelques femmes fi-
delles.

Sans doute; & dans Paris, si je fais bien comp-
ter.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
Ton épouse dans peu fera la quatrieme.

Boileau, *Sat. X. vers. 23. & suiv.*

cence

cence qu'elles exigent , sans cela , il arrive tôt ou tard qu'il n'est aucune action vicieuse qu'on n'excuse , & même qu'on n'applaudisse à la faveur de quelques plaisanteries. Les Ecrivains même autorisent cette pernicieuse coutume , & bien des Auteurs renommés ont donné souvent une tournure aimable aux débauches les plus outrées. Si leurs discours enjoués n'effacent pas entièrement l'horreur du vice , ils le rendent beaucoup moins hideux , & prêtent des armes aux femmes , toujours attentives à se servir de ce qui peut autoriser leurs défauts & augmenter leur liberté.

Je ne saurois approuver que Brantome ait fait un panégyrique pompeux d'une courtisane , & qu'il l'ait égalée aux femmes les plus sages & les plus vertueuses. Flora , dit-il (1) étoit de bonne maison , & de grande lignée , & elle eut cela de bon & de meilleur que Laïs , qui s'abandonnoit à tout le monde comme une bagasse , & Flora aux Grands ; si bien que sur le seuil de sa porte elle avoit mis cet écriteau :

(1) Brantome , Dames galantes , Tom. I. pag.
313.

Rois, Princes, Dictateurs, Consuls, Censeurs, Pontifes, Questeurs, Ambassadeurs & autres grands Seigneurs, entrés, & non d'autres. Laïs se faisoit toujours payer avant la main, & Flora point, disant, qu'elle faisoit ainsi avec les grands, afin qu'ils fussent de même avec elle comme grands & illustres, & qu'aussi une femme d'une grande beauté & haut lignage sera toujours autant estimée qu'elle se prise : & si ne prenoit sinon ce qu'on lui donnoit; disant que toute Dame gentille devoit faire plaisir à son amoureux pour amour, & non pour avarice, d'autant que toutes choses ont certain prix, hors l'amour. Pour fin, en son temps elle fit l'amour fort gentiment, & se fit si bravement servir, que quand elle sortoit de son logis quelquefois pour se promener en ville, il y avoit assez à parler d'elle pour un mois, tant pour sa beauté, ses belles & riches parures, ses superbes façons, sa bonne grace, que pour la grande suite des courtisans & serviteurs & grands Seigneurs, qui étoient avec elle, & qui la suivoient & accompagnoient comme vrais Esclaves; ce qu'elle enduroit fort patiemment : & les Ambassadeurs étrangers, quand ils s'en re-

tournoient en leurs Provinces, se plaisoient plus à faire des comtes de la beauté & singularité de la belle Flora, que de la grandeur de la République de Rome, & surtout de sa grande libéralité, contre le naturel pourtant de telles Dames: mais aussi étoit-elle outre le commun, puisqu'elle étoit noble. Enfin, elle mourut si riche & si opulente, que la valeur de son argent, meubles & joyaux, étoit suffisante pour refaire les murs de Rome, & encore pour désengager la République. Elle fit le peuple Romain son héritier principal, & pour celui fut dressé dans Rome un Temple très-somptueux, qui de *Flora* fut appelé *Florantian*.

Que ne tentera-t-on pas d'excuser, mon cher ben-Kiber, puisque Brantome a fait l'éloge de la plus-fameuse Courtisane Romaine? S'étonnera-t-on après-cela qu'une Actrice de l'Opéra, dont les faveurs ont ruiné dix particuliers différens, pense mériter de tenir un rang distingué dans l'Etat? Je suis digne, dira-t-elle, des mêmes louanges que Flora. Je ne prends que ce qu'on me donne, & je dis que toute Dame gentille doit faire plaisir à son amour.

reux pour amour & non pour avarice. Je fais l'amour fort gentiment, je me fais bravement servir; & lorsque les Anglois s'en retournent en leurs Provinces, ils se plaisent plus à faire des contes de ma beauté, que de la grandeur de la ville de Paris. Aussi espérai-je de mourir si riche & si opulente, que je laisserai des sommes assez considérables pour me faire bâtir une Eglise. dans laquelle un grand nombre de Moines prieront assidûment pour le repos de mon ame. Il faut bien que le métier d'une coquette ne soit point aussi honreux que le disent certaines gens d'une humeur sévère & mélancolique, puisque des Courtisans aimables & polis, tels que Brantome, ont donné des éloges pompeux à la profession de Courtisane.

Les hommes, mon cher ben-Kiber, ont été, & sont encore les principales causes des déordres du beau sexe. Je ne doute point que, si par leur servile complaisance ils n'avoient autorisé toutes les fausses démarches des femmes, elles ne se fussent gâtées des défauts dans lesquels elles sont tombées dans la suite. Lorsqu'ils se sont aperçus de la faute qu'ils avoient faite,

il leur a été impossible d'y remédier ; aussi portent-ils la pénitence de leur peu de précaution.

Les Sages se gardent bien de choisir des épouses parmi les Citoyennes de la terre. Ils ont recours aux Sages Sylphides, aux spirituelles Salamandres, & aux douces Ondines & en formant des unions avec ces Esprits élémentaires, ils ne craignent point de se rendre malheureux, l'avarice, la prodigalité, la luxure & la débauche n'étant point le partage de ces créatures innocentes. Lorsqu'elles examinent la conduite des femmes & la perversité des hommes qui les applaudissent, elles gémissent amèrement de voir jusqu'à quel point le vice a ravalé la nature humaine. Imitons leurs exemples, mon cher ben Kiber, & déplorons l'aveuglement de tous les Peuples de l'Univers.

Depuis long-temps, la vertu semble être entièrement exilée de chez les mortels. A quels excès les Anciens ne se sont-ils pas portés ? Nous venons de voir qu'ils ont construit des Temples à l'honneur des courtisannes. Aujourd'hui encore ne déshonore-t-on pas en quelque manière les personnes

les plus criminelles ? Quels honneurs n'a-t-on pas accordé à des femmes qui ne méritoient que le mépris de tous les honnêtes gens ? Devant combien de maîtresses de Souverains les lâches & serviles courtisans ne sont-ils pas toujours prêts à fléchir les genoux ? Il est peu de siècles où dans toutes les Cours il ne se trouve quelques-unes de ces Idoles de l'impureté, qui, dispensatrices des faveurs du Souverain, sont servies & obéies avec plus de respect que les Divinités des Anciens. Cependant durant leur règne, la débauche est autorisée par leurs exemples. Pourquoi craindrois-je d'avoir un amant, disent les femmes à la Cour & dans la Province ? Loin qu'il soit honteux de manquer de fidélité à son époux, celles qui sont les moins chastes, sont les plus respectées. Marchons donc sur leurs traces, & si nous ne pouvons point espérer de parvenir aux mêmes honneurs, nous aurons du moins l'agrément de satisfaire notre goût & de contenter notre passion.

Rien n'est si pernicieux, mon cher ben-Kiber, que les mauvais exemples, & rien n'est si utile que les bons. C'est à ces der-

miens qu'un fameux Pere de l'Eglise avoue qu'il devoit sa conversion. Du côté dit-il , que j'avois tourné tous mes regards , je voyois la continence qui se présentoit à moi avec une majeste sans pareille , modeste , mais gaie , & qui , memontrant ses chastes traits , m'encourageoit à venir à elle , & me tendoit les bras pour me recevoir & m'embrasser. Elle m'encourageoit même par de grands exemples d'une multitude inombrable de Saints qu'elle avoit autour d'elle , & où je voyois des personnes de tout âge , des enfants , des jeunes gens , des filles , des veuves vénérables par leur vertu , & des Vierges qui avoient vieilli dans la chasteté. Je voyois que dans toutes ces saintes Ames , la continence n'étoit pas demeurée stérile , & que le courage qu'elles avoient eu de vous choisir pour leur époux , ô mon Dieu ! leur avoit produit une abondance infinie de délices toutes célestes (1).

(1) *Aperiebatur enim ab eâ parte quâ intende-
ram faciem , & quò transire trepidabam , casta
dignitas continentia , serena & non dissolutè hila-
ris , honestè blandiens , ut venirem neque dubita-
rem , & tendens ad me suscipiendum & amplec-
tendum piae manus , plenas gregibus bonorum*

L iij

Je te salue , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



L E T T R E X V I.

Astaroth , au sage Cabaliste Abukibak.

D A R M I les Ames qui sont condamnées à rester dans l'infernal séjour , il en est une , sage & savant Abukibak , avec laquelle j'ai de fréquentes conversations. Elle animoit , lorsqu'elle étoit sur la terre , le corps d'un Théologien Jésuite. “ Si les
 “ hommes , lui disois-je il y a quelque
 “ temps , savoient combien est grand le
 “ nombre de vos Confreres condamnés à
 “ rester parmi nous , je crois que la Société
 “ trouveroit peu de gens qui voulussent
 “ s'y engager. Je ne comprends pas com-
 “ ment ceux qui y entrent ne font pas ré-
 “ flexion au danger qu'ils courent en s'o-

*exemplorum. Ibi tot pueri & puella : ibi juvenus
 multa & omnis ætas , & graves vidua & virgines
 anus , & in omnibus ipsa continentia nequaquam
 sterilis , sed fecunda mater filiorum gaudiorum de
 marito te , Domine Augustini Confess. Lib. 8.
 Cap. 2.*

» bligeant à suivre & à adopter toutes les
 » passions d'un corps , qui n'agit & ne se
 » conduit que par la politique ».

Les hommes , répondit le Jésuite , n'ont garde de croire qu'ils courent autant de risque. Nos Peres ont eu le soin de pourvoir à cet inconvénient. Si vous connoissiez un Livre intitulé : *Image du premier siecle de la Société des Jésuites* , vous verriez que de fort habiles Théologiens ont soutenu que les Jésuites ne pouvoient pas être damnés. Cela leur a été communiqué par un Saint à qui Dieu l'avoit appris en révélation. « Sachez , mon frere Marc , dit
 » ce Théologien , en rapportant les pa-
 » roles de *François Borgia* , que Dieu qui
 » aime extrêmement la Société , lui a ac-
 » cordé le privilege qu'il accorda autrefois
 » à l'Ordre de Saint Benoît : savoir , que
 » les trois cents premieres années , aucun
 » de ceux qui persévéreront dans la Société
 » jusqu'à la fin , ne sera damné (1). »
 Vous voyez bien que nos Peres ont pris une excellente précaution pour empêcher

(1) *Image du premier Siecle de la Société ;*
 &c. pag. 646. apud *Morale Pratiq. Tom. I. pag.*
 120.

qu'on n'appréhendât le terrible Jugement de Dieu , en devenant l'esclave de la politique de la Société. Ils ont plus fait que d'assurer qu'aucun Jésuite ne seroit damné : car comme les autres Ordres auroient fort bien pu être tentés de s'approprier les mêmes privilèges , étant fort commode d'être reçu dans un corps où l'on peut faire impunément tout ce qu'on veut , le même Théologien a déclaré qu'on pouvoit se damner bel & bien chez tous les autres Religieux : en sorte qu'un de ces derniers prit sagement le parti , à l'heure de la mort , de prier un Jésuite de lui céder douze années qu'il avoit passées dans sa Religion. Il dit au P. Makres (1) : » O mon Pere , » que vous êtes heureux d'être d'un Ordre » dans lequel quiconque meurt , jouit de » la félicité éternelle ! Dieu vient de me » montrer cela , & m'a ordonné de le déclarer publiquement devant tout le monde. Le Jésuite tout confus d'admiration » & de modestie , lui ayant demandé si » ceux de son Ordre ne seroient pas aussi » sauvés ? Le mourant lui répondit avec

(1) *Ibid.* pag. 200.

» gémissement, que plusieurs le feroient
 » mais non pas tous : au lieu que tous ceux
 » de la Société de Jesus, tant en général
 » qu'en particulier, sans en excepter au-
 » cun, qui persévéreroient dans l'Ordre
 » jusqu'à la mort, seroient tous sauvés ».

Il n'est pas étonnant que ceux, sur qui
 de pareilles fables font de fortes impres-
 sions, cherchent avec avidité d'entrer au
 nombre des disciples d'Ignace. Mais je ne
 vous ai appris jusqu'ici que ce que nos Pe-
 res débitent sur la terre, du salut général
 de tous leurs Confreres : je crois que vous
 serez curieux de savoir quel est le céré-
 monial qu'on observe dans le Ciel, lors-
 qu'un Jésuite y arrive. La Divinité n'est pas
 contente de les y recevoir purement & sim-
 plement comme les autres ames, elle en-
 voie au-devant d'eux un Ambassadeur cé-
 leste.

» Je soupçonne, *repondis-je*, que les Jé-
 » suites, qui ne sont pas trop modestes,
 » ont choisi pour introducteur de leurs Pe-
 » res, quelque Chérubin, ou l'ame de quel-
 » qu'Apôtre ». Vous vous trompez, re-
 pliqua-t-il, cet Introduceur est Jesus-
 Christ lui-même, &c. Dieu a cru devoir

accorder cet honneur non-seulement aux
 Peres , mais même aux Freres-lais. » Est-
 » il permis , *m'écriai-je* , que vos Confreres
 » osent publier sur la terre de semblables
 » impiétés ? Ne craignent-ils pas d'exciter
 » le courroux & l'indignation de tous les
 » honnêtes gens ? , Bon , répondit-il ,
 leurs partisans sont si aveuglés sur leur
 compte , qu'ils sont sûrs de leur faire re-
 cevoir , comme articles de foi , les im-
 pertinences les plus criminelles. Il est
 vrai qu'ils ont soin de les autoriser tou-
 jours de la révélation de quelque Saint :
 celle du cérémonial céleste est certifiée
 par Sainte Thérèse. « C'est un des pri-
 » vileges de ceux de la Société de Jesus ,
 » dit l'Auteur dont je vous ai déjà cité
 » plusieurs passages , Jesus vient au-devant
 » de chaque Jésuite-mort , pour le recevoir.
 » Heureuse l'ame , qui , sortant de la pri-
 » son du corps mortel , est assurée de s'aller
 » jeter dans le sein immortel , & dans le
 » bienheureux Esprit de Notre-Seigneur
 » Jesus ! Cette proposition que je viens
 » d'avancer si librement , comme si c'étoit
 » un Oracle , n'est pas de moi , mais vient
 » de l'Oracle. Nous avons appris de la Re-

lation du P. Croisfel Jésuite, de l'année
 1616. que dans une vision de Sainte Thérèse une Ame bienheureuse, allant dans le Ciel avec d'autres, dit à cette Sainte :
 Un Frere de la Société de Jesus est notre Conducteur. Nous nous réjouissons d'avoir un tel Chef, à la vertu & aux prieres duquel nous sommes redevables de ce que nous sommes aujourd'hui délivrées du Purgatoire. Ne soyez pas surprise de ce que le Tout-Puissant vient au-devant de nous, il n'y a rien de nouveau en cela. Les Freres de la Société de Jesus, ont le privilege, que lorsqu'un d'eux est mort, Jesus vient au-devant de lui pour le recevoir (1).

« Je ne m'étonne pas, dis-je au Jésuite, si vos Peres ont institué un Cérémonial aussi beau, lorsque quelqu'un d'eux arrive dans le Ciel. Cela se voit si rarement, que quelque pénible qu'il soit, il ne doit pas être fort à charge à la Cour céleste. Quant à nous, nous vous traitons beaucoup plus cavalièrement, lorsque vous descendez aux Enfers; & s'il falloit que les Diables vous y condui-

(1) *Id. Ibid. Liv. V, Chap. 8. p. 648.*

20 fussent cérémonialement, toutes les Lé-
 20 gions infernales ne seroient occupées
 20 qu'à recevoir les Jésuites qui arrivent ici
 20 de toutes les parties du Monde. Vous
 20 vous êtes apperçu par vous-même, lors-
 20 que vous vîntes choisir votre séjour
 20 parmi nous, qu'on vous regarda sans
 20 façon, & comme une Ame qui nous
 20 étoit, pour ainsi dire, destinée dès que
 20 vous aviez endossé l'habit de la Société.

Je conviens de ce que vous dites, ré-
 pondit le Jésuite : & j'en fus d'autant plus
 surpris, que j'avois souvent entendu dire à
 nos Peres que leur Compagnie « étoit ce
 20 Chariot de feu d'Israël qui faisoit pleurer
 20 autrefois Élisée de ce qu'il avoit été en-
 20 levé : & que maintenant par une grace
 20 particuliere de Dieu, l'un & l'autre Mon-
 20 de se réjouissoient de le voir ramener du
 20 Ciel dans la nécessité de l'Eglise.....
 20 Si dans la Société l'on cherche les ar-
 20 mées des soldats qui multiplient tous les
 20 jours leurs triomphes par de nouvelles
 20 victoires, on trouvera une troupe d'An-
 20 ges choisis..... Ces Anges sont sem-
 20 blables à Saint Michel dans leurs com-
 20 bats contre les Hérétiques : semblables

» à Saint Gabriel dans la conversion des
 » Infidelles : semblables à Saint Raphaël
 » dans la consolation des ames & la con-
 » version des pécheurs , par les sermons &
 » les confessions. Ils se portent tous avec
 » autant de promptitude & d'ardeur à con-
 » fesser & à catéchiser les pauvres & les
 » enfants , qu'à gouverner les consciences
 » des Grands & des Princes , & ne sont
 » pas moins célèbres , tous par leur
 » doctrine & par leur sagesse , que
 » ceux qui gouvernent ces Princes : de
 » sorte que l'on peut dire de la So-
 » ciété ce que dit Seneque dans l'Épître
 » XXXIII ». qu'il y a de l'inégalité, où
 » où les choses éminentes sont remarqua-
 » bles ; mais qu'on n'admire point un arbre
 » quand tous les autres de la Forêt sont éga-
 » lement hauts. » Certes, de quel côté que
 » vous jettiez les yeux , vous ne trou-
 » verez rien qui ne pût être éminent par-
 » dessus les autres , s'il n'étoit parmi d'au-
 » tres qui ont la même éminence (1). »
 Vous voyez bien à présent que j'avois rai-
 son de paroître étonné de me voir tour-à-

(1) *Id. ibid. Lib. III. Orat. I. pag. 402.*

208 LETTRES CABALISTIQUES ,
coup métamorphosé en compagnon d'Asta-
roth & de Belzebut , moi qui me regardois
sur la terre comme semblable à Saint Mi-
chel , à Saint Gabriel & à Saint Raphaël

» Vous dûtes donc bien être surpris , de-
» mandai-je à ce Jésuite, lorsque vous en-
» tendites prononcer votre arrêt de con-
» damnation par la Divinité? » On ne sau-
roit l'être davantage , répliqua-t-il : &
quand l'Ange accusateur me reprocha d'a-
voir adopté aveuglement toutes les opi-
nions relâchées des Casuistes de la So-
ciété ; d'avoir suivi les pernicious conseils
de mes Supérieurs , qui sous des prétextes
frivoles , me dispensoient de dire la vérité ;
d'avoir embrassé sans examen toutes les
haines & les cabales de la Société ; d'avoir
persécuté tous ceux qui s'opposoient à son
aggrandissement ou à ses desseins : d'avoir
regardé la bienfaisance & la charité chré-
tienne comme des vertus inutiles ; ce fut
en vain que j'eus recours à l'autorité de
tous nos Casuistes. Je citai le Pere Boni ,
Sanchez , Vasquez , tout cela fut inutile.
Je crus que l'autorité de Villalobos , Co-
nink , Liamans , Achokier , Dealkoker ,
Della Crux , Vera Crux , Ugolin , Tam-

bourin , Fernandès , Martinès , Suarès ,
 Henriquès , Vasquès , Lopès , Gomès , San-
 chès , de Vechis , de Gassis , de Graffalis ,
 de Pitigian's , de Graphæis , Squilanti , Bi-
 zozzeris , Barcola , de Bobadilla , Simancha ,
 Perez de Lara , Aldreta Lorea , de Scarcia ,
 Quaranta , Scophra , Pedrezza Cabrezza ,
 Bisbe , Dias de Clavasio , Villagut , Adam
 a Mauden , Iribane , Binsfeld , Volfangi a
 Vorberg , Voftery , Streversdorf (1). Je
 crus , dis - je , que l'autorité de tous ces
 gens pourroit m'être utile & me servir à
 quelque chose. Mais l'Ange accusateur
 me répondit : » Vous allez être rangé bien-
 » tôt au nombre de tous ces Casuistes : &
 » puisque vous avez adopté leur sentiments
 » pendant que vous étiez dans le monde ,
 » il est bien juste que vous restiez avec
 » eux dans l'autre. » Je voulus repliquer ,
 mais la Divinité prononça mon arrêt , &
 je descendis dans ces lieux , en m'écriant :
 » Ah ! Sanchez , Ponce , Boni , vous êtes cau-
 » se de ma perte ; & vous sur-tout Filiucius ,
 » qui m'avez appris qu'il étoit permis de
 » suivre l'opinion la moins probable ,

(1) Ces noms sont extraits des *Lettres Provinciales*.

quoiqu'elle fût la moins sûre ! Je ne vois que trop à présent qu'il n'y a d'opinions certaines , & qu'on n'en doit suivre d'autres que celles qui sont fondées sur l'Evangile.

„ Il falloit , dis-je au Jésuite , que vous fussiez bien crédule , ou que vous cherchiez à vous aveugler vous-même lorsque vous viviez ? Comment pouviez-vous croire , en examinant la conduite de vos Confreres , que vous viviez avec des Anges & des intelligences célestes ? Vous deviez du moins leur demander de faire quelques miracles , pour prouver les choses extraordinaires qu'ils vous disoient. Ils auroient été bien embarrassés de vous contenter , & vous auriez dû vous appercevoir que Ribadeneira avoue qu'Ignace même n'en avoit jamais fait.

Je n'avois garde , repliqua le Jésuite , de demander à mes Confreres d'opérer quelques miracles. J'étois trop instruit de leur doctrine , & je savois qu'ils tenoient , comme une chose certaine , que la Société étoit un grand miracle comme le Monde ,

LETTRE XIV. 213

qu'elle n'avoit pas besoin pour être crue d'en faire d'autres. » Le premier & le plus grand miracle de la Société, dit l'Auteur dont je vous ai déjà parlé, est la Société même. Il n'y a point de plus grand miracle que le Monde : on peut dire la même chose de la Compagnie de Jésus, qui est comme un véritable Monde. Ce grand corps de la Société tourne & roule par la volonté d'un seul homme. Il est aisé à remuer, mais difficile à troubler. Tant d'hommes fleurissants en âge, excellents en esprit, & éminents par la force de leur génie, sont conduits & gouvernés depuis tant de temps dans la carrière de la vertu & de la Doctrine, pour le service & le bien des autres, sans que leur course soit jamais interrompue. Celui, qui voyant cela & le considérant, ne juge pas que c'est le premier & le plus grand miracle, qu'il n'attende point d'autre miracle de la Société. Pour moi, j'estime que comme il n'y a point de plus grand miracle dans le monde, ni d'autre miracle que le Monde même : ainsi, qu'il ne se trouve point de plus grand

212 LETTRES CABALISTIQUES ,
„ ni d'autre miracle que la Société même
„ me (1).

Vous voyez à présent que je n'avois garde d'exiger que mes Confreres me prouvassent qu'ils étoient réellement des intelligences célestes. Ils n'eussent pas manqué de me dire : *Vous êtes un profane , un*
„ *incrédule , indigne d'être agité dans la*
„ *société. Ne sentez-vous pas qu'elle est*
„ *elle-même le miracle le plus visible que*
„ *vous puissiez demander ? Il faut que votre*
„ *cœur soit plus endurci que celui des*
„ *Juifs , puisque vous n'êtes point touché*
„ *d'un prodige , dont les merveilles sont*
„ *aussi surprenantes , que celles qu'on apper-*
„ *çoit dans l'arrangement du monde. ,*
Je croyois donc ce qu'on me disoit , & ma vanité me persuadoit aisément que j'étois
un Saint Michel dans les combats , un Saint
Gabriel dans la conversion , & un Saint Ra-
phaël dans la consolation. Je trouvois un plaisir
à me tromper moi-même : & la vanité inséparable de l'habit Jésuitique , avoit un beau champ. Pensez-vous qu'il ne soit

(1) *Image du premier siecle de la Société , &c. pag. 132. apud Morale Pratique , Tom. I. pag. 220.*

as bien flatteur à un petit Régent de College de se regarder au-dessus de ces hommes ? “ Votre orgueil , répondi-je au Jésuite , devoit cependant recevoir de temps en temps quelque mortification bien sensible ; car enfin il est impossible que vous ne vous apperçussiez quelquefois que vous n’étiez qu’un petit Préfet , relégué dans une chambre une partie de la journée , & passant l’autre , entouré d’une foule de jeunes écoliers „. Au milieu de ces écoliers , reprit le Jésuite , j’étois occupé du soin de leur inspirer des sentimens de respect & de vénération pour la société. Ainsi je partageois une partie de la gloire du Corps dont je faisois l’éloge ; & lorsque j’étois seul dans ma chambre je me livrois à d’agréables visions. Je pensois qu’il n’étoit point impossible que je fusse réellement un de ces diamants qui étoient sur le pectoral du Grand-Prêtre. “ Je ne vous entends point , „ répondis-je , Tantôt vous croyiez être un Ange , & peu après vous pensiez être métamorphosé en diamant ; cela me paroît assez extraordinaire. Vous étiez donc un peu fanatique pendant que vous étiez

„viez, & ressembliiez beaucoup à votre Pa-
 „triarche; „Je vais éclaircir vos doutes „
 repliqua-t-il. La Société selon nos Peres „
 est le Rational du jugement, que les Grecs
 ont nommé *Αστυς* c'est-à-dire, l'Oracle.
 Quand ils considerent la forme quarée
 qu'il avoit, ils y découvrent la Société
 marquée comme en figure, à cause qu'elle
 est répandue dans toutes les quatre parties
 du Monde. Quand ils font attention à ces
 trois rangs de quatre pierres précieuses,
 ils se représentent les divers Ouvrages de
 plusieurs Jésuites. Lorsqu'ils regardent que
 cet ornement étoit porté sur la poitrine
 du Grand-Prêtre Juif, il leur semble voir
 la Société attaché sur la poitrine d'un plus
 saint Pontife, c'est-à-dire le Pape. Or, vous
 jugez bien que ce n'étoit pas sans raison
 que je croyois être une des pierres précieuses
 du pectoral, étant membre de la
 Société.

„Je ne m'étonne plus, répondis-je
 „au Jésuite, de votre prétendue méta-
 „morphose en diamant; mais je suis à pré-
 „sent encore moins surpris des iniquités
 „dont les oeurs de plusieurs Papes ont
 „été remplis. Si j'avois su plutôt qu'ils

„ portoient dessus leur poitrine la Société
 „ entiere , j'en aurois aisément deviné la
 „ cause. Ils approchent de leur sein le plus
 „ funeste des poisons , & je ne doute pas
 „ qu'ils n'en ressentent les mortelles at-
 „ teintes. Il faut qu'ils soient bien aveugles
 „ pour agir de la sorte. Au lieu de la
 „ Société des Jésuites , pourquoi ne met-
 „ tent-ils par l'Evangile sur leur estomac ?
 „ Est-ce que Jesus-Christ & ses Apôtres ne
 „ valent pas Ignace & les douze Vieillards ?
 „ Les Ecrits des Disciples du Fils de Dieu
 „ sont-ils d'un moindre prix que ceux des
 „ Théologiens Jésuites ? En vérité , nous
 „ serions bien fâchés que la Société ne fut
 „ pas établie , & tous les Diables doivent
 „ la chérir tendrement. Si vous pouviez re-
 „ tourner dans le monde , je me garderois
 „ bien de vous tenir ce discours , vous
 „ pourriez en profiter , & désabuser plusieurs
 „ hommes. „

Je te salue , sage & savant Abukibak ,
 en Belsebut , & par Belsebut.



L E T T R E X V I I .

*Le Cabaliste Abukibak , au Sylphe
Oromasis.*

J'AI vu avec plaisir , aimable Oromasis la Lettre dans laquelle tu m'instruis de la conversation que tu as eue avec l'ame de Thésée & celle d'Hercule. Je te fais bon gré d'avoir montré à ces prétendus Héros combien ils étoient au-dessous de la gloire à laquelle ils prétendoient avoir atteint.

Rien n'est si rare qu'un véritable Héros ; & j'ose dire que l'antiquité en a moins produit de véritables , que ces derniers siècles. Si nous examinons les principaux de ceux que les Anciens ont placés au rang des demi-Dieux , nous trouverons qu'il en est peu de dignes d'avoir reçu un pareil honneur.

Le Fondateur des Romains , quelques louanges que lui aient données les Historiens , ne fut qu'un célèbre scélérat , qui fut se rendre le chef d'une troupe de bandits

dits qu'il rassembla. Ce même Romulus se signala par la mort de son frere , qu'il tua , non pas en homme de courage , mais en traître. Jusqu'ici voilà le fondateur de Rome , chef de brigands & fratricide : suivons-le , & nous verrons croître ses crimes à chaque pas. Après qu'il eut donné quelque forme à sa ville , „ il ouvrit , *dit un Historien* „ (1) , un refuge à tous venants. Il l'appella le temple du Dieu d'Asyle. Tout le monde y étoit bien reçu : on ne rendoit „ ni l'Esclave à son Maître , ni le Débiteur „ à son Créancier , ni le Meurtrier à son „ Juge ; & l'on soutenoit qu'Apollon lui-même avoit autorisé ce lieu de franchise „ par un Oracle formel.

Voilà actuellement Romulus , non-seulement chef des brigands qu'il avoit rassemblés , mais encore protecteur de tous les scélérats de l'Univers. Dans quelque pays qu'un homme eût fait un crime , quelque énorme qu'il fût , il étoit assuré de son impunité , en se réfugiant auprès de Romulus , qui avoit l'audace d'autoriser sa conduite par le prétexte de la volonté d'A-

(1) Plutarque. *Vie de Romulus. Vie des hommes Illustres.* Tom. I. de la Traduction de Dacier.
Tom. I. K

pollon. Il joignoit l'irréligion à la scélératesse, & pour sauver ce que ses actions avoient d'horrible, il faisoit parler la Divinité d'une manière entièrement contraire à la vertu & à la tranquillité publique.

Il manquoit encore aux éminentes qualités de ce Fondateur d'acquérir le titre de ravisseur ; il ne tarda pas de s'en rendre digne. Les Peuples voisins des Romains étoient fort peu tentés de contracter des alliances avec eux ; la chose étoit assez naturelle. Si aujourd'hui tous les bandits, répandus dans les montagnes des Pyrénées, ou dans les campagnes d'Italie, s'assembloient d'un commun accord & formoient une ville, je ne crois pas que les bourgeois des autres villes prochaines s'empressassent fort de choisir des gendres parmi ces bandits. Comme le crime ne coûtoit rien à Romulus, il trouva aisément un expédient pour réparer les maux que le défaut de femmes pouvoit causer à la ville de Rome. Il pria les Sabins d'assister à un Sacrifice solennel, qui seroit suivi d'une grande fête où l'on célébreroit des Jeux. Ces peuples, se confiant dans la foi publique, & au respect que l'on devoit aux Dieux, y ame-

nerent leurs filles & leurs épouses. Romulus avoit prévenu ses soldats ; & à un signal qu'il leur fit, ils s'élançerent sur les filles & les femmes des Sabins , & forcèrent les hommes de prendre la fuite.

Il n'est rien de si plaisant & de si puérile , que la façon dont les Historiens ont voulu excuser ce manque de foi , & cette action inique de Romulus. „ Quelques-uns assu-
rent , dit *Plutarque* (1.) , qu'il n'y a eu que
„ trente Sabines d'enlevées ; mais *Valerius*
„ *Anthia* dit qu'il y en eut cinq cents , & *Ju-*
„ *ba* six cents quatre vingt-trois , & toutes
„ filles ; ce qui étoit très-considérable pour
„ justifier Romulus , & pour faire voir sa
„ bonne intention. Car on ne trouva dans
„ ce grand nombre qu'une seule femme
„ nommée *Herfilie* , qu'ils prirent par mé-
„ garde , & qui ensuite servit utilement à
„ faire leur paix , en persuadant aux Sabins
„ que ce n'étoit ni par débauche , ni par
„ insolence qu'ils s'étoient portés à cet excès
„ mais par un violent desir de s'unir avec
„ eux par les liens les plus forts & les plus
„ indissolubles.

Ne trouves-tu pas extraordinaire , ai-
(1) *La même.*

mable Oromasis , qu'un Ecrivain aussi sage que Plutarque veuille prouver sérieusement que l'action de Romulus n'a rien de blâmable , & que le grand nombre de filles qui furent ravies fait voir sa bonne intention , comme s'il étoit jamais permis , sous quelque prétexte que ce fût , de s'approprier le bien d'autrui , & un bien aussi cher que l'est une fille à son pere. Je demande si l'on mettroit aujourd'hui au nombre des Héros un homme , qui , Souverain d'une petite Principauté , après avoir tué son frere , feroit de ses États une retraite de brigands & de bandits , & enleveroit les filles de ses voisins après les avoir attirées dans une Eglise , sous le prétexte de participer aux honneurs qu'on y rend à Dieu ? Je demande , dis-je , si l'on ne regarderoit pas cet homme comme le plus grand scélérat du monde ? En vérité , mon cher Oromasis , il est heureux pour Romulus d'être venu au monde , il y a environ deux mille cinq cents ans. Ses crimes ont été non-seulement justifiés , mais encore approuvés ; suite funeste de l'aveuglement des hommes.

Il semble que ce soit un bonheur atta-

ché à tous les Fondateurs des Etats ,
 (j'aurois presque envie de dire à tous les
 Fondateurs des Ordres & des Religions ,
 quelques fourbes & quelques extravagants
 qu'ils soient) d'être déifié par leurs Peu-
 ples ou par leurs Disciples. Si Ro-
 mulus fut un grand criminel , Fran-
 çois d'Assise fut un fameux visionnaire.
 Les Franciscains ont fait pour lui ce que
 les Romains ont exécuté en faveur de Ro-
 mulus. Ils ont trouvé le secret de placer
 leur Patriarche au rang des demi Dieux
 modernes , quoique dans le fond il soit
 aussi ridicule de metre un homme au nom-
 bre des Saints pour s'être fait une femme
 & des enfants de neige & s'être roulé sur
 la glace , que de placer un meurtrier , un
 assassin , un ravisseur , un chef de bandits ,
 au nombre des plus grands Héros.

Si nous examinons plusieurs autres grands-
 hommes de l'antiquité avec le même dé-
 sintéressement que nous avons parcouru la
 conduite de Romulus , nous trouverons
 qu'ils n'étoient pas plus dignes que lui
 des honneurs que la postérité leur a ren-
 dus. Ce fameux Brutus , dont tous les Ro-
 mains ont si fort exalté le courage , la

grandeur d'ame , & l'amour pour sa patrie , étoit un homme emporté , vain , violent , ambitieux , & qui sacrifia ses enfants à la haine qu'il avoit contre Tarquin , plutôt qu'à la Justice & au bien de la République. Loïn qu'il eût l'ame grande & noble , il pensoit bien souvent d'une façon basse & indigne de la générosité Romaine. Lorsque Tarquin envoya demander au Sénat son argent , son bien , & celui de ses amis & de ses parents , afin qu'ils eussent au moins de quoi subsister dans leur exil , la plupart des Sénateurs furent d'avis de lui accorder sa demande ; & le Consul Collatin appuya ce sentiment. Mais Brutus opina qu'il falloit retenir les biens du Tyran : sa haine & son tempérament emporté ne lui laissoient pas le moyen de réfléchir à l'indignité de son opinion. Collatin s'y opposa généreusement : il représenta qu'on en vouloit aux Tyrans , & non pas à leurs richesses ; qu'il seroit honteux pour le Peuple Romain , qu'on pût croire dans les autres Etats qu'on avoit chassé les Tarquins pour avoir sujet de s'emparer de leurs biens ; & qu'en les retenant , c'étoit fournir aux Tyrans un juste prétexte de faire la guerre.

La droite raison, la vertu, l'équité, tout concouroit à favoriser le sentiment de Collatin ? mais Brutus, toujours inflexible & toujours aveuglé par sa haine, ne voulut jamais changer de sentiment. Il fallut que le Peuple Romain décidât le différend des deux Consuls : sa décision couvrit Brutus de confusion ; & dans une affaire jugée par une populace ordinairement aveugle, l'équité eut cependant le dessus. Il fut ordonné qu'on rendroit à Tarquin ses biens & ses richesses.

Il n'est pas surprenant qu'un homme qui dans les actions les plus simples & dans les choses les plus claires se laissoit aveugler par sa haine & par son ambition, ait sacrifié ses deux enfants à ces mêmes passions. Il eut dépendu de lui de conserver leur vie, sans blesser ce qu'il devoit à la République, à son emploi & à son honneur. Ce fut lui seul qui leur donna la mort ; & par la façon dont il les fit exécuter, par la conduite qu'il tint durant leurs supplices, il est aisé de sentir qu'il punissoit dans ses fils, non pas les ennemis de la République, mais les amis de Tarquin, qu'il haïssoit mortellement. On n'a qu'à

consulter les meilleurs Historiens , pour être entièrement convaincu de cette vérité. Après que les Consuls , dit un des plus fameux (1) , eurent imposé silence , que Valerius eut produit Vindex , & que l'accusation fut intentée , on lut les Lettres.

„ Aucun des conjurés n'eût la hardiesse
 „ de répondre : toute l'assemblée tenoit
 „ les yeux baissés & personne n'osoit ou-
 „ vrir la bouche. Il y en eut seulement quel-
 „ ques-uns , qui pour faire plaisir à Brutus
 „ ouvrirent l'avis de l'exil. Les larmes de
 „ Collatin & le silence de Valerius don-
 „ noient encore quelque espérance , lorsque
 „ Brutus appelant ses enfants par leurs
 „ noms : *vous Titus* , dit-il , *& vous Va-*
 „ *lerius* , *pourquoi ne répondez-vous pas à*
 „ *cette accusation ?* Par trois fois il les
 „ somma de répondre ; & voyant qu'ils se-
 „ taisoient toujours , il se tourne vers
 „ les Licteurs , & leur dit : *c'est à vous*
 „ *maintenant. Faites votre charge.* Cet
 „ arrêt prononcé , les Licteurs se saisissent
 „ de ces deux jeunes hommes , leur arra-
 „ chent leur habit , leur lient les mains

(1) Plutarq. Vie de Publicola , &c. Je me sers toujours de la Traduction de Dacier.

1 derrière le dos , leur déchirent le corps
 2 à coups de verges , & font ruisseler le
 3 sang de tous les côtés. Personne n'avoit
 4 la force de soutenir un spectacle si cruel.
 5 Le pere seul n'en détourna jamais la
 6 vue ; la compassion n'adoucit pas un seul
 7 moment la colere & la sévérité qui
 8 étoient peintes sur son visage. Il regarde
 9 d'un œil ferme & farouche le supplice
 10 de ses enfants , jusqu'à ce que les Lic-
 11 teurs , après les avoir étendus par terre ,
 12 leur eurent séparé la tête du corps. Alors
 13 il laissa à son compagnon la punition des
 14 autres & se retira.

Que les Historiens Romains , aimable
 Oromasis , louent tant qu'ils voudront
 cette action barbare , je n'approuverai ja-
 mais qu'un pere , qui peut assurer la tran-
 quillité d'un Etat par l'exil de ses enfants ,
 les fasse périr à ses yeux , sans détourner
 la vue , sans que sa colere & sa sévérité
 puissent être diminuées par leurs suppli-
 ces. Plutarque n'a point voulu décider
 touchant la conduite de Brutus. Comme il
 n'étoit pas né Romain , & qu'il sentoît
 toute l'horreur qu'inspire un pere qui re-
 garde d'un œil ferme & farouche le sup-

K v.

plice de ses enfants , il s'est contenté ~~de~~ dire que l'action de Brutus ne peut être ni assez louée , ni assez blâmée. „ Car ce fut , „ ou l'excès de la vertu (1) qui éleva son „ ame au-dessus des passions , ou l'excès de „ la passion qui lui produisit l'insensibilité ; „ & ni l'une ni l'autre , *ajoute-t-il* , n'est „ proportionnée aux forces de l'homme „ , mais est , ou d'une bête , ou d'un Dieu. „ Il est aisé d'appercevoir , si l'on vient à faire réflexion sur le *tempérament* de Brutus , ardent , inflexible , vindicatif , que la fureur , la rage & le désespoir de voir ses enfants s'unir avec Tarquin , furent les seules passions qui le rendirent insensible à leurs supplices. C'est en vérité vouloir abuser de la croyance des gens , que de faire un Dieu d'un homme , qui dans les choses où ses passions avoient quelques rapports , méconnoissoit même les bienséances les plus communes & les plus sensibles , & oublioit le nom & le devoir de pere.

Si aujourd'hui un Doge de Venise sostenoit que la République n'est point obligée de rendre un bien dont elle s'est fait

(1.) Plutarque. *Id. même*

fic injustement , uniquement fondée dans
 son sentiment parce qu'il n'aime point les
 gens à qui ces biens appartiendroient , com-
 ment appelleroit-on ce Doge ? On l'accu-
 seroit dans toute l'Europe d'être un homme
 livré à sa passion , qui sacrifie à sa haine les
 vertus les plus nécessaires à un Magistrat
 chargé de rendre la justice. Je demande
 pourquoi Brutus passera pour un Héros ,
 pour avoir fait , il y a vingt siècles , la mê-
 me injustice qui déshonoreroit aujour-
 d'hui celui qui la commettrait ? Mais que
 ne diroit-on pas encore si ce même Doge
 faisoit conduire ses enfants , que le Sénat
 voudroit simplement exiler en Dalmatie ,
 au milieu de la place de S. Marc ; & que
 là d'un œil sec & farouche il leur fit en-
 fencer un poignard dans le sein , non pas
 tant pour les punir d'avoir cabalé contre
 la République , que pour avoir eu quel-
 ques liaisons avec un Prince qu'il n'aimoit
 pas ? L'on regarderoit ce Doge comme un
 monstre , chacun en parleroit avec horreur ,
 on détesteroit son action , & on le haïroit
 encore davantage ; si l'on savoit que le
 plaisir de dominer est entré pour beaucoup
 dans les motifs qui l'ont déterminé à fai-

re une action aussi cruelle. Un Philosophe, qui veut juger sainement de Brutus, met ce Romain à la place du Vénitien, & prononce ensuite sans passion.

On doit tenir la même conduite lorsqu'on veut décider sur le différent mérite des Héros modernes. Il faut qu'un François regarde les grands hommes de sa Patrie comme s'il étoit né en Angleterre; & qu'un Anglois suppose d'être né François, en prononçant sur le mérite de ses illustres Concitoyens. L'amour de sa Patrie ne l'aveugle point alors: il juge d'une manière impartiale, & il fait aussi sagement que celui, qui, voulant décider du mérite de Brutus, le suppose un simple Doge de Venise, pour ne se point laisser éblouir par le respect outré de l'antiquité: *à longinquo Revertis.*

Je te salue, aimable Otomasis, en Jabamiah, & par Jabamiab.

L E T T R E X V I I I .

*Le Gnome Salamankar , au sage Cabaliste
Abukibak.*

IL seroit à souhaiter que les hommes, sage & savant Abukibak , eussent pendant leur vie autant de sincérité qu'ils en ont après leur mort. La façon dont ils se tourneroient en ridicule , & la liberté avec laquelle ils se reprocheroient leurs défauts , les empêcheroient de se livrer à leur caprice , à leur ambition , & à leur vanité. Mais l'on ne doit point espérer qu'une coutume aussi salutaire puisse s'établir parmi les gens d'un certain état. Un Courtisan n'a garde de blâmer les défauts qu'il apperçoit dans un autre Courtisan. En condamnant sa ridicule ambition , il feroit son procès à lui-même :

Un magistrat respecte les vices & l'ignorance d'un imbécille Colleague , qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir pu donner vingt mille écus d'une charge. Il n'a lui-même que celui-là , comment donc se résoudroit-il de blâmer en autrui ce qui fait toute sa gloire ?

Un Théologien qui abuse de la Religion ; qui se joue des Écritures , qui fait servir les Livres Divins à son ambition & à sa haine , est bien éloigné de condamner ses crimes dans un autre Théologien. Il les respecte par-tout où il les apperçoit , & se garde d'ôter le voile qui les couvre , de peur que le Public , les appercevant dans un Théologien , ne les reconnût dans un autre.

On peut dire que les hommes en général taisent mutuellement leurs défauts , ou du moins ne les font sentir que médiocrement , parce qu'en épargnant les autres , ils s'épargnent eux-mêmes. Ce n'est qu'après la mort que l'ame dégagée des liens du corps , ne craint plus d'exposer ces vérités mâles , qui luisent si rarement parmi les vivants.

Je fus le témoin , il y a quelques jours , d'une conversation entre le Moine Bernard & le Ministre Jurieu , où la sincérité brilloit. Tu fais , sage & savant Abulibak , que ces deux Théologiens sont condamnés à rester dans nos demeures souterraines , pour avoir fait un abus étonnant des Prophéties.

Il faut avouer, disoit le Ministre *Jarient* au Moine *Bernard*, que les hommes qui vivoient de votre temps, devoient être de grands imbécilles d'ajouter foi à vos prétendues révélations. Ce qui m'étonne le plus, c'est que ceux qui revinrent de cette malheureuse expédition où vous les aviez engagés, ne prirent pas le parti de vous mettre en pièces pour venger leurs confreres, morts dans une guerre entreprise uniquement sur vos fausses promesses. Il falloit en vérité qu'ils fussent bien bons, pour se payer des raisons que vous apportâtes, afin d'excuser vos mensonges. Vra-t-il rien de si ridicule que de prétendre comme vous fîtes que les crimes des Croisés avoient empêché les effets de vos Prophéties ? Il n'est personne qui ne pût passer pour Prophete, à l'abri d'une pareille excuse. Elle est si mauvaise, que je ne croirois pas que les anciens Prêtres, qui desservoient le Temple de Delphes, eussent voulu s'en servir. Les Payens n'auroient pas trouvé à propos qu'on les eût bercés de pareils contes. Ils n'auroient pas manqué de dire qu'un homme, qui prévoyoit l'avenir, auroit dû prévoir les péchés des

232 LETTRES CABALISTIQUES,
Croisés, & ne point leur promettre des
victoires imaginaires. La façon d'annoncer
des choses qui ne doivent jamais arriver,
est une assez comique façon de révéler
l'avenir.

» Je conviens, répondit le Moine Ber-
» nard au Ministre Jurieu, que j'ai eu tort
» d'abuser les Peuples, & de les conduire
» à la boucherie, en jouant le rôle d'un
» habile fanatique (1). Je pensois que
» les affaires tourneroient autrement, &
» j'espérois acquérir une gloire éternelle.
» Je me regardois comme un second Moïse,
» qui conduisoit en Judée le Peuple choisi
» de Dieu. Malheureusement mes projets
» eurent un mauvais succès : je vis en
» aller toutes mes espérances en fumée.
» Il falloit bien alors, pour excuser mes
» démarches, trouver quelques raisons
» bonnes ou mauvaises, je saisis celle que

(1) Dans la Lettre que S. Bernard écrivit aux
Allemands pour les animer à se croiser, il les as-
sûre que la terre a tremblé & frémi au moment
que Dieu a perdu son pays. *Commota est & tremuit*
terra, quia cepit Deus perdere terram suam. Ces
expressions fanatiques sont presque un juste équiva-
lent de la folie de certains Rabbins, qui disent que
Dieu rougit trois fois par jour, pour avoir aban-
donné son Temple.

» je croyois la plus passable. Quoique vous
 » disiez, elle ne doit pas être si imperti-
 » nente, puisqu'elle a eu assez de force
 » pour faire oublier mes fourberies & mes
 » sottises, & qu'après ma mort j'ai été bien
 » duement canonisé & placé entre les plus
 » grands Saints. Mais vous qui parlez de
 » Prophéties, à quoi pensiez-vous lorsque
 » vous allâtes publier ce Livre rempli de
 » visions cornues (1) dans lequel vous pré-
 » tendiez prouver que le Papisme est l'Em-
 » pire Anti-Chrétien ; que cet Empire n'est
 » pas éloigné de sa ruine ; que la persécution
 » présente peut finir dans trois ans & demî,
 » après quoi commencera la destruction de
 » l'Ante-Christ, laquelle s'achevera dans le
 » commencement du siècle prochain & enfin
 » le regne de Jesus-Christ viendra sur la
 » terre ? « Si vous viviez encore aujourd'hui,
 » vous seriez bien honteux de voir que
 » vos Prophéties ont été aussi fausses que
 » les miennes. Du moins ai-je eu le bon
 » sens de ne point les insérer dans deux

(1) L'Accomplissement des Prophéties ; ou
 la Délivrance de l'Eglise, &c. corrigé & aug-
 menté de près d'un tiers, & de l'Explication de
 toutes les Visions de l'Apocalypse, &c.

„ assez gros Volumes , afin de ne pas trans-
 „ mettre à la Postérité les extravagances
 „ de mon imagination échauffée. Com-
 „ ment pouviez-vous vous empêcher de rire
 „ lorsqu'après avoir écrit toutes les chi-
 „ meres qui vous venoient dans la tête ,
 „ vous les lisiez ensuite de sangfroid ? Vous
 „ deviez dire en vous-même : „ Il faut que
 les hommes soient de grands fots , puis-
 qu'ils reçoivent comme des choses respect-
 tables les contes les plus absurdes. « Est-il
 „ rien en effet de plus fou & de plus co-
 „ mique en même temps , que tous les
 „ commentaires que vous avez faits sur
 „ l'Apocalypse ? Vous étiez fort heureux
 „ que les Princes qui vivoient de votre
 „ temps , ne s'embarrassassent gueres des
 „ injures des Théologiens. Sans cela , la
 „ moitié des Souverains de l'Europe au-
 „ roit demandé aux Etats de Hollande
 „ qu'ils vous obligassent à leur faire une
 „ réparation authentique , & à avouer
 „ qu'ils n'étoient point les supports de
 „ l'Ante-Christ , & qu'ils n'avoient rien de
 „ commun avec les prédictions de l'Apo-
 „ calypse. Il falloit que vous fussiez aussi
 „ bilieux que mauvais Prophète. Je n'au-

„ rois osé dire du Sultan d'Egypte ce que
 „ vous avez écrit de l'Empereur , des
 „ Rois d'Espagne , de France , &c. Souffrez
 „ que je vous rappelle un passage de votre
 „ Accomplissement des Prophéties , où
 „ vous dites , en parlant d'un endroit de
 „ l'Apocalypse (1) : „ comment accorder
 avec Rome Payenne ces paroles, *ceux-ci,*
c'est-à-dire , ces dix Rois , ont un même
Conseil , & bailleront leur puissance & leur
autorité à la bête ? Les Rois , dont les Ro-
 yaumes ont été conquis par l'Empire Ro-
 main Payen , ont-ils volontairement don-
 né leur puissance à la bête ? Rome payenne
 n'a-t-elle pas ravi , par une pure violence ,
 ces grands Etats dont elle a formé son Em-
 pire ? Peut-on dire que les Rois subjugués
 avoient un même Conseil ? Ont-ils régné
 avec Rome Payenne ? N'ont-ils pas été ré-
 duits , & leurs Royaumes , en Provinces
 Romaines ? Cela ne peut donc convenir en
 aucune façon du monde au période Payen
 de Rome , mais très-bien au période Anti-
 Chrétien & Papal. Car il est vrai que les

(1) Accomplissement des Prophéties, ou la dé-
 livrance prochaine de l'Eglise, Tom. I. pag.
 198. & 199.

236 LETTRES CABALISTIQUES ,
dix Rois composent cet Empire Ecclé-
siastique , & lui sont soumis. Il est vrai
qu'ils ont un même Conseil , & qu'ils ont
donné leur pouvoir à la bête ; car ce n'a
pas été par les armes que Rome s'est acquis
ce second Empire , c'est par la persuasion ,
par l'union , par la fausse Religion , par la
Communion de l'Idolâtrie , & par la chi-
mere d'un Empire de Jesus-Christ sur la
terre.

„ Je ne m'étonne plus , continua le
„ Moine Bernard , qu'après avoir parlé des
„ plus grands Princes d'une maniere aussi
„ méprisante , tous les gens sensés de vo-
„ tre religion aient désapprouvé hautement
„ vos prétendus Ecrits Prophétiques (1)

(1) J'ai vu au sujet de l'*Accomplissement des
Prophéties* de M. Jurieu , une piece curieuse &
qui est devenue assez rare ; c'est un livre intitulé
*Lettres des Rabbins des deux Synagogues d'Am-
sterdam , à M. Jurieu , traduite de l'Espagnol.*
On y trouve une Critique vive , fine & savante
de la plupart des folies que ce Ministre avoit mi-
ses dans son Ouvrage. Entre les autres droits
qu'on relève , celui , où l'Auteur croit que les
Juifs seront encore rétablis dans Jérusalem , me
paroît singulier. *Nous ne saurions assez admirer
ces paroles , s'écrient les Rabbins , où vous dites
en forme de conclusion de tout votre raisonnement ,
Il y a donc selon moi un regne de Dieu à at-*

„ Vous auriez pu également combattre le
 „ Papisme , sans avoir recours à des mo-
 „ yens aussi criminels.

tendre , & ce regne c'est celui du Messie qui n'est point encore venu. *Heureuse conformité qui se rencontre entre vous & entre nous ! Ne changeons rien dans votre proposition que ces mots selon moi en ces autres-ci selon nous. En effet , c'est le sentiment de tous les Juifs que vous avez exprimé dans leur sens & dans leur propre parole.*

Nous prions l'Adonai , Dieu de nos peres , qu'il vous comble de ses bénédictions , & qu'il vous fasse entonner dans tous vos Ouvrages la prochaine arrivée de son Messie dans la Sainte Cité. Vous avez montré comme au doigt le rétablissement de Sion par la révélation d'Ézéchiass , que vous produisez au même lieu. Nos Rabbins conviennent avec vous que cette grande campagne d'os que le Prophète voit , sont les Israélites qui sont répandus dans le monde : ces os qui se rejoignent & se rassemblent , sont les Juifs que Dieu rejoindra & rassemblera par son Messie ; il leur redonnera la vie , en faisant vivre la Loi de Moïse au milieu d'Israël.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que vous dites , qu'Ézéchiass , dans les derniers Chapitres de son Livre , fait une description figurée du regne des Juifs & du Messie : & vous faites paroître une grande pénétration d'esprit & un jugement solide , en ce que vous reprenez les interprétations de ceux de votre secte , qui ont trouvé , dites-vous , dans ce chapitre d'Ézéchiass un abysme impénétrable , parce qu'ils ont supposé le regne du Messie arrivé , au lieu que le Prophète parle du regne du Messie à venir. Nous avons résolu dans nos Synagogues de députer par devers vous deux

Je conviens, répondit le Ministre Jurieu, que j'ai poussé les choses à l'excès ; mais j'avois pour mentir des excuses plus légitimes que les vôtres. Je voulois encourager les Protestants qu'on persécutoit injustement en France, & leur donner quelque espoir qui pût les aider à soutenir les maux dont on les accabloit. Je pensois qu'il n'étoit pour cela aucun meilleur expédient que d'avoir recours à des Prophéties flatteuses. La face des affaires de l'Europe sembloit m'en promettre l'heureux

Parnassins, pour vous remercier de la défense que vous avez prise de la Nation Juive contre ceux que vous appelez Papistes & Ante-Christes, à cause qu'ils persécutent les Juifs. En effet il n'y a rien de mieux sensé que la remarque que vous faites à la fin de ce Chapitre, que le véritable regne de l'Ante-Christ consiste dans la persécution cruelle qu'on fait aux Juifs. Et pour nous servir de vos termes, ce mystère d'iniquité ne comprend rien au mystère de piété & il ne voit pas que Dieu se réserve cette Nation pour faire en elle ses plus grands miracles. Nous espérons que vous serez un des témoins de la gloire d'Israël, & que notre Messie, de l'esprit duquel vous êtes animé, vous élèvera aux plus hautes dignités de son Royaume, comme un des héros de son parti. Lettres des Rabbins de deux Synagogues d'Amsterdam, à M. Jurieu, traduites de l'Espagnol ; suivant la copie imprimée à Amsterdam, chez Joseph Athias. A Bruxelles, 1446.

Succès. Toute l'Europe étoit presque liguée contre la France , comment aurois-je pu prévoir qu'elle viendrait à bout de faire une paix avantageuse , & que les Protestants exilés continueroient de l'être ? Si j'ai été aussi mauvais Prophète que vous , il faut cependant avouer que j'avois plus de raison de prétendre de passer pour un homme inspiré du Ciel. Vous ne fondiez l'authenticité de vos révélations que sur la chimérique espérance de la valeur de quelques gens ramassés , mal disciplinés , & conduits par des Généraux peu habiles. Mais quant à moi , je me flattois sur la bravoure & le nombre des troupes ennemies de la France , & sur l'expérience des Chefs qui les conduisoient. J'étois même fondé dans les invectives que je répandois dans mes Ouvrages contre certains Souverains. Elles dispofoient les esprits à la révolte , & c'étoit-là à quoi je tendois. Lorsqu'on veut nuire à un ennemi , qu'importe la façon dont on s'y prend pour en venir à bout (1) ? Je m'étonne que vous ,

(1) *O Socii , qua prima , inquit , fortuna seq
luis.*

240 LETTRES CABALISTIQUES ,
 qui avez si souvent fait servir la Religion
 de prétexte à votre haine , & qui , mal-
 gré votre prétendue sainteté persécutâtes
 Abellard , Arnaud de Bresse , Pierre de
 Bruis , Gilbert Pauretan , affectiez tant de
 délicatesse sur les moyens dont on doit se
 servir pour nuire à ses ennemis. Les Ca-
 tholiques Romains , qui ne manquent ja-
 mais de déifier les actions les plus crimi-
 nelles de ceux que la superstition du peu-
 ple & l'avarice de la Cour de Rome cano-
 nisent , vous ont comparé à un chien
 qui aboie fortement contre les ennemis
 de la Maison de Dieu (1). Mais les Phi-
 losophes , qui jugent de tout sans passion ,
 disent que le nom de chien ne vous con-
 vient que comme à ces Philosophes Cyni-
 ques qui déchiroient les gens les plus res-

*Monstrat iter , qua ostendit se dextra , se-
 quamur.*

*Mutemus clipeos , Danaümque insignia nobis
 Aptemus : dolus , an virtus , quis in hoste re-
 quirat ?*

Virgil Æneïd. Lib. II.

(1) *Optimi catuli mater eris ; qui Domûs Dei
 custos futurus , validos pro ea contra inimicos
 Fidei editurus est latratus.* Fr. Ambœsius in
 præfat. Operib. Abælæ.

pectables ,

pectables , & à qui une fausse Philosophie fournissoit le même prétexte que vous donnoit l'hypocrisie couverte du voile de la Religion. C'est ce qui a fait dire plaisamment à un Auteur de mes contemporains , que ce n'étoit point atteindre à votre mérite , quede vous appeller simplement, *chien dementé , chien au grand collier* : mais qu'il falloit en certain sens vous comparer à Nimrod , & dire que vous étiez *un grand Veneur devant l'Eternel*.

„ Je connois , repliqua le Moine
 „ Bernard , l'Auteur dont vous voulez
 „ parler. J'ai vu ici plusieurs de ses Ou-
 „ vrages entre les mains de quelques Gno-
 „ mes. Il me paroît qu'il vous a dépeint
 „ aussi vivement que moi. Non content
 „ de dire que lorsque vous prêchiez sur les
 „ affaires générales , vous sonniez du Cor-
 „ net Prophétique avec emphase , & sur
 „ le ton affirmatif, il parle de vous en
 „ des termes qui font connoître clairement
 „ que si vous étiez aussi mauvais Prophete
 „ que moi , vous n'étiez pas moins bilieux
 „ ni moins acariâtre , & saviez vous servir
 „ aussi avantageusement des Synodes & des

„ Assemblées Ecclésiastiques. Vous fîtes
 „ essuyer à plus d'un Ministre le triste sort
 „ dont j'accablai Abellard ,,. Nous avons ,
 dit l'Auteur , dont vous avez fait mention ,
 été extrêmement mortifiés de ce que la
 Cabale pressante qu'il a eue dans le der-
 nier Synode , lui a fait avoir le plaisir de
 voir suspendre M. Huet... Si ceci dure , il
 n'y eut jamais d'Inquisition plus incom-
 mode. Les François vont devenir le scan-
 dale & le jouet de la Hollande ; & tout cela
Unius ob noxam & furias , par l'humeur
 chagrine , & fanatique de M. Jurieu (1).
 „ Trouvez-vous que votre portrait soit
 „ moins ressemblant que le mien ? Je pense
 „ que si nous avions vécu dans le même
 „ temps , on nous eût pu prendre pour
 „ deux freres jumeaux ,,.

Je souhaite , sage & savant Abukibak ,
 que les discours de ces deux Théologiens
 puissent t'amuser & te distraire quelque
 temps de tes sérieuses occupations.

Je te salue , & te souhaite beaucoup
 de bonheur dans tes recherches philoso-
 phiques.

4 (1) Lettres de Bayle , tom. I. pag. 324.



LETTRE XIX.

Ben Kiber, à son maître le sage Cabaliste
Abukibak.

DÉS le premier instant, sage & savant Abukibak, que tu commenças à m'instruire des sciences secrètes, je formai le dessein de m'appliquer ardemment à la recherche de la pierre Philosophale. Je n'ai rien oublié du depuis pour parvenir à la perfection. J'ai lu avec attention tous les Auteurs les plus fameux qui traitent de l'Art, j'ai mis en pratique les préceptes du Roi Geber (1) j'ai fait dans un vase bien clos la séparation de l'humide & du sec, j'ai observé exactement, ainsi que l'ordonne Raimond Lule (2) que les esprits

(1) *Modus calcinationis spirituum fit in vase undique clauso, ne aer subintrans inflammationem præstet.* Geber, apud de Planis, Phil. Transf. pag. 20.

(2) *Et si spiritus dispergantur per aera, quod queritur non fieret.* Raimond, Lul. Oper. Phil. P. 12.

les plus subtils ne s'évaporassent pas, j'ai choisi pour la base de ma matière le mercure , le même Raimond Lule (1) m'ayant appris
 „ que le sel n'est que le feu , que le feu
 „ n'est que le soufre , & que le soufre ,
 „ n'est que l'argent-vif, autrement le mer-
 „ cure qui se réduit & se change en cette
 „ précieuse pierre que les Alchymistes cher-
 „ chent avec soin „. Cependant, sage & sa-
 vant Abukibak , malgré les peines que je
 me suis données , je m'apperçois que je
 suis aussi éloigné d'atteindre à la perfection
 de l'art , qu'avant que d'avoir commencé
 mes recherches Chymiques. Peu s'en faut
 que le peu d'espoir de réussir dans mes pro-
 jets ne me fasse abandonner entièrement
 une étude qui me paroît aussi infructueuse.
 Tout semble même m'affermir dans ce
 dessein.

Si je m'arrête aux discours ordinaires
 des gens qui passent pour avoir le plus
 de bon sens , je dois appréhender le sort

(1) *Sal non est nisi ignis ; nec ignis nisi sul-
 phur , nec sulphur nisi argentum vivum reductum
 in pretiosam illam substantiam caelestem incor-
 ruptibilem quam nos vocamus lapidem nostrum ,*
 Raimond Lul. in ult. Testament. pag. 91

du monde le plus triste. Ce qui peut m'arriver de moins malheureux, c'est d'être entièrement ruiné en peu d'années ; on prétend qu'il en est des Chymistes ainsi que des Joueurs , qui commencent par être dupes , & finissent par être fripons. Si d'un autre côté je fais attention aux faits rapportés dans les histoires des différentes Nations , je trouve dans toutes les parties du monde des personnes entêtées de la Philosophie transmutatoire , & qu'on regarde comme des gens qui courent également après une chimere. Les Siamois aiment autant la Chymie que les Allemands : ils ont parmi eux une espece de Société , qui ressemble assez à celle des Freres de la Rose Croix. Les Philosophes Indiens se vantent , ainsi que les Européens , de posséder tous les secrets de l'Art : cependant tous les voyageurs affirment que Siam est plein de Chymistes dupes , ou imposteurs. Ils disent que le feu Roi consuma deux millions à chercher la pierre Philosophale , aussi inutilement que le Duc d'Orléans employa des sommes considérables pour parvenir au même but.

Les ennemis des Chymistes ne man-

L iij

quent pas de se prévaloir de ces faits historiques, dont l'authenticité n'est point mise en doute. Ils disent que tous ceux qui ont prétendu avoir le secret de faire de l'or, étoient des fourbes & des imposteurs, qu'on doit d'autant moins croire sur leur parole, que l'on voit évidemment, pour peu qu'on veuille approfondir les choses, que tout ce qu'on a débité sur le sujet de ceux qu'on prétendoit avoir de l'or, est absolument faux. Ils ajoutent que pour être convaincu de la ridicule vanité des Chymistes, il n'y a qu'à faire réflexion à la déclaration des Freres de la Rose-Croix, qui en 1615. promettoient plus d'or aux Puissances, que le Roi d'Espagne n'en pouvoit jamais recevoir des deux Indes, & qui se vantoient d'avoir des trésors inépuisables. Toutes ces belles espérances se sont en allées en fumée.

Les Adversaires de la Philosophie transmutatoire prétendent que l'avarice, qui de tout temps a régné dans l'esprit des hommes, & leur a fait entreprendre les choses les plus difficiles, a jetté les Chymistes dans un labyrinthe dont ils ne sortiront jamais, & que leurs fatigues, leurs veilles,

leurs chagrins , & sur-tout leurs dépenses les font tomber en une espece de mélancolie qui tient du fanatisme. Ils disent qu'ils sont si prevenus en faveur de leur opinion chimérique , qu'ils regardent les savants qui ne sont pas de leur sentiment , comme des profanes à qui Dieu a à peine accordé le sens commun , & qu'ils se donnent à eux-mêmes le nom de véritables Philosophes , ou de Philosophes , par excellence , se couronnant par leurs propres mains , & s'accordant les louanges qu'on leur refuse avec juste raison.

Quelques Ecrivains , sage & savant Abukibak , sont encore plus outrés dans leurs reproches. Ils tranchent toutes les difficultés qu'on peut leur opposer , & disent hardiment que tous les Chymistes qui se vantent de savoir faire l'or , sont des fripons qui abusent de la croyance des gens qui sont assez imbécilles pour les écouter.

Un fameux Physicien a découvert , ou du moins a cru découvrir les différentes manieres dont les vieux Chymistes abusent les nouveaux. Ces Philosophes , dit-il (1) ,

(1) Cours de Chymie , contenant la maniere de faire les Opérations qui sont en usage dans la Médecine , &c. par Nicolas Lemerî , pag. 63.
L. iv.

prétendent que leur poudre de projection est une semence de l'or , laquelle a la vertu de l'augmenter quand on y en mêle quelque petite quantité , & pour en faire l'épreuve , ils mettent de l'or en fusion par le feu , puis ils y jettent un peu de leur poudre , ils remuent la matiere avec une baguette de fer ou d'autre métal , puis ils jettent l'or dans une lingottiere , il se trouve augmenté considérablement. D'abord cette expérience surprend , & les assistants crient *Miracle* ! On leur demande à acheter de la poudre de projection : il ne faut pas demander s'ils la font bien payer. L'acheteur croit avoir trouvé la pie au nid , il court chez lui pour multiplier son or. Il en fait fondre , il y jette de la poudre , il remue la matiere , enfin il observe les mêmes circonstances qu'il avoit vu observer ; mais il trouve que son or n'a point augmenté de poids. Il croit avoir manqué à quelque chose , il recommence l'opération encore une fois , deux fois ; mais en vain , il n'y a point d'augmentation pour lui , il reconnoît qu'il a été dupe , voici de quelle maniere s'est faite la tromperie.

Celui qui remue la Matiere , s'est pourvû

de quelques petits morceaux d'or, pour jeter adroitement à diverses fois dans le creuset, ou dans la coupelle, sans que personne des assistants en voie rien. Mais quand il est observé de près, & qu'il prévoit qu'il lui seroit difficile de faire entrer rien avec l'or fondu sans qu'on s'en apperçût, il prend une verge de fer, ou de cuivre, dans le bout de laquelle il a enchassé de l'or; en sorte que l'on ne le voit point. Il remue l'or avec cette baguette, le cuivre ou le fer se fond, & quitte l'or, qui se mêle avec l'autre & en fait l'augmentation. Si on lui demande où est allé le bout de sa baguette, il répond, comme il est vrai en un sens, qu'il s'est séparé en scories; car le cuivre ne se mêle point avec l'or. Si l'on examine ensuite la poudre de projection, on verra que ce n'est que du vif argent en poudre, ou quelque autre chose qui se consume par le feu, ou qui se réduit en scories.

Cette première expérience, quelque trompeuse qu'elle soit, & quelque difficile qu'il soit de pouvoir en connoître la fourberie, est cependant beaucoup moins frappante qu'une autre, dont parle le mê-

250: LETTRES CABALISTIQUES,
me Auteur que je viens de citer, sage &
savant Abukibak. Elle est si particuliere,
qu'il est pour ainsi dire impossible qu'elle
ne prévienne d'abord une personne en fa-
veur de la probabilité de la pierre philo-
sophale. Les Chymistes, dit-il, réduisent
encore des morceaux de cinabre en argent,
& cette subtilité est très-curieuse. Voici
comme ils s'y prennent. Ils stratifient dans
un creuset du cinabre concassé, qu'ils ap-
pellent cloux de cinabre, avec de l'argent
en grenaille. Ils mettent le creuset dans
un grand feu, & après quelque temps de
calcination, ils le retirent, ils renversent
la matiere dans une bassine, & ils mon-
trent les cloux de cinabre, qui ont été
convertis en argent véritable, quoique
les grenailles soient demeurées dans leur
premiere forme. Ils concluent de là que
la transmutation des métaux est possi-
ble, puisque le mercure du cinabre a été
réduit en argent quoique l'argent soit
resté comme il étoit auparavant. Cette
expérience est surprenante, l'on ne peut
pas voir les mêmes morceaux de cinabre
qu'on avoit vu mettre dans le creuset,
changés de mercure en pur argent, qu'on

ait bien de la peine à croire qu'il s'est fait une augmentation de ce dernier métal, & même plusieurs tiennent qu'on n'en peut douter. On demeure dans cette erreur, jusqu'à ce qu'on ait la curiosité d'examiner les grenailles d'argent, & alors on commence à se désabuser; car on les trouve fort légères; & si on les presse entre les mains, elles sont écrasées presque aussi facilement que des pellicules. On cesse de croire l'augmentation, quand on pèse les peaux des grenailles avec les cloux; car le tout ne pèse pas plus que les grenailles d'argent pesoient avant qu'on les eût mises dans le creuset. Enfin il faut de nécessité que le mercure se soit amalgamé avec l'argent, qu'il ait charrié cet argent dans les morceaux de cinabre, & qu'ensuite s'étant dissipé par le feu, il ait laissé l'argent seul.

Si je ne savois pas, sage & savant Abukibak, qu'il existe réellement des Artistes, à qui le talent de faire de l'or a été accordé par le Ciel, si même tu ne m'avois pas assuré plusieurs fois que rien n'étoit si facile aux véritables Philosophes, que de mettre en exécution les secrets de la pierre philosophale, je penserois que

L. vi.

toutes les Histoires qu'on a écrites de ceux qu'on disoit faire de l'or , n'ont eu d'autre fondement que des fourberies , semblables à celles que rapporte l'Auteur dont je viens de parler. Car enfin , plus je m'applique à l'étude de l'Art , & plus je crains de ne pouvois parvenir à son but. Je m'apperois que nous avons si peu de connoissances de la composition naturelle des Mixtes , qu'il est presque impossible que nous puissions exécuter des secrets que la nature nous a voulu cacher. Les mines d'or & d'argent sont entourées d'eaux , & sans doute que les eaux entraînent des lieux d'où elles viennent , des particules salines , qui passant & coulant à travers des terres d'une composition particuliere , se congelent & se corporifient. Or il est impossible , ou du moins on le doit regarder comme tel , de pouvoir imiter les différents pores de ces terres particulieres qui servent à la formation des métaux. Quel est l'homme , qui ose se flatter de connoître parfaitement la nature des sels qui sont entraînés & charriés par les eaux minérales , & qui puisse pénétrer la disposition des matrices ,

ou des terres dans lesquelles ces mêmes sels viennent à se congeler.

Ce sont-là les secrets que la Divinité semble avoir voulu cacher aux foibles mortels, & il paroît que ce n'est pas sans raison qu'on reproche aux Chymistes d'être bien prévenus, puisqu'ils prétendent par des feux artificiels venir à bout d'imiter parfaitement la nature, & de cuire & convertir en or les matieres métalliques.

Je fais, sage & savant Abukibak, que les Sages prétendent que la semence de l'or est répandue par-tout, & que semblable à l'ame du monde, elle est dans tous les différents éléments, & abonde pour ainsi dire dans cet esprit universel. Ainsi comme la rosée, la manne, le miel font empreints de cet esprit qui nourrit, alimente, subside, fait croître tous les végétaux, on peut extraire de l'or de toutes ces différentes substances.

Lorsque tu me révelas ce mystere, sage & savant Abukibak, je crus qu'on ne pouvoit rien dire qui pût en détruire la vérité; mais j'ai trouvé du depuis qu'on opposoit des raisons très-fortes à cette *extraction de semence*. On soutient que quoi-

qu'il soit vrai que l'esprit universel contient un acide qui sert à la production de l'or , les eaux acides & les sels qui les forment , provenant de cet esprit universel , on ne peut cependant nommer cet acide une semence. Car quelle preuve a-t-on qu'elle soit plus particulièrement celle de l'or , que de tous les autres métaux ? Quelle est l'expérience , la connoissance , la science , la Divinité enfin , qui a révélé aux Alchimistes que l'esprit universel contient en lui beaucoup plus de semence d'or que de semence des autres minéraux , des plantes , des animaux & de toutes les différentes choses qu'il vivifie.

Voilà , sage & savant Abukibak , des objections qui me paroissent assez fortes. Je te serois obligé de vouloir bien me communiquer le jugement que tu en portes. Dissipe mes doutes , & raffermis-moi dans mes espérances. Il est des moments , où malgré la résolution que j'ai prise d'atteindre à la perfection de l'Art , je me sens entièrement découragé. Je crains d'éprouver la vérité de la définition de l'Alchimie. Les ennemis de cette Science disent que *c'est un Art sans Art , dont la*

L E T T R E X I X. 253

commencement est de mentir , le milieu de travailler , & la fin de mendier. Penote , dit un habile Physicien , mourut âgé de quatre-ving-dix-huit ans à l'Hôpital d'Yverdon en Suisse , & il dit à la fin de sa vie , qu'il avoit passée à la recherche du prétendu grand-Œuvre , que s'il avoit quelque ennemi puissant qu'il n'osât attaquer ouvertement , il lui conseilleroit de s'adonner tout entier à l'étude & à la pratique de l'Alchymie. Cet Histoire est bien capable de faire faire de sérieuses réflexions. Je te salue , sage & savant Abukibak. Rassures-moi , je te prie , & dissipe ma crainte.

L E T T R E X X.

*Le Sylphe Oromasis , au sage Cabaliste
Abukibak ,*

JE voulus avoir , il y a quelques jours , sage & savant Abukibak , le plaisir d'examiner les différentes cérémonies que les hommes observent lorsqu'ils se marient. Je descendis sur la terre , je volai vers les Indes , & je m'arrêtai sur la Ville de Siam.

Je vis d'abord une troupe de gens, qui paroïssent fort intrigués de savoir quel seroit le sort d'un jeune garçon & d'une fille qu'on vouloit unir ensemble. Après avoir fait plusieurs grimaces ridicules pour obtenir les faveurs & les grâces de la Divinité, ces mêmes gens allerent consulter un devin, pour savoir de lui si le mariage seroit heureux, & si la paix & l'abondance regneroient dans le ménage. Le prétendu Prophète n'avoit garde d'annoncer des prédictions désagréables, elles auroient été beaucoup moins payées que des heureuses. Je m'aperçus aisément que les Devins Indiens n'étoient ni moins fourbes, ni moins intéressés que les Européens.

Lorsque les parents des mariés crurent être certains des bontés du Ciel, le jeune homme fit présent à sa fiancée de quelques fruits & d'une petite boîte de Bethel. Il reçut ensuite la dot de son épouse, qu'on lui remit en présence des parents. Je ne vis dans cette assemblée ni Notaire, ni Moines, ni Prêtres, ni Juge, ni Magistrat. L'amour fut le Pontife qui forma le lien des jeunes époux, & la bonne foi fut le con-

trat qui en assura la durée. J'étois charmé de voir la simplicité que ces peuples apportent dans leur mariage. Je commençois à croire que je trouverois enfin des Nations , qui connoîtroient combien il seroit heureux pour le bien de la Société, qu'on bannît entièrement des actions civiles toutes les cérémonies bizarres qu'on a consacrées sous le voile de la Religion. J'applaudissois les Siamois avec d'autant plus de plaisir, que j'avois appris qu'il étoit défendu aux Talopains (1) d'assister aux mariages , sous quel prétexte que ce fût. Cependant je m'appergus bientôt que les hommes étoient à peu près les mêmes dans tous les pays , & que chez eux la superstition ne perd jamais entièrement ses droits.

Les Européens font plusieurs folies & plusieurs extravagances en se mariant , & les Siamois, après s'être mariés. C'est une coutume établie chez eux , que deux jours après la consommation du mariage , on va jeter de l'eau bénite

(1) Prêtres Siamois.

258. LETTRES CABALISTIQUES ,
chez les nouveaux époux , & réciter
des prières en Langue *Bali* , qui chez les
Indiens est l'équivalent du Latin chez les
Catholiques-Romains. Lorsque je vis cette
aspersion , & que j'ouis ces prières , dites
dans un langage inconnu à ceux qui les
prononçoient , je m'écriai d'abord : » Voilà
» la parfaite copie des monneries Euro-
» péennes. Il me semble de voir un Prêtre ;
» après avoir mis un morceau de son habit
» sur deux personnes qui sont à genoux
» à ses pieds , balbutier quelques *Oremus*
» & faire une croix de la main sur leurs
» têtes.

Ayant trouvé chez les Siamois des Cé-
rémonies nuptiales aussi bizarres que celles
des superstitieux Italiens , je passai chez
les Chinois , & je voulus connoître si ce
dernier Peuple , dont on vante tant la
sagesse , seroit plus sage que les autres.
Quel fut mon étonnement , lorsque je
m'aperçus que les Nations qui passent
pour les plus policées , sont ordinairement
celles qui donnent dans les excès les plus
ridicules !

Chez les Chinois , la célébration des
noces est précédée de trois jours de trif-

téssé, pendant lesquels on s'abstient de toutes sortes de plaisirs. Quel spectacle pour un sage qui fait usage de la raison, que de voir des Nations entières s'affliger pour le même sujet dont d'autres se réjouissent ! Les unes & les autres fondent également sur des prétextes plausibles leurs conduites, & les différents mouvements dont elles sont agitées.

Les Peuples qui se réjouissent à la veille du mariage de leurs enfans disent qu'il est bien juste, qu'ils prennent part au bonheur de ce qu'ils ont de plus cher, & qu'ils se ressentent du plaisir de l'espérance de se voir renaître une seconde fois en la personne de leurs petits-fils. Tous les Européens tiennent le même discours. L'on fait de fêtes chez eux avant & après le Mariage. Il paroît qu'on ne peut désapprouver cet usage, & que celui des Chinois est aussi ridicule que déplacé. Cependant lorsqu'on examine leurs raisons, on trouve qu'elles sont beaucoup moins absurdes qu'on ne l'auroit cru. Ils disent qu'ils regardent le mariage des enfans comme une image de la mort de leurs parents, parce que dès ce moment, les enfans semblent en quelque manière leur succéder.

par avance. Le mariage d'un fils est un acte authentique que la nature signifie à un pere, pour le faire ressouvenir qu'une partie de ses jours se sont écoulés , & qu'on vient de nommer son successeur. Cela fait que les Chinois ne croient pas être plus obligés à se réjouir à la célébration des noces de leurs enfants, qu'un vieux Prélat à la nomination d'un jeune Coadjuteur qu'on lui donne.

Je t'avouerai, sage & savant Abuxibax , qu'entre la joie outrée des Européens , & la tristesse lugubre des Chinois, je voudrois que les hommes prissent un juste milieu ; qu'en considérant la satisfaction qu'il y a de voir multiplier leur famille, ils donnaissent des marques de contentement lors de l'établissement de leurs enfants ; mais que leur gaieté fût modérée, non par la vaine crainte du souvenir d'une mort prochaine, mais par une juste apprehension des maux que le mariage entraîne quelquefois après lui , & dont leurs enfants seront peut-être un jour accablés.

Si les peres de famille faisoient en général d'aussi sages réflexions , je leur pardonnerois d'imiter l'usage des Chinois, & de s'affliger , non pas trois jours , mais

trois mois avant la célébration des noces de leur fils. L'Histoire nous apprend qu'il y a eu des Peuples qui se lamentoient à la naissance de leurs enfants , ils plaignoient les miseres où la vie les alloit exposer. Je suis bien assuré que celles , qu'entraînent quelquefois le mariage avec lui , avoient bonne part aux gémissements de ces Peuples. Je ne fais pas difficulté de dire, sage & savant Abukibak que si les Chinois n'avoient aucun usage plus bizarre que celui de leur affliction , je n'hésiterois pas de le préférer à celui de la joie immodérée des Européens, la folie des premiers me paroît moins grande.

Mais les Indiens ont plusieurs autres coutumes si ridicules , que je suis étonné que des gens qui ont autant de génie que les Chinois , ayent pu les inventer , s'y soumettre , & les conserver (1). Les filles sont dotées par ceux qui les épousent. Une partie de la dot est payée par l'époux futur , après la signature du contrat , & l'autre un peu avant la célébration du mariage.

Outre cette dot , l'époux fait aux parents de l'épouse un présent d'étoffe de soie , de

(1) *Voyage autour du monde, par le Gentil, cité par l'Auteur des Cérémonies & coutumes Religieuses des Peuples Idolâtres , Tom. II. pag. 2.*

fruits, de vin, &c. Les deux époux ne se voyent que lorsque le mariage, qui ne se trame jamais que par des entremetteurs, est entièrement conclu de part & d'autre, & qu'il ne s'agit plus que de célébrer les noces. Alors l'époux, après plusieurs cérémonies particulières, offre à son beau-pere un canard sauvage, que des domestiques du beau-pere portent sur le champ à l'épouse, comme un nouveau gage de l'amour de son époux. Ensuite les deux parties sont conduites l'une à l'autre pour la première fois; néanmoins un long voile dérobe encore aux yeux de l'époux la beauté ou la laideur de l'épouse. Ils se saluent l'un l'autre, & adorent à genoux le Ciel, la terre & les esprits. . . . Puis se fait dans la maison du Pere de l'épouse le repas nuptial. Elle leve alors son voile, & salue son mari, qui. . . . l'examine d'un regard curieux. Elle attend en tremblant le résultat de cet examen, & cherche à lire dans les yeux de son mari si elle lui plaît ou non. Il la salue à son tour, puis ils se mettent à table tête-à-tête; mais auparavant l'épouse fait quatre génuflexions devant son mari, lequel en fait deux ensuite devant son

épouse. Cependant le pere de l'époux donne dans un autre endroit de la maison un grand repas à ses parents & à ses amis. La mere de l'épouse en donne un autre en même temps à ses parents & aux femmes des amis de son mari. Après ces repas, l'époux & l'épouse sont conduits le soir dans leur appartement sans que la mariée ait vu ce jour-là ni son beau-pere, ni sa belle-mere. Mais le lendemain elle les va saluer en grande cérémonie ; & ce jour-là ils donnent un repas, dont elle fait tous les honneurs. Elle sert sa belle-mere à table, & mange ses restes, pour montrer qu'elle n'est point étrangère, mais fille de la maison. L'usage ne souffre point qu'on donne des restes aux domestiques même des étrangers qu'on invite.

N'est-il pas surprenant que des Peuples, qui ont travaillé si long-temps à établir des coutumes qui fussent utiles à la Société, n'aient pas réfléchi combien celles qu'ils observent dans les Cérémonies nuptiales, sont préjudiciables à la Société ! Quel est donc l'aveuglement des hommes ! Il semble que plus ils veulent se rendre heureux, & plus ils inventent des usages

264 LETTRES CABALISTIQUES ,
bizarres qui ne peuvent les rendre qu'infortunés. N'est-il pas surprenant que les élèves , & même si on veut , les disciples de ce fameux Confucius , s'unissent pour toujours à des femmes dont ils ne connoissent point la figure , dont ils ignorent les défauts , & du caractère desquelles ils n'ont aucune connoissance ! Lorsque je fais réflexion à la conduite d'un Chinois , qui , après avoir mené son épouse chez lui , attend l'instant où elle ôte son voile pour s'éclaircir de sa beauté ou de sa laideur , il me semble que je vois un jeune étourdi , qui après avoir troqué avec son camarade quelque bijou au jeu qu'on nomme *sans voir ni regret* , est fort surpris quelquefois qu'on lui ait donné un étuit de corne en échange d'une tabatiere d'or. Que diroit-on d'un Négociant qui acheteroit toutes ses marchandises , sans daigner les examiner ? On le regarderoit comme un fou avec juste raison. Hé quoi ! Est-il permis qu'il se trouve des hommes assez insensés , pour apporter plus de précautions dans l'examen d'un ballot de laine ou de soie , que dans celui du caractère & de la figure d'une personne avec qui ils doivent passer

fer leurs jours , & des qualités de laquelle dépend tout le bonheur de leur vie ?

On ne pourroit jamais se persuader que les Chinois eussent autant d'esprit qu'ils en ont , suivant des coutumes aussi absurdes , si l'on ne voyoit chez les Européens des usages qui approchent assez de ceux des Indiens , & si l'on ne trouvoit à Paris l'équivalent des extravagances qu'on aperçoit à Peking. En France les maris ne reçoivent pas leurs femmes voilées : ils les voient le visage découvert lorsqu'ils vont à l'Eglise ; mais combien ne s'en trouve-t'il pas parmi eux , qui ne connoissoient non plus la physionomie & la figure de leurs futures épouses avant ce moment-là , que celle du Grand-Seigneur , ou du Sophi de Perse ? Les parents laissent leurs filles dans les Couvents , jusqu'à ce qu'ils trouvent le secret , moyennant une certaine somme , de s'en débarrasser. Quand ils rencontrent des acheteurs qui veulent bien s'en charger , ils les leur livrent aux pieds d'un Prêtre , ou plutôt aux pieds d'un Notaire Ecclésiastique , qui , en prononçant trois ou quatre paroles , & en faisant

trois ou quatre gestes de la main , contraint & force deux personnes à se faire enrager mutuellement pendant le reste de leur vie , si par hazard ou par malheur , leurs humeurs ne sympatisent point.

N'ai-je pas raison de dire , sage & savant Abukibak , que l'on voit à Paris les mêmes extravagances qu'à Pekin ? Les cérémonies sont également bizarres : l'on y regarde de même les femmes , comme des marchandises qu'on prend sur la bonne foi du vendeur. En vérité , je ne puis revenir de mon étonnement , lorsque je fais réflexion à la conduite de la plus grande partie des hommes. Ils crient sans cesse contre leur sort , ils se plaignent de leur état , & ils font tout ce qu'ils peuvent pour se rendre malheureux. Il semble qu'ils prennent plaisir à s'aveugler eux-mêmes , & à augmenter tous leurs maux. La raison qu'ils ont reçue du Ciel , est un présent qui leur devient inutile ; ils n'en font aucun usage , pas même dans les choses les plus essentielles. Et ce qu'il y a de plus surprenant , ainsi que je te l'ai déjà dit , sage & savant Abukibak , c'est que les peuples les plus polis & les plus spirituels

donnent dans les plus grands travers , & qu'on trouve dans toutes les parties du monde , chez les nations les plus civilisées, des coutumes qui heurtent directement le bon sens, le bien de la Société , & la tranquillité des Particuliers.

Je te salue , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



L E T T R E X X I.

*Le Sylphe Oromafis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

J'E passai il y a quelque temps en Hollande , sage & savant Abukibak , & à peine y fus-je descendu dans ce beau chemin qui conduit de la Haye à la Mer , & qui forme en même temps une des plus magnifiques promenades du monde , que j'y vis arriver deux Aventuriers , trainés dans une chaise d'assez médiocre apparence , & suivis du Doyen de tous les valets de l'Univers. Les voyant parler avec beaucoup de feu & de vivacité , je fus

M ij

curieux d'écouter leurs discours : je les suivis jusques dans un petit cabaret borgne de Scheveling où ils rongerent quelques poissons secs , & burent quelques verres de brandevin. Dès les premiers mots qu'ils lâcherent, je compris aisément que c'étoit deux de ces misérables Auteurs , faits par la misere & par la folie , beaucoup plus que par la nature & par les Muses , & que la liberté de la presse , aussi bien que l'avidité des Libraires , font si excessivement foisonner en Hollande.

Il faut avouer , dit l'un deux , que je suis bien malheureux. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que le Public goûtât mes Ouvrages , & je n'ai rien avancé. Mes Livres servent d'amusement dans les antichambres à tous les Laquais : leurs Maîtres ont été assez complaisants pour les acheter , mais non pas pour les lire. Il est vrai que je m'y étois pris de maniere à attraper les plus fins : car lorsqu'on exposa en vente mes *Anecdotes Littéraires & galantes* , on les débitoit comme si elles avoient été composées par l'Auteur des *Lettres Juives*. Cela leur donna de la vogue au commencement ; mais elle ne dura que

jusqu'à ce qu'un certain nombre de personnes, comme si elles se fussent donné le mot, dirent par-tout que mon Ouvrage étoit pitoyable, & le traitèrent de vraie rapsodie. Les faiseurs de chansons, l'Auteur des *Lettres Juives* (1), les Journalistes (2) m'accablèrent tout à la fois. Il faut que j'avoue que j'ai pensé devenir fou d'essuyer tant de nazardes. Je ne crois pas que jamais Auteur ait été aussi rudement berné : & depuis feu Cottin, d'illustre mémoire, on n'a pas vu qu'aucun Ecrivain ait essuyé rien de pareil à ce qui

(1) Voyez l'*Épître Dédicatoire* & la *Préface* ; du VI. Volume.

(2) La plupart de ces *Anecdotes* ne roulent que sur le compte des Moines & des Médecins, les premiers n'y entrant que pour des affaires de galanterie, & les autres, à l'exception d'un seul, n'y faisant qu'une assez sotte figure. Comme c'est le même Auteur qui a écrit les *Lettres* & les *Réponses*, qui sont toutes au nombre égal de dix-huit dans ce Volume, on y voit aussi le même esprit, le même goût & le même style ; & jamais homme, qui se répond à lui-même, n'a pris moins de peine pour dépayser le Lecteur. C'est-là le jugement que les Auteurs de la Bibliothèque Raisonnée ont porté sur ce misérable Ouvrage, dans leur Journal pour les Mois de Juillet, Août & Septembre de l'Année 1737. Tom. XLX. part. I. pag. 201.

M iij

270 LETTRES CABALISTIQUES ,
m'est arrivé. Ce qui me fâche le plus , ce
n'est pas que mes ouvrages soient critiqués ,
c'est de ne pouvoir plus les vendre à l'a-
venir. Il faut dorénavant que je me résolve
à mourir de faim , ou à me faire cocher
d'un Fiacre : c'est l'unique espoir qui me
reste.

Vous poussez les choses à l'extrême , ré-
pondit l'autre de ces hommes. Pourquoi
vous abandonner au désespoir ? N'avez-
vous pas encore la ressource de votre part
des *Critiques des Lettres Juives* ? Elle va
bientôt finir , répliqua le dolent Écrivain.
Le Public , le maudit Public , les méprise.
Quoique le Libraire n'en tire que cent
exemplaires , il seroit bientôt ruiné s'il con-
tinuoit. A peine en vend-il une vingtaine.
Or , vous voyez bien que je ne dois pas
espérer qu'il en poursuive encore long-
temps l'impression ; il se repent assez de
l'avoir entreprise.

Ce que vous dites-là , reprit l'autre
homme , me surprend. Vous croyez que
nos *Critiques* vont bien-tôt finir ? Vous
pensez , Maître Nicolas , que le Libraire
est las de nous faire vivre ? Oui , mon
pauvre Buscon , s'écria l'Auteur. Nous

avons employé en vain tous nos talents & toute notre industrie. Il faudra bien-tôt, que nous ne comptions plus vivre sur nos critiques. Quoi? dit Buscon, les injures que nous avons dites dans nos dernières Lettres, ne leur ont point donné de nouvelles forces; Point du tout, répartit Nicolas, elles ont au contraire révolté le public contre nous, & ce maudit Auteur des *Lettres Juives* a si bien su mettre les rieurs de son côté, qu'il est impossible de pouvoir décrier ses Ouvrages.

Mais comment, reprit Buscon, est-il permis que les gens de goût ne sentent pas les beautés qui sont répandues dans nos *Critiques*? Peuvent-ils n'être pas enchantés de cette histoire qui nous a donné tant de peine à inventer, & qui est si vraisemblable, où nous disons qu'un premier Président mena dans sa maison un homme qui avoit eu dispute avec un Régent de College des Jésuites, qu'il ne put cependant le garantir d'une Lettre-de-Cachet, & qu'ayant fait sauver l'Abbé à Londres, on l'y assassina quinze jours après? Bon! répondit Maître Nicolas, on a traité tout cela de

272 LETTRES CABALISTIQUES ;
fortifié. On dit qu'il est absurde de supposer
qu'un Régent de Collège est plutôt cru
qu'un premier Président. On se moque de
ce prétendu Président , qui n'a point de
nom. On dit que rien ne marque plus
combien nous disons de choses ridicules &
absurdes. L'on ajoute que nous accordons
à un Jésuite assez de pouvoir pour rendre
inutile le crédit du second Magistrat du
Royaume , & pour faire assassiner un hom-
me au milieu de Londres , tandis que dans
dix de nos *Lettres* nous disons en termes
exprès que *les Moines n'ont point de crédit ,*
& qu'on peut se dispenser de l'examiner.
On se moque de ces contradictions ; &
l'on prétend que pourvû que nous bar-
bouillons du papier , nous ne nous em-
barrassons pas d'écrire les choses les plus
impertinentes , au nombre desquelles on
met ce que nous avons dit de Guignard.
L'éloge que nous avons fait de ce Jésuite ,
pendu par Arrêt du Parlement de Paris pour
avoir conspiré contre la personne d'Henri
IV. nous a fait grand tort. Il a révolté
tout le Public , qui a été indigné de notre
hardiesse , & l'a traitée d'audace , de folie
& d'impertinence.

Vous êtes seul coupable , répondit Buscon du mal que nous cause cet éloge. Je voulois que nous gardassions le silence sur ce maudit Pendu. Hé ! plutôt à Dieu que nous eussions laissé les morts en paix ! Nous voilà bien avancés ! Pour avoir eu le plaisir de louer un scélérat , nous serons obligés de mourir de faim. Je croyois , repartit Nicolas , que cet éloge feroit plaisir aux Révérends Peres Jésuites & à leurs partisans , sur-tout à ceux qui sont répandus en Hollande , & qu'ils ne manqueroient pas d'acheter nos *Critiques*. J'espérois par-là en augmenter le débit.

Ne vous avois-je pas dit , répliqua Buscon , que vous seriez trompé dans votre attente ; que les Jésuites seroient fâchés de vos louanges déplacées , & qu'il ne faut jamais parler de corde dans la maison d'un pendu ? Morbleu ! Pensiez-vous que les gens que vous vouliez flatter , fussent des imbécilles , & qu'ils ne comprissent pas bien qu'en louant leur Collegue le Révérendissime Pere Guignard , vous ne faisiez que renouveler l'indignation que tous les honnêtes gens ont pour sa mémoire. Vous avez voulu suivre votre tête , & votre

M r

ventre en souffrira plus d'une fois. Ce qu'il y a de fâcheux en tout cela , c'est que le mien soit obligé d'essuyer le même sort , & que mon estomac soit plus ou moins débile ; selon que vous faites plus ou moins de sortises. Ma foi , mon cher Buscon , reprit Maître Nicolas , si mes beuves ont décrédité & rendu ridicules nos *Critiques* , les vôtres ont bien produit le même effet. Croyez-vous que ces quarante potences que vous avez voulu faire dresser pour y pendre les Avocats , nous aient fait grand bien ? Détrompez-vous. Tout le monde a crié fortement contre un arrêt qui lui a paru blesser les loix de l'honneur , de la bienséance , de l'humanité , & de la liberté de toutes les Nations. Je fais , à n'en pas douter , que plusieurs personnes , en lisant la *Lettre* où vous aviez inséré cette impertinence , se sont récriées plusieurs fois : «
 » Maudit Auteur de bibus , maussade
 » Barbouilleur de papier , tu mériterois
 » d'être où tu voudrois placer quarante
 » honnêtes gens , qui n'ont été malheureux
 » que pour avoir été trop attachés au
 » bien de leur patrie !

J'ai fait , répondit Buscon , la même

faute que vous. Je voulois , en insultant les Avocats , flatter les Jésuites. J'espérois que par leur crédit , nos *Critiques* auroient plus de cours. Pouvois-je prévoir que tout s'accorderoit à nous nuire ? Cette diable d'histoire que vous êtes allé fourrer dans la *Lettre* d'un Jésuite qui fit assassiner un homme à Londres , a rendu inutiles tous nos projets. Au lieu de louer Guignard , vous eussiez bien mieux fait de ne point aller inventer un fait aussi ridicule que celui de ce prétendu assassinat. Vous avez voulu plaire à tout le monde , & tout le monde vous a regardé comme un extravagant : les honnêtes gens , parce que vous louyiez un criminel de Leze - majesté divine & humaine ; & les Jésuites , parce qu'après les avoir insultés de la manière du monde la plus grieve , en les comparant au vieil de la Montagne , & en les traitant d'assassins , d'imposteurs , d'ennemis irréconciliables , vous avez cru qu'ils oublieroient aisément des injures aussi fortes , en leur donnant des louanges ridicules. Par ma foi , mon cher Maître Nicolas , vous avez fait d'étranges bevues. Si nos *Critiques* sont huées , sifflées , méprisées , baffouées ,

176 LETTRES CABALISTIQUES ,
n'en accusez que vous. La faute que j'ai
faite , en condamnant quarante honnêtes
gens à être pendus , n'étoit point irré-
parable , si vous eussiez ménagé les Moli-
nistes outrés. Ils pensent ainsi que moi ,
& je ne doute pas qu'ils n'eussent approuvé
ma décision , s'ils n'avoient point été pi-
qués contre nos *Critiques*. Mais comment
voulés-vous qu'un Ouvrage ait du cours ,
lorsque tout le monde se trouve inté-
ressé à le décrier ?

Je conviens de ce que vous dites , repli-
qua Maître Nicolas , & je reconnois que
j'ai tort. Mais par quel enchantement ce
Maudit Auteur des *Lettres Juives* a-t-il
trouvé le secret de donner tant de cours
à ses Ouvrages ? Il n'épargne personne :
Jansénistes , Molinistes , Jésuites , Pro-
testants , Ministres , Moines , Gens d'aff-
aires , Petits-mâtres , Coquettes , Pré-
lats , tout lui est égal. Voulez-vous que je
vous parle sincèrement ? Répondit Bascon.
L'Auteur des *Lettres Juives* a suivi une maxi-
me toute différente de la nôtre. Il blâme
le faux & le mauvais partout où il l'appen-
çoit ; mais il loue aussi le bon & le beau par-
tout où il le découvre. Une impartialité &

une liberté hardie , qui regne dans ses Ecrits, leur attire l'estime des honnêtes gens. D'ailleurs , son style , sa façon de s'énoncer est bien différente de la nôtre. Nous nous ressentons toujours, mon cher Maître Nicolas , de notre premier métier. Vous écrivez en vendeur d'Orviétan. Vous faites sur des niaiseries un ramas de réflexions inutiles , & quelquesfois puériles. Il semble que vous louiez les vertus de votre beau-me , & que vous soyiez sur vos anciens tré-taux. Ne croyez pas que je veuille vous faire de la peine , en vous parlant aussi sincèrement Je me rends à moi-même autant de justice. Je sens parfaitement bien que si vous écrivez en Charlatan , les Ouvrages que je fais , paroissent composés par le fameux aventurier Buscon , mon illustre prédécesseur, dont j'ai mérité de porter le nom , par la ressemblance qu'il y a entre sa vie & la mienne. Je naquis , ainsi que lui , dans un petit village , fils d'un simple Messager. Après que le Curé m'eut montré à lire , j'allai dans la ville la plus prochaine pour apprendre le Latin chez les Jésuites. Mon pere faisoit tout ce qu'il pouvoit pour me faire Prêtre ; il dépensoit même plus qu'il ne de-

voit, pour me soutenir dans un état au-dessus de ma naissance. Bien loin de profiter utilement de ses bienfaits, je me livrai à la débauche, j'abandonnai mes Maîtres, & je suivis une troupe de Bohémiens. Jela quittai pour m'engager dans un Régiment d'Infanterie, duquel je désertai bientôt. Je courus ensuite dans les pays étrangers. Je pris un nom supposé. Je me dis tantôt Baron, tantôt Comte, tantôt Marquis, suivant que la fantaisie m'en prenoit. Je vécus de ce que put me fournir mon industrie. J'eus le bonheur de faire connoissance avec vous. Une heureuse sympathie lia bientôt nos cœurs. Je devins Auteur dans le même temps que vous vous avisâtes de l'être. Vous publiâtes vos *Anecdotes*, que vous distiez êtres un ramas de vos aventures. Je donnai comme Baron (1), de prétendus *Mémoires de ma vie*. Mes Ouvrages ont eu le même sort que les vôtres, la fortune sans doute veut que nous reprenions notre premier métier, que je redevienne Bohémien,

(1) Ce sont les Mémoires du Baron de Puis-neuf. Ce prétendu Baron étoit le fils d'un Muletier.

& que vous vous refassiez vendeur d'Orviétan.

J'aimerois mieux , mon cher Buscon , répondit Maître Nicolas , me jeter dans la rivière , que de remonter sur mes maudits trétaux. Quoi ! Après m'être vu honoré du grade de Médecin , après avoir été regardé comme un Docteur d'importance , je serois obligé d'aller encore m'égosiller à crier : *allons , Messieurs , encore un paquet. A cinq sols , à cinq sols. Ce n'est pas cher en vérité. Mon baume est excellent. Son Altesse en a acheté, tout le Chapitre s'en est pourvu , toute la Ville s'en est fournie , & tous en sont contents , très-contents , plus que contents.* Comment je serois encore forcé de débiter gravement au coin de toutes les rues ces ridicules phrases ? Ah ! je fremis en les prononçant. Non : mourons , cher ami. Il vaut mieux mourir , & sauver ma gloire.

Je trouve assez étrange, répliqua Buscon , que vous ayez pris une si mortelle aversion pour votre ancienne profession. Entre nous soit dit, elle étoit pour vous plus lucrative, que celle que vous exercez aujourd'hui : car , il y a bien peu de gens qui veulent vous faire appeller lorsqu'ils sont malades. Vous êtes un vrai Médecin *ad honores*. Ma

280. LETTRES CABALISTIQUES ,
 foi , si j'étois à votre place , j'aimerois
 mieux un peu moins de gloire , & un peu
 plus de profit. Mais vous auriez dû prévoir
 ce qui vous arrive , & puisque vous vouliez
 continuer votre profession de Médecin ,
 vous ne deviez point vous aller fourrer dans
 la cervelle de composer des livres. Je suis
 assuré que les *Journalistes* & l'Auteur des
Lettres Juives vous auroient laissé tuer en
 paix autant de gens que vous auriez voulu.
 Ils ne vous avoient jamais fait aucun repro-
 che sur ceux que vous avez expédiés assez
 promptement. Ah ! s'écria douloureuse-
 ment Maître Nicolas , si j'avois prévu ce qui
 est arrivé... Mais je me flatois... La va-
 nité d'être regardé comme un Ecrivain céle-
 bre. ... J'entends interrompit Bulcon , & je
 vois que le Chanfonneur n'a pas tort lors-
 qu'il a dit que *vous vous croyez bon pour la*
Seringua & la plume. Vous vous êtes trom-
 pé. Quel remède y a-t-il aux choses qui
 sont faites ? Il faut prendre patience. J'en
 reviens toujours à l'expédient de reprendre
 votre ancien métier. Vous avez eu le soin
 d'en conserver les habits qui vous sont néces-
 saires. Il sembloit que vous prévoyiez ce
 qui arriveroit. Vous n'avez jamais voulu

faire la dépense d'un juste-au-corps modeste , tel qu'il convient à un Médecin d'en porter. Si c'est un *Jean-Farine* qui vous manque , vous n'avez qu'à parler. Je suis à votre service.

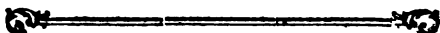
Allons, répondit Maître Nicolas , rêver ailleurs à ce que nous ferons , & dans les *Critiques* (1) que nous donnerons encore , tâchons d'employer tout ce que nous pourrions , pour ramener à nous l'ingrat & injuste public.

A ces mots, sage & savant Abukibak , les deux aventuriers reprirent le chemin de la Haye ; & moi je revolai dans les airs , & continuai ma route.

Je te salue, sage & savant Abukibak , en *Jabaniab* , & par *Jabaniab*.

(1) Elles ont été trouvées si pitoyables que le Libraire a été obligé de discontinuer avant la fin du troisième Volume.





L E T T R E X X I I.

*Le Cabaliste Abukibak , au studieux
ben Kiber.*

JE réponds exactement à la Lettre que tu m'as écrite , studieux ben Kiber , & je me flatte de dissiper entièrement tes doutes & tes soupçons sur la réalité de la pierre Philosophale. Je conviens ainsi que le dit l'Auteur que tu as cité , qu'il est un grand nombre d'aventuriers , qui , usurpant le nom de Philosophe , tâchent par mille fourberies de tromper ceux qui sont assez crédules pour ajouter foi à leurs discours. Mais parce qu'il se trouve des imposteurs qui abusent d'un titre qui ne leur convient point , il est ridicule de conclurre que tous les Alchimistes sont des menteurs. Ceux-mêmes , qui paroissent les plus contraires à la recherche de la transmutation des métaux , n'osent nier , qu'il soit impossible d'y parvenir. Le Physicien, dont tu m'as parlé dans ta dernière Lettre , convient : » qu'on ne peut pas » absolument nier que quelque Artiste par

» une méthode particuliere ne soit venu à
» bout de faire de l'or , ou que quelqu'un
» ne trouve le moyen d'en faire dans la sui-
» te (1). Ces paroles auroient dû faire
appercevoir combien peu sont fondés dans
leur sentiment ceux qui combattent la re-
cherche de la pierre Philosophale, puisqu'ils
nient la possibilité d'une chose , de l'exis-
tence de laquelle ils conviennent. Je ne pen-
se pas qu'on puisse rien voir de plus absur-
de , ni de plus contraire à la justesse du rai-
sonnement qu'une pareille conduite.

Continue donc , mon cher ben Kiber ,
des études aussi agréables qu'utiles , & sois
assuré que je t'assisterai toujours de mes
avis & de mes conseils. Jusques ici tu as
agi très-prudemment en suivant les précep-
tes du Roi Geber , & du sage Raimond
Lule , mais tu dois sur-tout méditer sur ce
passage d'Hermès , où tout le grand secret
est entièrement contenu. » La terre , dit-
» il , est sa nourrice , & il aura une force
» parfaite , si l'on peut venir à bout de le
» réduire lui-même en terre. Séparés donc

(1) Cours de chymie , contenant la ma-
niere de faire des Opérations qui sont en
usage dans la Médecine , par une méthode

„ la terre du feu , & la matiere subtile de
 „ la crasse & de l'épaisse ; car c'est avec
 „ plaisir qu'elle s'élève de la Sphere terref-
 „ tre à la céleste , & qu'elle redescend en-
 „ suite de cette premiere , & reçoit ainsi
 „ une force qui lui est communiquée par
 „ les influences inférieures & supérieures.

(1) A ces utiles préceptes d'Hermès je
 joindrai ce que dit Raimon Lule dans son
 dernier Testament, en parlant de la manie-
 re des Philosophes. *Dans le centre , écrit-il ,*
de toutes les choses il est une certaine terre
vierge. (2) Prends garde , studieux ben
 Kiber, que c'est cette espece de terre vier-
 ge , de laquelle il faut extraire la divine
 poudre de projection, en séparant , com-
 me le dit Hermès , *la matiere subtile de l'é-*
paisse. Lorsqu'on est venu à bout de cette

facile , par Nicolas Lemery , pag. 66.

(1) *Nutrix ejus terra est , vis ejus integra*
est si versa fuerit in terram. Separabis terram
ab igne , subtile à spisso. Suaviter cum magno
ingenio ascendit à terra in cælum , iterumque
descendit in terram , & recipit vim superiorum
& inferiorum. Hermes in Tabul. pag. 107.

(2) *in centro omnium rerum inest quædam*
terra virgo Reimond Lul. *apud de planis ,*
Philos. Transm. pag. 107.

premiere opération , on a bien-tôt conduit la grande œuvre à sa fin : il ne reste plus qu'à faire pénétrer ce métal parfait dans le sein de sa mere (1) afin qu'il acquiere une entiere perfection , & qu'il la communique aux autres parties avec lesquelles il s'incorpore ; en sorte qu'il les régénere de nouveau.

Tâchez donc , studieux ben Kiber, d'extraire avec soin cette terre vierge , que vous trouverez dans le cinquieme élément, connu aux Alchimistes , & qui est composé des quatre éléments ; car sans elle ce seroit en vain que vous espérieriez de parvenir à votre but. Plusieurs , dit un savant Philosophe Alchimiste , ont tâché de réduire de l'or en liqueur , & d'en extraire un esprit , non-seulement propre à guérir toutes les maladies humaines , mais encore à dissoudre & à changer les métaux , en les mettant en mouvement & en action par le

(1) *Oportet ut metallum intret in utero matris ex qua factum fuit , ut ibi novam naturam priori perfectiorem accipiat , quod totum est secretum nostrum , & hoc Regeneratio vocatur. Magni Philosophi Arcani Revelator , sive , prætiiosissimi Arcani Arcanorum & Philosophorum Magisterii verissima ac purissima Revelatio , pag. 32,*

moyen de l'eau régale, des esprits de sel, & des huiles de tartre. C'est en vain qu'ils ont travaillé, parce que toutes ces dissolutions ne sont point naturelles, & que les dissolvants de cette nature ne conviennent point aux métaux, mais au sel; en sorte que l'or & les autres minéraux se vitrifient, perdent leur forme & se détruisent entièrement. Ainsi, il est impossible que par des opérations aussi vicieuses, on puisse jamais parvenir à la perfection de l'œuvre. Or, quoique les Philosophes disent qu'il faut donner une nouvelle forme aux métaux, ils n'entendent point cependant par les termes de destruction & de privation de la forme une destruction totale de l'essence de ces métaux, parce qu'alors il s'ensuit une ruine totale de l'espèce, & que les vrais Alchimistes connoissent parfaitement qu'il seroit impossible, si la forme métallique étoit entièrement détruite, de pouvoir la rappeler. Il faut donc entendre par les termes de privation de forme, une espèce de changement, ou plutôt d'ensevelissement de la première figure des métaux, qui leur en fait acquérir dans la suite une beaucoup plus parfaite; & cette espèce de résur-

rection ne peut être opérée que par le moyen de la putrefaction (1)

Tu vois , studieux Ben Kiber , que c'est avec peu de raison que les ennemis des Alchimistes prétendent que tous les livres qu'on a écrits sur les matieres qui concernent la Philosophie transmutatoire , sont obscurs , intelligibles , & ne contiennent que des visions chimériques. Je ne pense pas qu'on puisse parler plus clairement & avec plus de justesse.

Après que ce même Auteur a prouvé clairement que ce n'est point dans la dissolution de l'or qu'il faut chercher la matiere des Philosophes , il apprend , ainsi que

(1) *Mulci conati sunt conficere aurum , & in spiritum reducere , tam ad humanam naturam curandam , quam ad metalla , mediantibus aquis fortibus communibus , aquis regiis , spiritibus salis , oleis tartareis , & aliis diversis modis , dissolvenda ; sed frustra laboraverunt , quia hæ dissolutiones non sunt naturales , nec dissolventia hujus naturæ sunt de specie metallica , sed potius de specie salium , in quibus aurum & alia metalla tandem totam formam amittunt & vivificantur , & tandem omnino destruuntur , qua forma salium vivificantium . natura metallica aliam formam sumit , & hoc fit secundum naturam dissolventium , & sic totum opus suum deperdunt : nam per hujusmodi operationes nunquam aurum & cætera metalla in*

je t'ai déjà dit qu'Hermès l'a écrit, qu'elle se trouve dans le cinquième élément. Il ordonna donc aux Alchimistes d'avoir toujours trois choses présentes dans l'esprit, la matière, la forme, & la privation de cette même forme (1) Il prescrit ensuite les moyens de parvenir à ce changement de figure & d'essence par le secours de la putréfaction? C'est par elle que se fait le renou-

spiritum ad opus Philosophicum idoneum redeuntur, nec in primam materiam suam vertuntur. Licet enim Philosophi dicant metalla suam formam esse privanda ad aliam formam introducendam, hanc tamen destructionem sive privationem formæ essentialis metallorum, quia hoc modo fieret ruina totalis speciei, neque mutationem formæ metallica in formam alterius speciei dicere voluerunt; sed solum per istam privationem formæ sepelitionem tantummodo formæ metallica intellexerunt imperfectæ, ad aliam perfectiorem acquirendam, ut supra diximus, & hæc sepelitio formæ fit in revolutione ad principia, quæ sine putrefactione nullo modo fieri potest. Id. ibid. pag. 30.

(1) Tria apud te repete, scilicet materia ex quatuor Elementis compositam, formam hujus compositionis, & privationem hujus formæ, quæ est resolutio compositi ad sua principia, & hoc est nostræ Artis initium, quo rite perpenso explicationem sententiæ Aristotelis invenies, & multorum aliorum cum ipso dicentium. Sciant Alchimistæ metalla transmutari non posse nisi in primam materiam redeantur. Id. ibid. pag. 31.

vellent

vellement , & c'est ce qu'ont voulu dire les Philosophes , lorsqu'ils se sont servis des termes de *Résoudre & Conguler* (1) C'est dans ces deux mots que sont contenus tous les mysteres de l'Art, les Philosophes ayant voulu les cacher sous plusieurs noms différents à ceux qu'ils regardoient comme des profanes. Car , non seulement sous les mots de *Résoudre & Conguler* est compris toute l'opération de la putréfaction ; mais encore la maniere dont il faut se servir. C'est le feu & l'eau , c'est-à-dire le souphre & le Mercure du cinquieme élément , le fixe ou le volatil , le dissoluble ou le coagulable , l'agent ou le patient , toutes ces expressions étant synonymes & signifiant la même chose.

Eloigne donc , cher ben Kiber , de ton esprit tous les soupçons que tu pourrois avoir sur la réalité de la transmutation des métaux , sois certain qu'en suivant les préceptes des Sages , & en t'appliquant avec attention à l'étude de la *Science des Sciences*, tu parviendras enfin au but de tes desirs. Si tu veux connoître évidemment que tu

(1) *Cum ergo in Solve & Congula contineatur quidquid est Arti nostra necessarium , mihi videtur non esse extra rem sensum aperiri*

ne cherches qu'à obtenir ce que Dieu a accordé à plusieurs personnes , écoute ce que dit le sage Cabaliste David de Planis-Campi (1) *Le Grand Hermès* , tant de fois
 » appelé *trois fois Grand* par ses successeurs ,
 » eût-il pris tant de peines pour nous rendre possesseur de cet Art , s'il ne l'eût reconnu honnête & vertueux ? Pithagore .
 » surnommé de Plutarque *l'Enchanteur* ,
 » l'eût-il enseigné publiquement , s'il n'eût été bien licite , honnête & vertueux , les
 » les obscures sentences duquel , ou de ses
 » disciples, nous avons encore aujourd'hui,

re horum præstantissimorum verborum , & altitudinem explorare , ad impediendum ne multi laborantes qui sunt in tempestate nostri Oceani metallici , periclitentur & ob ignorantiam istorum verborum perdantur. Philosophi operationem variis nominibus vocarunt , ut celaretur iis qui introitum non habent ad hoc divinum arcanum , & ut id suis propriis alumnis aperirent , se ad hæc duo verba à celeberrimis inventa restrinxerunt , sub quibus non solum significaverunt totam operationem necessariam , sed etiam materiam quâ utendum docent , quæ materia est ignis & aqua , scilicet sulphur & mercurius , fixum & volatile dissolvens & coagulans , solubile & coagulabile , agens & patiens. Id. ibid. pag. 26.

(1) L'Ouverture de l'Ecole de Philosophie transmutatoire métallique , &c. par David de Planis-Campi , *Pref. pag. 2, & 3.*

Sous le titre de *Turbes des Philosophes* ? D'ailleurs Aristote , par la Lettre qu'il écrit à Alexandre le Grand , nous fait voir l'honnêteté de cet Art : puisqu'il exhorte un grand Roi , tel que celui-là à la recherche d'icelui. D'avantage , qu'il soit licite , & honnête , David , Salomon & Esdras en rendent témoignage : *le premier* au *psaume XI*. Les paroles de Dieu sont paroles nettes , pures comme argent examiné par le feu , & purgé de la terre sept fois ; *le second* en *Ecclesiastique* , Chap. XXXVIII. Le tout - Puissant a créé la Médecine de la terre , & l'homme prudent ne la méprisera point , & *le troisieme* , *Liv. IV. Chap. VIII*. Interroge la terre , & elle répondra que Dieu donne beaucoup de terre pour faire des pots ; mais il donnera un petit de poudre pour faire de l'or.

Après que des personnages d'une aussi grande sagesse que ces anciens Israélites ont assuré la réalité de la Pierre Philosophale , n'est-il pas ridicule que certains esprits présomptueux qui se donnent le nom de *Physiciens* veuillent faire passer l'Art des Chimistes pour une chimere qui conduit ordinairement ceux qui la cherchent à l'Hôpital ?

Et n'est-il pas encore plaisant que des gens qui ne connoissent des opérations de la nature , que ce qu'ils en ont appris par quelques expériences , veuillent qu'on préfère leurs sentiments à ceux des Prophètes ? David & Esdras nous assurent de la réalité de la pierre Philosophale. Locke , Descartes , Gassendi , Fontenelle en nieront la possibilité. Je demande pour lesquels de ces Auteurs un homme de bon sens doit opter. Il faut être fou , ou hérétique pour préférer l'opinion des hommes ordinaires à celles des hommes éclairés de l'esprit de Dieu.

“ Mais , dit-on , on voit plusieurs Alchimistes qui meurent misérables & qui reconnoissent trop tard pour leur malheur , qu'ils ont été la dupe de leur crédulité. Penote , qui avoit cultivé la Chimie pendant toute sa vie , mourut à l'Hôpital d'Yverdun en Suisse. „ N'est-il pas absurde de vouloir juger de l'utilité d'une science par les actions de quelques personnes qui ont travaillé vainement pour l'acquiescer ? Cela est aussi ridicule que si l'on disoit que l'éloquence est un Art impertinent & qui conduit à l'Hôpital , parce que Cottin

préchoit d'une manière risible , & que plus d'un mauvais Avocat est mort de misère. Ces gens-là n'étoient pas Orateurs : ils en avoient seulement emprunté le nom. Les Chimistes , qui sont dans le cas de Penote , sont des Cottins , dans l'étude de la Philosophie transmutatoire.

Il n'est aucune chose , quelque utile qu'elle soit , dont on ne puisse mal user. La morale même , si nécessaire à former les mœurs des hommes , peut devenir nuisible à quelques personnes qui abusent des règles les plus sages , & poussent les choses à l'excès , soit par ignorance , soit par un tempérament trop ardent.

Un homme frappé des vertus des Philosophes anciens , résolut de les imiter , & de réunir dans lui toutes celles qu'ils avoient eues. Il abandonna sa maison , sa femme & ses enfants , pour aller habiter dans un tonneau , à l'exemple de Diogene. Il s'affligeoit de tous les malheurs publics & particuliers , ainsi qu'Héraclite. Il sermoit les gens qu'il rencontroit sur les grands chemins ou ailleurs , comme Bias. Chacun le regardoit comme Bias. Chacun le regardoit comme un fou ; mais sa con-

duite, quelque bizarre qu'elle fût, n'ayant rien qui blessât la tranquillité publique, on le laissoit faire en paix toutes ces extravagances. Par malheur pour lui, il voulut imiter Socrate, & même le surpasser. Il crut qu'il devoit faire aux Saints une guerre aussi cruelle, que celle que le Philosophe Grec avoit faite aux Dieux du Paganisme. Il commença par débiter des maximes, qui en Italie eussent senti beaucoup le fagot. Des discours, il passa ensuite aux actions. Un jour il sauta sur un Prêtre qui promenoit dans les rues un petit Saint de bronze, très-joli, & fort bien doré. Il le lui arracha des mains, lui en donna un coup qui lui cassa deux dents, & fit des prouesses avec ce Saint, comparables à celles qu'exécuta Samson armé de la mâchoire d'un âne. Il mit en fuite la procession. Cependant les modernes Philistins, s'étant un peu rassurés, revinrent à la charge, saisirent le Philosophe, & le conduisirent en prison. Il n'en sortit que pour être conduit aux Petites-Maisons.

Je demande aux ennemis des Alchimistes ce qu'ils penseroient, si je tirois des raisons de cette histoire, pour en conclure que l'é-

L E T T R E X X I I . 293
tude de la Philosophie & de la morale conduit aux Petites-Maisons.

Je te salue, studieux ben Kiber, & t'exhorte à continuer tes recherches.

L E T T R E X X I I I .

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

DEPUIS plusieurs jours , sage & savant Abukibak , je suis dans un état qui ne me laisse plus assez de tranquillité pour m'appliquer à la recherche de la pierre Philosophale. Mes fourneaux sont éteints , mes cornues , mes minéraux , mes récipiens , tout est en désordre & pêle-mêle , à peine me connois-je moi-même. Je suis devenu amoureux , & amoureux d'une beauté qui traite de folie & d'imaginations creuses tous les mystères de l'Art. Pendant quelque tems j'ai voulu résister à ma passion , j'ai fait ce que j'ai pu pour l'étouffer , je me suis dit cent fois quelle gloire m'attendoit , si je pouvois parvenir au but des sages Philosophes ! Je me suis représenté qu'après m'être perfectionné dans les sciences & dans l'étude de la sagesse , je pour-

N iv

rois un jour avoir le bonheur de m'unir avec quelque belle Sylphide. Toutes mes reflexions ont été inutiles , & la beauté terrestre l'a emporté sur l'espérance d'être heureux avec une Aérienne. Lassé d'être sans cesse occupé à combattre les mouvements dont j'étois agité , j'ai suivi mon inclination ; & je vais me marier dans peu à la belle Lucinde ; c'est ainsi qu'on appelle l'aimable maîtresse qui m'a donné des fers. Mais quel que soit mon esclavage, il me paroît si doux, que je ne voudrois point recouvrer la liberté , quand on me l'offriroit.

Il faut d'ailleurs que je t'avoue , *sage* & savant Abukibak , que je ne saurois me persuader entièrement l'existence des peuples élémentaires. Dans ce doute je suis bien aise d'aller au plus certain , & de n'attendre pas davantage pour prendre une femme. Peut-être après avoir passé ma jeunesse à souffler & à attiser mes fourneaux , lorsque je penserois que je vais bientôt être uni à quelque Sylphide ou Salamandre , je reconnoîtrois trop tard que toutes ces belles Dames n'ont jamais existé que dans les cerveaux échauffés de quelques Cabalistes. Ce

qui me le persuaderoit , c'est que je ne saurois comprendre pourquoi Dieu a inspiré à tous les hommes un amour naturel & inné pour les femmes , s'il est vrai qu'il ait prétendu qu'ils ne pussent les aimer légitimement , & qu'il ait réprouvé les unions qu'ils contractent avec elles.

Ne semble-t-il pas qu'il est absurde de penser que Dieu pousse & incite les hommes à une chose , & qu'il n'agit de la sorte que pour leur faire commettre des crimes ? Prends garde , mon cher Abukibak , que les Cabalistes font Dieu auteur du péché , & qu'ils sont *archi-Jansénistes* sur l'article de leur défense d'épouser des femmes. Un grand homme , fameux Docteur , excellent Médecin , étoit bien éloigné d'adopter ce sentiment. » Dieu , dit-il , a inspiré aux » hommes une ardeur & un empressement » violent pour la jouissance des femmes. Il » a attaché à cette action un plaisir vif & » séduisant , pour que l'indécence qui s'y » rencontre , venant à les en dégoûter , la » génération humaine ne pérît pas. (1) ».

(1) *Deus in animalibus in coïtu admirabilem & inseparabilem delectationem exhibuit : ne forte cœtus abominatione destrueretur generatio ; per*

N v.

C'est-là , sage & savant Abukibak , un langage bien différent de celui des Cabalistes ; mais une chose qui te surprendra , & que je m'étonne que tu ignores , c'est qu'il s'en est trouvé parmi eux qui ont parlé de la même manière. Averroès , ce grand & illustre Cabaliste , ce Philosophe si éclairé , s'est expliqué d'une façon aussi précise. « La bonté Divine , dit-il , pour suppléer à la destruction des créatures , dont le même individu ne peut pas être toujours conservé , leur a accordé le moyen de se perpétuer , en multipliant leur espèce. (1) »

Voilà , sage & savant Abukibak , une décision bien précise. Dira-t-on qu'Averroès ne regardoit pas les hommes & les femmes comme une même espèce ?

Ce seroit-là une impertinence , qui ne mériteroit point de réponse , & qu'on réfuteroit aisément par l'autorité d'un autre Cabaliste , qui a pensé de la même façon

vim namque generativam species divino & immortali esse participant in quantum possunt. Isaac , VI. Viatici , fol. xxx.

(1) *Sollicitudo divina , cum non potuerit facere secundum individuum animal permanere , miserta est , creando ei virtutem quâ posset permanere in specie. Averroès , Tract. II. de Anima , Comment. XXXV.*

qu'Averroès. C'est le savant Avicenne. « Les
 » femmes , *dit-il* , sont plus sensibles aux
 » plaisirs de l'amour que les hommes. Elles
 » en ressentent plus vivement les atteintes,
 » parce que la nature a voulu qu'outre leurs
 » sensations particulieres , elles partici-
 » passent à celles des hommes (1) ». On
 peut les comparer à de belles fleurs que la
 rosée vivifie , nourrit & rafraîchit.

C'est de cette rosée que les Poètes ont
 voulu parler , lorsqu'ils ont dit que Jupiter
 se métamorphosa en pluie d'or pour séduire
 Danaé. On deshonne le beau sexe , en
 expliquant le sens de cette fable du côté de
 l'avarice. On doit au contraire donner à
 l'amour de la rosée ce qu'on attribue à celui
 des richesses. Quelle apparence y a-t-il que
 Danaé , qui étoit renfermée dans une tour
 se fût laissée séduire par l'appas de l'or ? A
 quoi serviroient tous les trésors du Pérou à
 une personne qui n'en sauroit faire usage ?
 Cette pluie dont parlent les Poètes , n'est
 appelée *pluie d'or* que par l'allusion qu'ils en

(1) *Multiplicatur delectatio mulierum in coïtu
 super delectationem virorum , propterea que ipsa
 delectantur ex motu spermatis viri in ore matricis
 earum descendens , & propter motum qui accidit
 matri. & propter fricationem. Avicenna XXI.
 Pen. Cap. II.*

ont faite avec la poudre de projection des Chymistes , dont quelques grains changent en métal précieux une masse considérable de cuivre ou de leton , & operent les mysteres de la pierre Philosophale. Tout de même , cette rosée , dite *pluie d'or* par les poëtes , vivifie , multiplie , conserve l'espece humaine. Deux ou trois gouttes suffisent pour produire les plus grands miracles , & font des effets aussi surprenants que les grains de la poudre de projection. Il y parut parce qu'il arriva à la belle Danaë , & je ne m'étonne pas , si lorsqu'elle eut connu toute la vertu de cette rosée , elle ouvrit les fenêtres de sa tour pour la laisser entrer en plus grande abondance.

Puisqu'il est évident , sage & savant Abukibak , que Dieu a inspiré aux hommes le penchant qu'ils ont pour les femmes ; que les plus grands Philosophes , que plusieurs Cabalistes même , conviennent que nous sommes portés au mariage par une force secrette qui nous entraîne comme malgré nous , pourquoi irois-je tenter de violenter la nature & pourquoi sous la vaine espérance d'une union imaginaire avec quelque Sylphide , passerois-je mes jours à com-

battre sans cesse les mouvements de mon cœur? Je regarde les Cabalistes comme ces insensés qui se font Moines, & qui pensent qu'en s'habillant d'une manière ridicule & en marmottant quelques Antieanes, ils trouveront le secret de se dépouiller de leurs passions. Que leur arrive-t-il? Ils sont toute leur vie la victime de leur folie, ils passent leurs jours dans une contrainte infinie, & il leur arrive ordinairement qu'après s'être bien tourmentés, ou qu'ils succombent à leur foiblesse, & perdent le fruit de tant de contraintes, ou qu'en mourant ils n'emportent que le frêle avantage d'avoir su supporter un esclavage, dont les peines surpassent celles des Forçats. La Divinité ne leur fait gré de leurs peines & soins. La plus petite vertu civile & utile au bien public lui étoit plus agréable qu'une chasteté stérile, inutile à l'Etat, & pernicieuse au bien des Etats.

S'il étoit vrai, sage Abukibak, que Dieu eût voulu que les hommes, pour se rendre plus dignes de sa miséricorde, méprisassent les femmes & le mariage, auroit-il soumis à tant de maladies ceux qui les évitent? Les maux auxquels ils sont sujets,

ne sont-ils pas des preuves évidentes qu'à dès ce monde il les punit de dédaigner les aimables compagnes qu'il leur a données ? Je ne fais si tu as jamais fait attention aux incommodités qui procèdent ordinairement d'une trop grande chasteté. Elles sont très-dangereuses & en fort grand nombre. Si une trop grande continence , écrit un fameux Médecin (1), empêche l'évacuation des humeurs , elles s'arrêtent dans le corps , & y causent plusieurs maladies. Elles donnent des vapeurs , elles occasionnent des maux de tête , des douleurs d'estomac , & des foiblesses de cœur. Elles affoiblissent tous les membres , jettent le corps dans une es-

(1) *Si superfluitas aggregata in corpore ex spermate non egreditur per coitum , coarctatur in corpore , & generantur ex ea aggritudines , Male quidem est , quia coarctatione seminis generantur ex eo vapores mali , qui ascendunt ad cor , & cerebrum , & stomachum , & corrumpunt sanitatem illorum membrorum , & generant aggritudinem ; & fortassis ex eo est aliquid simile veneno viperino , sicut accidit ei qui consuevit coitum , & dimittit eum longo tempore , ex debilitate appetitus cibi , & pigritia à motibus , à generatione humoris melancolici. Et fortasse corrumpitur & exsiccat ex eo quod est simile virtuti veneni , sicut illud quod accidit viduis ex suffocatione matricis , & multis virorum qui moriuntur ex eo subito. Hali Rhodan, Tertio tegni , Commentat. XXXI.*

pece de langueur. Elles causent enfin autant de ravage qu'un venin subtil. Celui d'une vipere ne fait pas un plus grand mal ; car il arrive quelquefois à plusieurs , & sur-tout aux veufs & aux veuves , qu'ils meurent subitement par une trop grande réplétion , &c.

En vérité , sage Abukibak , quelque respect que j'aie pour les sentiments des Cabalistes , je suis résolu de ne point me mettre dans le risque de mourir de mort subite. Je suis fort le serviteur des Sylphides & des Salamandres ; mais en attenbant qu'il plaise à ces Dames aériennes de se rendre visibles , s'il est vrai qu'il y en ait , je ne veux point attraper quelque mal d'estomac , quelques douleurs de tête , ou quelque langueur dans mes membres. Il me semble toujours que je ne serai pas à temps d'arrêter les effets de ce venin aussi pernicieux que celui d'une vipere ; & si j'étois le maître , je finirois dès demain mon mariage avec la belle Lucinde. Lorsque j'aurai formé cet heureux lien , je croirai alors ma santé à l'abri de tous les maux , qu'il me semble voir fondre à chaque instant sur ma tête.

Ne te figures pas cependant , sage & savant Abukibak , qu'en prenant une femme ,

je tombe dans un autre excès, & que voulant éviter des maladies dangereuses, je m'en procure d'autres cent fois plus pernicieuses. Je n'ignore pas qu'il faut user de tous les biens avec modération, & que les plaisirs de l'hymen sont aussi nuisibles, lorsqu'ils sont poussés à l'extrême, qu'ils sont utiles & profitables, quand on les prend avec poids & mesure. Je suis bien éloigné de penser comme ce Moine, qui disoit que plus le jeu d'amour étoit réitéré, & plus il éclaircissoit la vue. Un pareil discours ne peut trouver croyance que chez quelques Cordeliers à larges épaules. Mais un homme sage & retenu profite de l'avis du grand Avicenne, qui dit en termes précis que l'ivrognerie & les caresses des gens mariés, trop souvent réitérées, sont très-nuisibles aux yeux (1) Je suis du sentiment de cet illustre Savant, & j'ai vu plus d'un Allemand à qui le vin avoit troublé la vue, & plus d'un Turc qui ne se l'étoit pas éclaircie à badiner trop souvent dans son ferrail. Il faut, sage Abukibak, de la modération dans toutes les choses : je le fais ; & vou-

(1) *Multiplicatio coitus est nocivior res oculo, & similiter multiplicatio ebrietas.* Avicenna III. Tertii, Cap. V.

fant éviter *Carribde*, je ne me jetterai point sur *Scilla*. Je suivrai donc exactement les maximes du grand Galien, qui nous apprend que les excès dans les plaisirs du mariage entraînent ordinairement après eux la goutte, & quelquefois des maladies mortelles (1).

A ces premières instructions ce grand Docteur en a joint d'autres aussi utiles, & qui sont sur-tout très-nécessaires aux gens de Lettres. *Après le travail*, dit-il, *il faut boire & manger. Après avoir bu & mangé, il faut dormir. Après avoir dormi, il faut remplir les fonctions du mariage.* (2). Horace, sans être Médecin, avoit pensé à peu près la même chose avant Galien. Il croyoit que la bonne chère étoit essentielle à l'accomplissement des plaisirs de l'amour. Il faut pourtant que cette bonne chère ne soit point excessive, & qu'elle ne nous cause point une pesanteur & une répletion

(1) *Coitus est fortis causa in generandâ podagra. Scimus Alique hac in re temperati, ne podagras, & alias supra dictas incurramus infirmitates. aut mortem ipsam, sicut aliqui (quos novimus) interiere. Galenus, VI. Aphorismorum, Commento XXX.*

(2) *Post labores sequi debent cibi & potus, deinde somni, postea verò venera Galen. II. de Regimine Sanitatis.*

capable de nous donner plusieurs maladies : Car selon un fameux Docteur , rien n'est si dangereux pour un homme marié , que de s'approcher de son épouse lorsqu'il est gris , ou qu'il a trop mangé. Cela est pour le moins aussi nuisible , que l'abstinence totale des plaisirs de l'hymen. Maiheur , aux gens , qui après avoir bu outre mesure , voudront s'aviser de travailler à faire des enfants ! ils leur feront les oreilles larges & longues , le nez de travers , la bouche tortue , les yeux louches ; ils fabriqueront enfin des figures telles qu'en feroit un Sculpteur ivre , qui pourroit à peine soutenir son marteau , & diriger son compas. Mais ils seront eux-mêmes punis très-sévèrement. Il leur viendra des douleurs dans les cuisses & dans les jambes , leur teint jaunira , ils seront opilés : l'asthme , l'hydropisie , un tremblement & une foiblesse dans les nerfs , & cent autres maux les accableront (1) ; & il vaudroit mieux pour eux qu'ils n'eus-

(1) *Si cibo homo repletus , aut potu coïtu utatur , debilitas fit corpori , enervatio nervis , dolor in genibus , aliarumque continuationem ac viscerum opilatio , generanturque exinde humores crassi , calor naturalis dissolvitur , tenetur visus , oculi fiunt concavi*, Hali V. Theorica Cap. XXXVI.

sent jamais su qu'il y eut de femmes au monde.

On peut dire , sage Abukibak , que les Médecins ont fait à quiconque accompliroit les fonctions du mariage après avoir trop bu , les mêmes menaces que le Grand-Prêtre de Thebes fait à Œdipe.

Aujourd'hui votre Arrêt vous sera prononcé ;
Tremblez *Buveurs de Vin* , votre regne est passé :
Une invisible main suspend sur votre tête ,
La gravelle , la *toux* , à fondre déjà prete ;
Bien-tôt , de tant de maux vous-même épouvanté ,
Vous maudirez le lit où vous êtes monté (1).

Etant donc convaincu , sage Abukibak , des précautions qu'il faut prendre dans les caresses que je ferai à ma chere Lucinde , si je suis assez heureux pour pouvoir m'unir avec elle par des nœuds éternels , j'espère que je vivrai très heureux ; & que profitant des conseils des grands Philosophes qui nous ont laissé des préceptes si utiles pour le mariage & pour la santé des gens mariés , je jouirai d'une tranquillité parfaite.

Pardonne-moi , savant Abukibak , si je renonce entièrement à l'espoir d'épouser une Sylphide. Outre que je suis très-in-

(1) *Oedipe* , *Tragedie de Voltaire* , *Acte III. Scene IV.*

306 LETTRES CABALISTIQUES ,
certain de l'existence des Peuples élémentaires , depuis que j'ai lu les Livres de certains Philosophes modernes , qui traitent toute ces Dames aériennes comme des êtres chimériques , l'amour que j'ai pour Lucinde & la crainte des maux qui sont réservés à ceux qui méprisent les femmes , & qui les dédaignent , m'ont entièrement déterminé à me marier. Je m'étonne même comment tu n'as pas toi même pris ce parti ; car je ne doute point que la plupart des incommodités que tu as , ne soient les suites de ta trop grande chasteté. Le meilleur *Recipé* , que tu peux t'ordonner , seroit une prise de mariage avec quelque jeune beauté. Tu veux sans doute te conserver absolument pour quelque Sylphide ; mais je crains bien qu'en attendant l'accomplissement de ce glorieux hymen , tes maladies n'augmentent considérablement.

- Je te salue..

Fin du premier Volume.





